N° 4478 — 86me Année

29 Décembre 1928

AVEC CE NUMÉRO
La Petite Illustration
CONTENANT
LE CERCLE
COMÉDIE EN TROIS ACTES
de W. SOMERSET MAUGHAM
Adapté de l'anglais par H. DE CARBUCCIA.

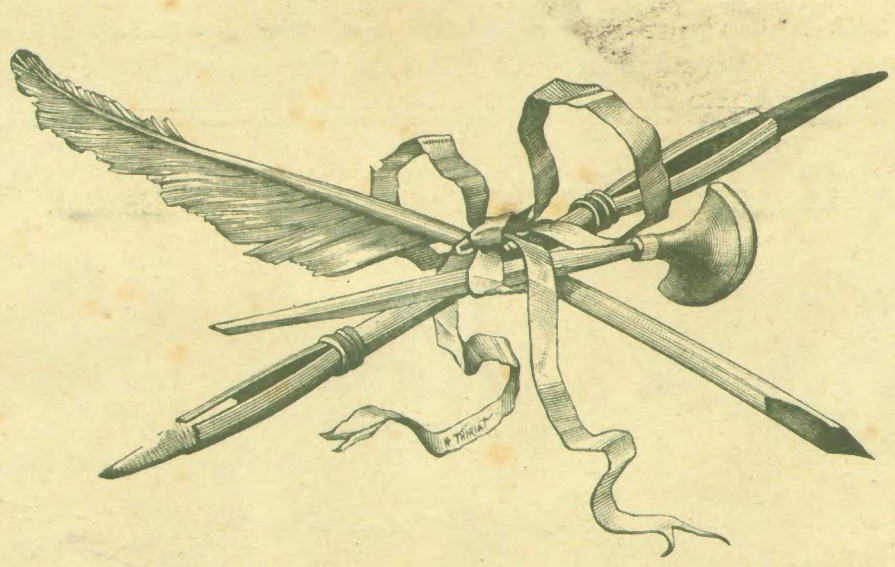
PRIX DE CE NUMÉRO :
(avec le supplément-théâtre)
France et Colonies françaises
4 Francs
Etranger
Le prix de France majoré des frais de port.

L'ILLUSTRATION

Journal Universel

HEBDOMADAIRE

Droits de reproduction réservés pour tous pays.



ABONNEMENTS

France et Colonies françaises :

Un An. . . . 175 fr. — 6 mois. . . . 90 fr. — 3 mois. . . . 46 fr.

Règlement par mandats, chèques postaux (compte 2.101, Paris) ou chèques à l'ordre de L'Illustration *sur une banque de Paris.*

Etranger :

Prix établis dans la monnaie nationale ou usuelle de chaque pays et basés sur les frais d'affranchissement variant suivant les pays destinataires

Voir à la page 2 de cette couverture les tarifs et modes de règlement.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Les demandes de renouvellement doivent être accompagnées d'une bande.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées d'une bande et de la somme de UN franc en timbres-poste.

Téléphone : Trudaine 82-54 ; 82-55 ; 82-56

13, Rue Saint-Georges,

Paris (9e)

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :

I. — PAYS OU LES TARIFS POSTAUX ONT ÉTÉ DOUBLÉS EN APPLICATION DE LA CONVENTION DE STOCKHOLM

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou toute banque du pays du tireur, et, pour les Colonies, par chèques sur leur Métropole.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois	Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois	Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Angleterre et ses colonies et Dominions, Canada excepté	Liv. sterl.	3.2/0	1.12/0	0.16/6	Dantzig	Florins	79.00	41.00	21.00	Norvège	Couronnes	58.00	30.00	15.50
Danemark	Couronnes	56.00	29.00	15.00	Etats-Unis	Dollars	15.00	7.75	4.00	Palestine	Liv. égyp.	3.00	1.60	0.85
					Erythrée	Lire	345.00	179.00	92.00	Suède	Couronnes	56.00	29.00	15.00
					Colonies hollandaises	Florins	37.00	19.00	10.00					

Pour tous les pays non mentionnés dans le tableau ci-dessus ou dans celui qui suit et dont les monnaies nationales n'ont pu être adoptées par suite de difficultés d'encaissement : *paiement en livres ou en dollars, au gré du souscripteur, à raison de :* Un an, £ 3.2/ ou $ 15.00. — 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75. — 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT DE 50 o/o

Règlement par chèques à l'ordre de L'Illustration *sur Paris, Londres, New-York ou sur la banque habituelle du tireur dans son pays.*

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois	Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Albanie	Lire	265.00	136.00	69.00	Hollande	Florins	28.50	14.50	7.50
Allemagne	Mark	48.00	24.50	12.50	Hongrie	Pengoe	65.50	33.50	17.25
Argentine	Piastres-papier	27.00	14.00	7.25	Lettonie	Lats	60.00	31.50	16.00
Autriche	Schillings	81.00	42.00	21.50	Lithuanie	Litas	120.00	61.50	31.25
Brésil	Milreis	98.000	50.000	25.500	Mexique	Pesos	23.00	12.00	6.50
Bulgarie	Leva	1.600.00	820.00	417.00	Pologne (1)	Zlotys	100.00	51.50	26.25
Canada	Doll. can.	11.50	5.90	3.00	Roumanie	Lei	2.000.00	1026.00	522.00
Chili	Pesos	94.00	48.00	24.50	Tchécoslovaquie	Couronnes	388.00	199.00	101.00
Colombie	Dollars	11.50	5.90	3.00	Turquie	Liv. turq.	22.50	11.50	6.00
Egypte	Liv. égyp.	2.30	1.20	0.65	U. R. S. S. (Russie)	Dollars	11.50	5.90	3.00
Equateur	Dollars	11.50	5.90	3.00	Uruguay	Pesos	11.50	5.90	3.00
Esthonie	Mark	4.740.00	2.432.00	1.236.00	Venezuela	Dollars	11.50	5.90	3.00
Finlande	Mark	458.00	235.00	119.00	Yougoslavie	Dinars	650.00	330.00	170.00
Grèce	Drachmes	890.00	457.00	232.00					

Règlement par chèques sur Paris, Londres, New-York ou, pour les Colonies, sur leur Métropole.

Pays	Monnaies	Un an	6 mois	3 mois
Afrique du Sud (Union)	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4
Congo belge	Fr. belges	413.00	212.00	107.50
Cuba	Dollars	11.50	5.90	3.00
Rép. Dominicaine	Dollars	11.50	5 90	3.00
Ethiopie	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Guatémala	Dollars	11.50	5.90	3.00
Haïti	Dollars	11.50	5.90	3.00
Libéria	Dollars	11.50	5.90	3.00
Maroc espagnol	Pesetas	68.00	35.00	18.00
Paraguay	Dollars	11.50	5.90	3.00
Colonies portugaises	Escudos	225.00	115.00	58.50
Perse	Fr. franç.	287.00	147.00	75.00
Salvador	Dollars	11.50	5.90	3.00
Terre-Neuve	Liv. sterl.	2.7/	1.4/	0.12/4

L'Illustration accepte aussi, pour tous pays, le règlement en livres ou en dollars sur Paris, Londres ou New-York aux prix ci-après suivant le cas :

PAYS OU L'AFFRANCHISSEMENT A ÉTÉ DOUBLÉ :

Un an, £ 3.2/ ou 15.00 ; 6 mois, £ 1.12/ ou $ 7.75 ; 3 mois, £ 0.16/6 ou $ 4.00.

PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX LE TARIF POSTAL RÉDUIT

Un an, £ 2.7/ ou $ 11.50 ; 6 mois, £ 1.4/ ou $ 5.90 ; 3 mois, £ 0.12/4 ou $ 3.00

III. — PAYS LIMITROPHES

BELGIQUE :
Un an, 295 francs belges ; 6 mois, 152 fr. b. ; 3 mois, 77 fr. b. 50.

ESPAGNE :
Un an, pesetas 60.00 ; 6 mois, pes. 31.00 ; 3 mois, pes. 16.00.

LUXEMBOURG :
Un an, 288 francs belges ; 6 mois, 148 fr. b. ; 3 mois, 75 fr. b. 50.

ITALIE :
Un an, lire 215.00 ; 6 mois, lire 110.50 ; 3 mois, lire 56.50.

PORTUGAL :
Un an, escudos 198.00 ; 6 mois, esc. 102.00 ; 3 mois, esc 52.50.

SUISSE (2) :
Un an, 55 francs suisses ; 6 mois, 29 fr. s. ; 3 mois, 15 fr. s.

(1) Possibilité de règlement par chèque postal polonais : PKO Varsovie Nr 14390

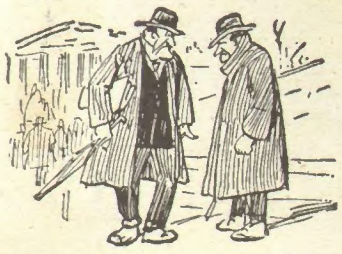
PRINCIPAUTÉ DE MONACO : Tarif français.

(2) Possibilité de règlement par chèque postal suisse : compte IVB 557, La Chaux-de-Fonds.

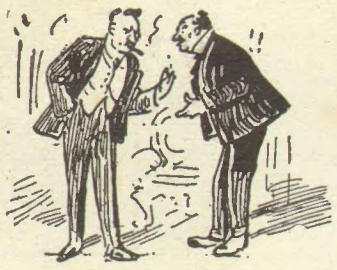
LES CROQUIS DE LA SEMAINE, par Henriot.

Voir la suite des "Croquis de la Semaine" page VI des annonces.

— Mais, madame, dépêchez-vous donc de traverser la rue... Vous voyez bien que vous empêchez les autos de passer.



— Voter près de 50 milliards de dépenses... j'en suis fourbu... éreinté !
— C'est peut-être plus pénible pour nous d'avoir à les payer...



— Oui, mon bon... En cinq minutes j'ai perdu 12.000 balles au Cercle.
— C'est ce qu'on peut appeler une « culotte courte ».

— J'ai des douleurs... obligé de voter le Budget à la vapeur... levé le bras hier 92 fois de suite... ça a réveillé mes rhumatismes.

— Madame, il fait un temps à ne pas mettre un chien dehors.
— C'est bien... laissez Zémire ici et allez au marché toute seule.

ÉTRENNES

Abonnement-cadeau.

Nous continuons à recevoir de nombreuses demandes de cartes d'abonnement-cadeau. Jusqu'à ce jour nous avons pu satisfaire à toutes et nous disposons encore d'un petit nombre de cartes pour les retardataires. Toutefois la quantité en est maintenant très restreinte.

Prévoyant des ordres tardifs et tenant compte des délais de correspondance, particulièrement avec les pays d'outre-mer, nous avons pensé à constituer une faible réserve spéciale du Numéro de Noël. Grâce à cette précaution, nous serons encore en mesure, pendant quelques jours, de servir rétroactivement les abonnements que leurs souscripteurs désireraient recevoir ou faire établir au nom d'un tiers à partir du 1er décembre, de manière qu'ils comprennent le Numéro de Noël.

A ce sujet, nous tenons à remercier collectivement ici les nombreux abonnés et lecteurs qui ont eu l'attention délicate de nous écrire pour nous dire combien ils ont apprécié la présentation " extraordinaire ", suivant l'expression employée à peu près par tous, de ce numéro.

Atlas Colonial Français.

Ce n'est que jusqu'au 10 janvier inclus, irrévocablement, que ce bel ouvrage, attrayant comme un livre de voyages, sera vendu 240 francs au comptant et 270 francs payables en 18 mois. Les ordres qui nous arriveront après cette date ne pourront être exécutés qu'aux prix respectifs de 270 et 300 francs. A titre exceptionnel cependant, et pour faire la part des délais de correspondance, nous conserverons le bénéfice des premières conditions aux ordres *émanant exclusivement des colonies et de l'étranger*, pour lesquels le cachet postal de départ justifiera de leur expédition avant le 10 janvier ou le 10 janvier même.

Splendidement présenté sous une forte reliure reproduisant un parchemin clair, le dos et les coins en maroquin rouge, le plat frappé d'un curieux motif exotique, l'*Atlas Colonial Français* forme un magnifique livre d'étrennes. De 320 pages, toutes montées sur onglet et mesurant 33 × 41 c/m, il contient une abondante documentation générale, d'innombrables illustrations en héliogravure, 56 grandes cartes en couleurs, un index de 25.000 noms. On sait que le maréchal Lyautey a bien voulu en écrire la préface.

L'Album de la Guerre.

Autre livre d'étrennes hautement désigné par son caractère de livre d'images d'un inexprimable intérêt, *L'Album de la Guerre* est vendu partout 350 francs et 500 francs belges en Belgique et au Luxembourg. Dans les colonies et à l'étranger, le port, représenté par le prix de 2 colis postaux de 10 kilos, est à la charge de l'acheteur. L'édition de luxe reliée en pleine peau est vendue dans les mêmes conditions : 475 francs partout et 675 francs belges en Belgique et au Luxembourg.

En ses deux volumes de 31 × 42 c/m, l'ouvrage réunit 1.340 pages, 2.641 illustrations et 17 cartes. Les six maréchaux de France l'ont honoré de flatteuses appréciations autographes reproduites en fac-similé dans les pages de tête au-dessus de la photographie de chacun d'eux. Sa riche reliure de teinte rouge, imitant le maroquin et frappée en or, en fait en outre un luxueux cadeau.

L'Histoire du Louvre.

Nous avons déjà parlé de cette captivante brochure qui a pour auteur un de nos plus notoires érudits, M. Louis Hautecœur, conservateur-adjoint des Musées nationaux. Enveloppant 7 siècles de l'histoire de Paris et riche en détails inédits, elle est également attrayante, à des titres divers, pour tous les âges. Forte de 130 pages et mesurant 20 × 30 c/m, elle contient 138 gravures. Le volume est vendu 30 francs, franco de port, en France. A ce prix s'ajoutent pour l'étranger les frais de port s'élevant à 3 fr. 50 ou 5 fr. 50 suivant le tarif d'affranchissement admis par le pays destinataire.

Avec ce numéro, LA PETITE ILLUSTRATION contenant
LE CERCLE, comédie de W. Somerset Maugham, adaptée de l'anglais par H. de Carbuccia.

86e ANNÉE

N° 4478

L'ILLUSTRATION

29 DÉCEMBRE 1928

Louis BASCHET, Secrétaire général. RENÉ BASCHET, Directeur. GASTON SORBETS, Rédacteur en chef.

LE PARADOXE AFGHAN : UN SOUVERAIN ORIENTAL DE CULTURE OCCIDENTALE

Le roi Aman Oullah (à gauche) examinant, au musée de Kaboul, les objets recueillis par la mission française au cours de ses fouilles.

A droite, le beau-frère du roi : entre eux, de gauche à droite, au premier rang, le ministre de l'Instruction publique, cousin du roi, le sous-secrétaire d'Etat à l'Instruction publique et le secrétaire particulier. — *Phot. de M. Barthoux.* — *Voir l'article et les autres photographies pages 776 à 778.*

Très nombreux sont nos lecteurs dont l'abonnement annuel prend fin avec ce numéro du 29 décembre. Ceux d'entre eux qui, se trouvant dans ce cas, ne nous auraient pas encore adressé leur souscription pour 1929 sont priés instamment de ne pas tarder davantage. Ils nous permettront ainsi de fixer le chiffre de tirage des premiers numéros de janvier et ils seront assurés que leur service ne subira pas d'interruption.

VERDUN

par le Kronprinz Guillaume

(Suite. — Voir notre précédent numéro.)

IV

Le 30 mars, le général de Falkenhayn me demanda quels étaient mes projets pour la continuation des opérations. Il s'intéressait particulièrement à celles qui concernaient la rive droite (est) de la Meuse et il désirait savoir si, à mon avis, un progrès appréciable pouvait être réalisé en un délai relativement court. Il me demandait aussi dans quelle mesure le commandement suprême pouvait me venir en aide.

Général von Falkenhayn.
D'après un portrait de Frantz Triebsch.

Ma réponse au chef d'état-major général fut optimiste. Nous étions encore sous l'impression que les Français avaient été éprouvés plus durement que nous-mêmes. Nous souhaitions donc de poursuivre nos assauts massifs avec l'espoir que cette tactique finirait par réussir. Il suffisait de ne pas cesser notre martèlement. Mon but était d'atteindre, sur la rive ouest de la rivière, une ligne courant du bois d'Avocourt à Cumières par la cote 304, le Mort-Homme et la colline au nord de Chatancourt. Sur la rive est, mon intention était de persévérer dans l'attaque jusqu'à ce que nous soyons parvenus à un front allant des défenses de Thiaucourt au fort Tavannes, par le village de Fleury et le fort Souville. Evidemment, pour accomplir cette tâche, il me fallait des troupes nouvelles et un nouveau matériel de toute sorte en canons et munitions.

Nos espérances étaient sans bornes : or, en escomptant que nous pourrions épuiser toute l'armée française dans la seule bataille contre Verdun, nous faisions fausse route...

Dans sa réponse, le général de Falkenhayn exprima l'opinion que les Français, tout en maintenant à Verdun une résistance opiniâtre, entreprendraient, avec l'aide des Britanniques et sur un autre point du front assez éloigné, une attaque de grande envergure ! « De plus, poursuivait le chef d'état-major général, le commandant en chef de la *Ve armée* semble surestimer grandement nos ressources. La présomption qu'il nous sera possible de remplacer toujours et à n'importe quel moment les unités fatiguées ou réduites en nombre par des troupes fraîches de première qualité, avec du nouveau matériel et des munitions, est absolument erronée. En dépit de notre bon vouloir, nous sommes dans l'incapacité de le faire. »

J'ai tenu à citer textuellement ces mots du général de Falkenhayn parce qu'ils éclairent le tour qu'allaient prendre les opérations. L'armée allemande, échelonnée sur des fronts couvrant plusieurs milliers de kilomètres, était toujours à même de porter en certains points de rudes coups. Si, de plus, elle avait la chance de surprendre l'ennemi, elle pouvait obtenir de beaux résultats, même contre des fortifications solides ou s'il lui fallait forcer l'obstacle de larges rivières. Mais sa force n'était plus suffisante pour assurer une complète victoire là où elle rencontrait la résistance obstinée d'un ennemi supérieur en nombre.

Le chef d'état-major général pensait aussi que le sort des armées françaises ne se jouerait à Verdun que si la décision était rapide, c'est-à-dire si l'Allemagne pouvait continuer à fournir des hommes et du matériel approximativement dans la même mesure qu'elle l'avait fait jusqu'alors. C'est seulement dans ces conditions que les troupes fraîches mises en jeu par les Français seraient progressivement consommées jusqu'à ce qu'ils soient finalement obligés d'abandonner le secteur au nord de la forteresse. Mais s'il était impossible de réaliser ce plan en un temps raisonnable, le mieux serait de suspendre notre offensive et de nous préparer à une lente retraite. Il faudrait alors obtenir la décision du front ouest en un autre point. Que l'opinion du monde considère alors que nous avions perdu la bataille de Verdun, cela n'avait en soi aucune importance. Il n'y avait rien à reprendre à ce raisonnement du général de Falkenhayn. Quant à savoir si nous devions continuer notre offensive contre Verdun ou l'abandonner, cela dépendait de la tournure qu'allaient prendre les opérations pendant les quelques jours suivants.

C'était, et c'est encore ma ferme conviction, que, dans une heure de péril national, les chefs militaires et politiques doivent sans hésitation mettre en œuvre tous les moyens et toutes les armes dont ils disposent. Assurer la vie d'un peuple, sa liberté et son bonheur, telle est la suprême loi de la guerre et du guerrier. C'est pour cela que tant de milliers de braves gens risquent leur existence et leur intégrité physique et sont prêts à consentir le « suprême sacrifice ». Ils acceptent de mourir sur les champs de bataille à condition que leur pays vive. La guerre est-elle un bien ou un mal ? Je l'ignore et je pense même que nul ne le sait. Est-il quelqu'un qui puisse affirmer qu'elle n'est pas dans l'ordre universel décrété par un Etre supérieur ?

Pour le salut de ma patrie en péril, j'ai soutenu le général de Falkenhayn quand, en décembre 1915, il recommandait l'ouverture de la guerre sous-marine sans merci. Je pensais évidemment que nos experts navals ne se trompaient pas quand ils affirmaient que nos sous-marins étaient capables d'accomplir à l'égard de nos ennemis ce qu'ils faisaient eux-mêmes contre nous : bloquer leurs côtes de manière à leur couper toutes les ressources d'outre-mer. Ce fut un grand désappointement pour moi quand, le 4 mars, on décida d'ajourner la guerre sous-marine.

Notre situation, à ce moment (printemps de 1916), était critique. Les choses allaient de mal en pis. Chaque bateau apportant de l'acier, du cuir, du bois, du blé ou d'autres denrées, à Marseille ou à Liverpool, intensifiait la pression exercée par les Alliés sur nos fronts.

Nos plans d'offensive contre les Français, après une nouvelle et minutieuse préparation, le long de la ligne de Thiaumont à Tavannes, au printemps de 1916, furent déjoués. L'ennemi déclencha par surprise une attaque contre nous, le 2 avril. Après un copieux bombardement, il avança à droite et à gauche de Douaumont. Le lendemain, il renouvela son effort. Il n'y gagna pas grand'chose et fut durement éprouvé. Plus de 700 prisonniers, ainsi qu'un grand nombre de mitrailleuses restèrent entre nos mains. Mais la nécessité de repousser ces attaques arrêta la préparation de notre propre offensive. Mes troupes avaient maintenant besoin de repos et les divisions qui avaient souffert le plus devaient être remplacées.

Dans les débuts de la guerre, de tels remplacements étaient inconnus. Ils maintenant besoin de repos et les divisions qui avaient souffert le plus devaient duraient plus quelques jours, mais se continuaient pendant des semaines et parfois des mois. A ce point de vue, l'ennemi était en bien meilleure posture que nous. Il disposait toujours de troupes fraîches, et pas nous. Lorsque nous avions retiré une division du front, il fallait l'y renvoyer au bout de deux semaines et c'était une chance si elle pouvait alors gagner un secteur calme. Il fallait pour cela qu'aucun événement nouveau ne se fût produit en Pologne, en Italie ou sur le front britannique.

Au début d'avril 1916, nous menâmes à bonne fin nombre d'attaques secondaires à Haumont, Esnes, Béthancourt. La *22e division* de réserve s'empara de la pente sud du Mort-Homme. Sur ce point, jusqu'au 11 avril, nous fîmes plus de 2.000 prisonniers, malgré la ténacité et le courage de l'ennemi. Même quand ils étaient entourés de toutes parts, les Français ne se rendaient pas et continuaient à combattre jusqu'à ce que le corps à corps les eût délogés de leurs positions.

Sans être toujours victorieux, mes hommes se considéraient comme supérieurs à leurs adversaires. Si seulement nous avions pu procéder à des relèves plus fréquentes et plus longues ! Les pertes en officiers brevetés devenaient de plus en plus inquiétantes. Il ne restait presque plus de compagnies qui fussent encore commandées par des chefs d'avant guerre.

Finalement, nous sentîmes que nous étions prêts à reprendre une fois de plus l'offensive sur la rive est de la Meuse. Le 17 avril, la *19e division* de réserve repoussa l'ennemi à l'ouest de Douaumont jusqu'à la ferme de Thiaumont. En dépit de ce succès, la conviction s'ancra davantage en moi que nous n'avions plus à espérer de victoire décisive devant Verdun.

Ce qui caractérisait tous ces combats, c'était la mortelle lenteur de leur développement. Chaque pied de terrain devait être disputé avec acharnement. Tantôt il restait entre nos mains, tantôt entre celles de l'ennemi. La stratégie n'avait que peu de rôle à jouer dans ces engagements. La présence effective du commandant en chef parmi les combattants risquait même plus d'une fois de devenir une gêne. Sa place était au quartier général. Et pourtant, je les connais bien, ces champs de bataille labourés de tranchées, je les connais dans tous leurs plus atroces détails...

Pour les visiter, il n'était pas nécessaire d'être armé. Il suffisait d'avoir une bonne canne, un casque et un masque à gaz.

C'est par une froide nuit d'avril. Nous partons en automobile découverte. Nous sommes glacés jusqu'à la moelle des os. Plus on s'approche du front, plus il faut aller lentement. Il y a des trous d'obus partout. A Azannes nous prenons place dans un wagonnet tiré sur une voie étroite par une locomotive à pétrole, qui nous emmène jusqu'aux environs de la ferme des Chambrettes. A partir de là, il faut grimper vivement jusqu'au sommet de la colline qui se profile nettement sous le ciel étoilé. Il fait si noir qu'il est impossible de compter les cadavres épars autour de nous. Ils sont là, sans sépulture. On n'a pas le temps de les enterrer, et c'est trop dangereux !

De temps à autre brille un signal ou la lueur d'un éclatement d'obus. La guerre ne s'endort jamais ici ! Cependant, en cette fin de nuit, un calme relatif s'est établi. Là-bas, sur la ligne du front, d'innombrables fusées illuminent le ciel. Pendant les quelques instants que dure la clarté qu'elles répandent, des centaines d'yeux qui veillent scrutent les ténèbres, ce mur derrière lequel l'ennemi se cache. Et l'ennemi, lui aussi, est aux aguets, immobile.

De temps à autre, un sifflement passe au-dessus de nos têtes. On dirait un vol de nocturnes oiseaux de proie. L'instant d'après, de l'arrière, un bruit sourd nous arrive. C'est comme un grondement de tonnerre. Un obus de plus a fait explosion. Quelle nouvelle mère a-t-il mise en deuil ?

La pente devient de plus en plus raide et nous nous arrêtons pour reprendre haleine. Mais une sentinelle surgit d'un trou d'obus et nous avertit de ne pas nous attarder là. L'ennemi sait que nous profitons de l'obscurité pour ravitailler nos premières lignes. Aussi déclenche-t-il sur toute la zone un feu intermittent.

Vite, vite ! La mort rôde près de nous. Elle peut vous surprendre à n'importe quel instant pendant que vous vous exténuez à grimper au long de ce sentier au sol ravagé. De temps à autre vous vous jetez à terre pour reprendre votre souffle ou pour esquiver un de ces invisibles engins de mort au sifflement lugubre. L'air s'emplit d'éclairs. Le sol tremble autour de vous. Une pluie d'acier tombe du ciel. C'est l'instant ou jamais : debout et courez vite, avant que n'arrive le prochain obus !

Vous bondissez, vous tombez, vous rampez. Il n'y a pas le temps de regarder autour de soi. Une seule pensée emplit votre esprit : en avant ! Vous êtes tout étonné d'être encore en vie et en possession de tous vos membres. Les obus succèdent aux obus. Vous heurtez du pied quelque chose qui vous fait retourner et dont la vue vous glace d'épouvante. Tant pis ! Ne perdez pas une seconde, sans quoi, vous aussi, vous resterez couché là !

Ne sommes-nous pas au bout de notre ascension ? La pente nous paraît moins rude. Un morceau de fil de fer barbelé perce votre soulier. Nous ne devons pas être très loin de quelque ligne fortifiée.

En avant ! En avant ! Soudain, du fond des ténèbres sort un bras qui, sans façon, vous attire dans un profond trou noir. Vous glissez, vous sautez, vous tombez et vous abordez enfin la terre ferme. Il y a une porte quelque part. Une rude poussée vous projette à l'intérieur. Autour de vous, c'est le calme complet. Vous vous croiriez dans un tunnel ou dans une cave. Un falot

Copyright 1928 by New York American.

électrique s'allume. Des *feldgrau* sont devant vous. Des mains se tendent pour vous accueillir. Ce sont des amis... des Allemands... Vous êtes dans le fort de Douaumont.

Ces sombres voûtes ont été bâties pour ne jamais voir la lumière du soleil. Une éternelle obscurité les emplit. De temps à autre, par les ouvertures à travers lesquelles les canons tendent leur gueule, filtre un filet de jour. Ne vous approchez pas : c'est dangereux. Des éclats d'obus peuvent vous atteindre par là et les explosions au dehors se succèdent sans interruption. Les projectiles éclatent avec tant de violence que leur souffle éteint les bougies. Ce n'est rien. On en est quitte pour les rallumer. Shrapnells et grenades sont sans effet contre ces masses de béton. Mais si les Français avaient de ces grosses pièces comme celles qui, d'un seul coup, ont anéanti en Belgique des forteresses, nous serions ici dans une souricière. Nul n'en échapperait.

Le commandant du fort est tout heureux de posséder une lampe à pétrole. Sous sa douce clarté, les murs nus et les tables dégoûtantes prennent une apparence d'intimité. Tout est d'une saleté repoussante. On ne peut songer à se laver, car l'eau est rare. Des trois citernes souterraines que possède le fort, deux sont vides et ce qui reste du précieux liquide est gardé pour la cuisine ou pour les soins des blessés qui sont couchés sous une voûte basse. On leur a donné tout le confort que l'on pouvait. Un méchant quinquet éclaire faiblement les allées et venues fiévreuses des chirurgiens et des infirmiers.

Nous montons dans une des tourelles blindées en nous aidant des crampons de fer fixés au mur. Nous avons l'impression de grimper dans une cheminée. La tourelle est recouverte d'un toit bas. Un canon bâille par une embrasure, des douilles vides gisent tout autour. Au dehors, une aube pâle se lève à l'horizon. Les formes se détachent plus nettement sur le ciel. Un obus tombe à notre droite. Ses éclats frappent la maçonnerie de la tourelle. Attention ! En arrière! Il y a quelques jours à peine, un de nos meilleurs commandants d'artillerie, le général Lotterer, a été tué ici même par un éclat qui avait pénétré dans la tourelle à travers une des embrasures.

Nous suivons un étroit corridor en nous serrant contre le mur pour laisser passer les brancardiers qui portent un blessé. Nous voilà en train d'avancer lentement sur les genoux. Un obus allemand a défoncé le passage. Les morceaux d'acier qui servaient d'armature au béton se tendent vers nous comme des doigts de spectre.

Nous arrivons à une casemate où des artilleurs allemands servent maintenant les pièces françaises. Encore quelques pas et nous sortons du fort. Nous sommes dans l'enceinte extérieure. Il est labouré de trous d'obus et l'on ne sait au juste où poser le pied. Nous descendons une échelle et nous sommes dans le fossé. Nous avons de l'eau jusqu'aux genoux, mais il faut nous enfoncer davantage, car le talus trop bas est insuffisant pour nous protéger. Si vous voulez parler, que ce soit à voix basse, très basse...

Cinquante pas encore dans la boue gluante et nous atteignons l'extrême front. Ses occupants sont terrés dans des trous. Un boyau les relie au poste du chef de bataillon. Nous trouvons cet officier derrière un débris de mur, penché sur une carte, en train d'étudier la topographie de son secteur et de préparer le prochain assaut.

L'artillerie ennemie nous laisse ici tranquilles parce que les deux lignes sont si rapprochées qu'on risque, en tirant sur l'une, d'atteindre l'autre. Les canons français comme les allemands sont en si mauvais état qu'ils n'ont plus de précision dans leur tir.

La carte du chef de bataillon contient des détails très minutieux rapportés par les reconnaissances et dont le quartier général n'a jamais entendu parler. Il a aussi des vues aériennes. Tout le terrain jusqu'à la première tranchée française a été relevé à un pouce près. Entre les deux camps, il n'y a pas trente mètres de « no man's land ».

Nous allons jusqu'à une sentinelle qui monte la garde dans le fossé. L'homme a camouflé son casque d'acier et sa figure avec de la boue. Il lève son fusil, puis le repose avec désappointement. Avait-il entendu parler, là-bas, dans la tranchée ennemie ? Avait-il vu remuer quelque chose ? Il prend un petit miroir et l'attache à la pointe de sa baïonnette qu'il élève au-dessus du parapet pour observer sans s'exposer lui-même. Une ligne brune apparaît sur le miroir. C'est la tranchée ennemie. Un petit monticule ressemble à une taupinière. C'est le dôme d'un de ces ouvrages blindés, à demi souterrains, qui font partie du système de fortification. Ces « boîtes à pilules » nous donnent bien du souci. L'infanterie ennemie s'y abrite et elle n'entre en action qu'après que nos escarmoucheurs se sont approchés si près que notre artillerie a dû cesser son feu de protection.

Il n'y a pas un signe de vie autour de nous, pas un bruit dans la tranchée adverse et pourtant, là-bas comme ici, tout le monde est prêt à s'élancer à l'assaut. On guette et on attend.

Nous élevons encore le miroir au-dessus du parapet. Qu'y a-t-il à quelques mètres devant nous? Et là? Et là encore? Ces « choses » qui pourrissent ont été des corps humains autrefois, il y a longtemps, longtemps, des semaines, des mois peut-être. De furieux combats se sont engagés là. Les corps des *feldgrau* allemands, des bleu horizon français sont en putréfaction. Retenu malgré vous par l'abominable horreur de tout ce qui vous environne, vous continuez à regarder dans le petit miroir qui occupe tout juste la largeur d'une main au-dessus du parapet. Pan! Le miroir a volé en miettes. Un des invisibles guetteurs de l'ennemi a fait mouche.

Vous retournez sur vos pas et vous pensez : la prochaine attaque réussira-t-elle? Ou bien n'y aura-t-il seulement que quelques cadavres de plus qui joncheront le sol? Le brave chef de bataillon est naturellement convaincu que, cette fois-ci, « il les aura ».

A quelques pas de son poste, il y a un observatoire où un homme peut se tenir debout et regarder à la ronde. Au sommet de Froideterre, une ondulation marque la ligne des fortifications ennemies. Par delà les broussailles épaisses qui couvrent la colline, le soleil se lève au-dessus de la Meuse. A l'arrière-plan, voilà le bois des Corbeaux et Cumières. Un peu plus loin au sud, le fort de Vacherauville, Marre et le bois Bourru.

Mais où donc est Verdun?

En tournant la tête plus loin encore vers la gauche, nous apercevons une autre ligne de hauteurs. Se détachant nettement sur la pente, il y a le village de Fleury, détruit par les obus. Le fort de Souville est tout à côté. Et, plus loin encore par derrière, par delà le rideau de la brume matinale, c'est Verdun...

A mon retour au quartier général de la *Ve armée*, je préparai sans retard une nouvelle offensive. Elle avait pour objectif la colline qui était devant nous, avec le fort de Souville sur ses pentes. Quand ce fort serait entre nos mains, nous n'aurions pas besoin d'aller plus loin. Evidemment, cela ne nous aurait pas donné Verdun, mais, selon toute probabilité, nous obligions les Français à évacuer la rive est de la Meuse.

Jusqu'alors, nous n'avions pas pu occuper la profonde vallée entre Douaumont et Souville. Une nouvelle attaque était nécessaire pour y parvenir. Mais pendant que nous la préparions, l'ennemi vint nous contrarier par plusieurs contre-attaques inopinées et détruire nos tranchées de première ligne.

Ma *Ve armée* a-t-elle véritablement attaqué Verdun? Oui et non.

Ma visite à Douaumont m'avait clairement démontré l'utilité des ouvrages fortifiés, en tant qu'ils protégeaient la place elle-même. Il est assez difficile, sauf en de rares cas, d'armer ces ouvrages d'artillerie lourde, car les pièces sont vite repérées et mises hors d'usage. Mais la puissance de la forteresse provenait de ce que, depuis des années, elle avait été minutieusement mise en état comme un élément d'un système de défense étendu. Ses occupants étaient familiarisés avec le terrain, dont ils connaissaient le moindre détail. Ils avaient tout prévu, possédaient des communications suffisantes, de bonnes routes, des cartes sûres. Au contraire, les assaillants avaient tant de problèmes préliminaires à résoudre qu'il n'y avait pour eux aucune chance d'enlever la place par surprise.

La situation n'est pas du tout la même pour une forteresse isolée qui a été coupée du gros de l'armée. Sa capitulation n'est plus qu'une affaire de temps. Ni Bucarest, en Roumanie, ni tant d'autres places fortes de Russie ne nous avaient opposé une résistance aussi énergique que Verdun, parce que cela ne leur eût servi de rien.

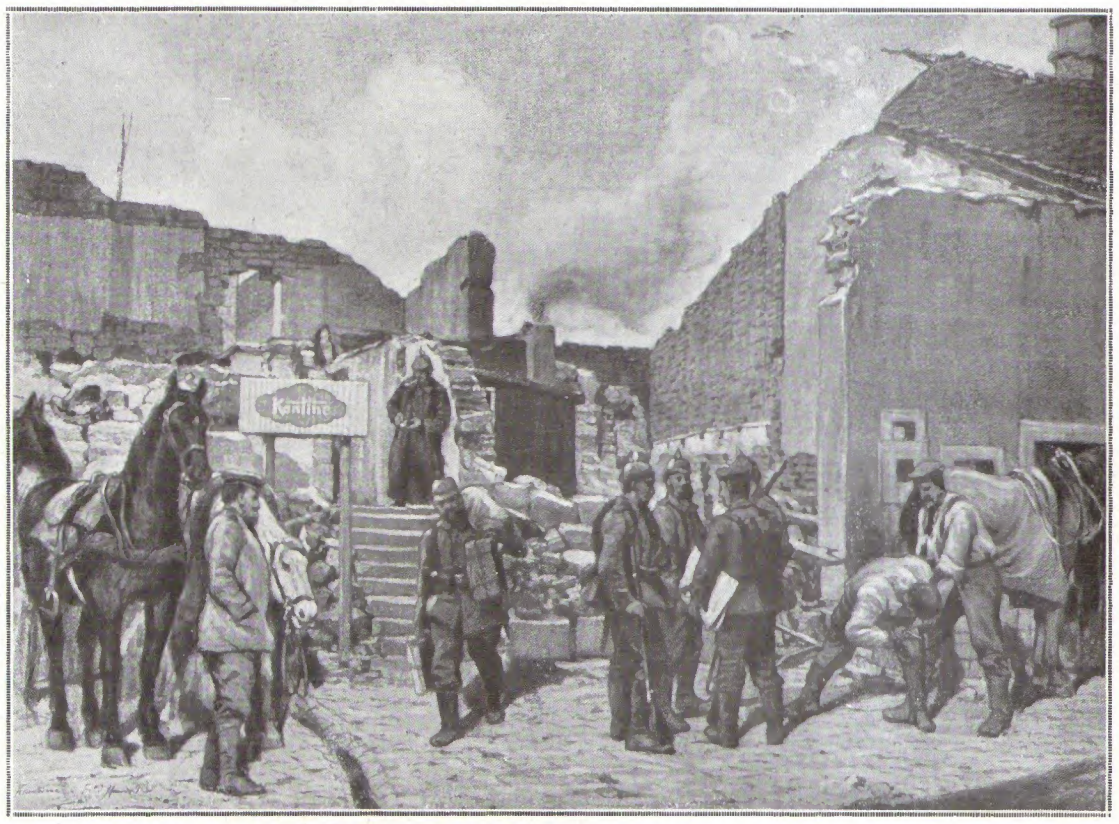
Verdun, bien que constituant une saillie sur le front français, restait en liaison avec le reste de l'armée et nous ne pouvions l'en séparer. Sinon, nous nous en serions emparés aussi facilement que de Maubeuge, de Novo-Georgiewsk, de Kovno ou de tant d'autres places.

L'armature bétonnée de Douaumont, ce qui était assez rare, avait résisté à un bombardement en règle. Mais sa partie le plus vulnérable, comme il est aisé de le concevoir, était celle qui faisait face à Verdun. Il n'y avait donc aucun doute que l'ennemi réussirait à nous rendre la place intenable.

Toute la position de Douaumont était malaisée à conserver. Même par les nuits les plus obscures, c'était une rude besogne que d'assurer le ravitaillement en nourriture et en munitions sur ces larges pentes découvertes et jusqu'au fort. On ne pouvait se servir d'automobiles. Des régiments entiers étaient fréquemment employés à cet effet. Opérer pendant le jour eût été des plus dangereux, car tout le terrain au nord du fort était à la merci des canons et des gaz des Français, qui le rendaient absolument impraticable. Nous avions beau mettre à profit le moindre répit du tir ou la moindre obscurité propice, notre situation n'en était pas moins de plus en plus difficile.

L'artillerie française ne réussit guère à endommager le fort, même sur sa face la moins protégée, du côté de Verdun. Cependant, un matin de mai, la catastrophe se produisit. Les canons ennemis avaient été plutôt moins actifs qu'à l'ordinaire. Malgré cela, tout prit feu d'un seul coup à l'intérieur du fort : les munitions, les stocks de fusées, le matériel de toute sorte amené au prix de quel péril n'étaient plus que fumée. On suffoquait dans les casemates souterraines, occupées par deux bataillons. Vu de nos positions de l'arrière, le fort ressemblait à un volcan.

Des scènes atroces s'y déroulèrent, parmi la garnison prise au terrier et les



Cantine et maréchal ferrant dans un village en ruines. — *Copyright* Illustrirte Zeitung, *Leipzig, Dessin de F. Fennel.*

blessés entassés dans les soubassements. Seuls ceux qui se trouvaient près des issues réussirent à se sauver. Néanmoins le fort resta en notre possession.

Quand, quelques jours plus tard, nous procédâmes au déblaiement, il nous fallut renoncer à enlever les cadavres amoncelés à l'intérieur. C'était un travail trop dangereux sous le feu de l'ennemi. Tout ce que nous pûmes faire fut de rassembler les lugubres restes sous une des voûtes profondes et de les y emmurer.

Pendant tout ce temps, le succès final de l'entreprise était envisagé avec plus de scepticisme. Mais le haut commandement considérait comme essentiel de persévérer dans nos attaques, et il mit à ma disposition une unité nouvelle : le *1er corps* d'armée bavarois.

Nous préparions notre prochain assaut quand une contre-attaque française de grande envergure se déclencha. Le 22 mai, sur tout le secteur s'étendant de la Meuse au fort de Vaux, qui n'était pas encore à nous, l'ennemi intensifia son bombardement d'artillerie lourde, puis son infanterie chargea. Aux environs du fort de Vaux, des attaques répétées furent repoussées par la *1re division* de la Prusse orientale. Près de Douaumont, les Français eurent plus de chance. A un certain moment même, le fort de Douaumont et le village, qui n'était plus qu'un monceau de décombres, furent repris par eux, mais une de nos contre-attaques s'en empara à nouveau et, à la tombée de la nuit, nous tenions solidement ces deux points stratégiques.

La bataille continua les 24 et 25 mai, surtout aux alentours du fort. Dès que la *2e division* bavaroise, nouvellement arrivée, fut entrée en action, nous reprîmes définitivement l'avantage. L'ennemi dut se replier, laissant

Le kronprinz à Stenay, en 1916.

plus de 2.000 prisonniers. Mais nos pertes avaient été très lourdes et nous fûmes obligés d'abandonner une partie du terrain reconquis.

A ce moment critique, notre moral qui faiblissait fut relevé par quelques bonnes nouvelles. Les Austro-Hongrois avaient battu les Italiens dans les Alpes, leur prenant 30.000 prisonniers et 300 canons. Dans la mer du Nord, la flotte allemande avait valeureusement fait ses preuves contre la grande flotte anglaise. Autant de raisons d'espérer encore ; toutefois, nous ne savions pas alors que la victoire sur les Italiens avait été achetée trop cher par un préjudiciable affaiblissement de notre front russe.

A la fin de juin, nous entrâmes à nouveau dans une phase d'opérations heureuses sur la rive est de la Meuse. Quatre de nos divisions progressèrent sur un front allant de Douaumont aux environs du fort de Vaux. Avec relativement peu de pertes, le premier jour nous valut 2.000 prisonniers, un bon nombre de pièces de campagne, beaucoup de mitrailleuses et un gain de terrain appréciable. Malgré un furieux bombardement, les Français n'avaient pas réussi à faire déboucher leurs troupes d'attaque hors des bois que nous occupions maintenant. Le 3 juin, la *50e division*, en ligne plus à l'est, prit le village de Damloup et parvint jusqu'au fort de Vaux.

Il n'y eut pas d'interruption dans la bataille pendant les jours suivants, les deux adversaires faisant des efforts acharnés pour conserver leurs positions. Les 5 et 6 juin virent des combats particulièrement sanglants. En trente-six heures, la *1re division* de la Prusse orientale, composée en partie des grenadiers du kronprinz, n'eut pas à repousser moins de neuf contre-attaques. Tâche d'autant plus surhumaine que nos positions près de Hardaumont avaient été complètement détruites et qu'il n'y avait plus de communication avec l'arrière.

Comme je l'ai déjà dit, le 3 juin, la *50e division* avait atteint le fort de Vaux et pénétré dans une partie de ses ouvrages. Déjà, en avril, nous nous étions rendus maîtres du fort, mais nous en avions été presque aussitôt rejetés par les Français. Cette fois, le lieutenant Rackow, du *158e régiment* d'infanterie, accrochait Vaux solidement. Il avait remporté son succès en rassemblant autour de lui trois compagnies de son régiment. Pendant quatre longs jours, de terribles combats s'engagèrent à l'intérieur du fort, partiellement conquis par nous. Pied à pied, les Français furent chassés, tandis que de leurs lignes on faisait des efforts désespérés pour leur faire parvenir des renforts. La petite garnison restait en liaison avec son quartier général par pigeons voyageurs, mais ce fut en vain. A la fin, après des corps à corps dans les casemates et les couloirs souterrains, le lieutenant Rackow put enfermer les derniers défenseurs dans un réduit. Incapables de se frayer un passage et manquant de vivres, le brave commandant français Raynal et ses 550 hommes capitulèrent le 7 juin au matin.

En dépit de ce succès, la situation générale, qui depuis longtemps déjà était critique, ne cessait d'empirer.

En juin, nous reprîmes encore une fois l'offensive à l'est de Verdun en faisant un large usage d'obus à gaz. Bien que, le 21, le premier jour de notre attaque, les quatre divisions en jeu — dont le corps alpin — eussent bien progressé, elles n'atteignirent pas les objectifs prévus. Mais, le jour suivant, sous la protection de nos obus à gaz, nous réalisâmes un gain de terrain encourageant. Selon les apparences, l'artillerie française avait été très éprouvée par ces gaz, bien qu'elle se fût repliée vite. L'infanterie française avait combattu avec une extrême ténacité. Mais notre corps alpin, appuyé par un régiment bavarois de la garde, occupa le village de Fleury ou plutôt ses ruines. Les nôtres réussirent même à avancer davantage. D'autres Bavarois s'emparèrent du fort de Thiaumont près de Froideterre.

Dans les vallons au nord du fort de Souville, aucun progrès ne pouvait être fait. Approcher le fort était parfaitement impossible. Cependant, la capture de 4.000 prisonniers nous encouragea à penser que nous finirions par atteindre au but, quand le moment serait venu. Cette conviction explique sans doute que le haut commandement ait ordonné de continuer l'offensive. Comme il n'y avait pas de troupes fraîches disponibles, je dus trouver des réserves dans les unités les moins épuisées de ma propre armée.

L'ennemi déployait une étonnante ténacité. Un ordre français tombé entre nos mains disait que chaque combattant devait lutter jusqu'à son dernier souffle pour regagner le terrain perdu afin d'améliorer la situation générale. Ainsi stimulés, les fantassins français chargeaient nos lignes sans répit; toutes leurs attaques étaient brisées sous le feu terrible de notre artillerie.

Après que, le 4 juillet, les Alsaciens du *99e régiment* d'infanterie eurent enlevé un ouvrage fortifié — la Haute Batterie de Damloup — nous eûmes le sentiment, le 11, que nous avions fait tout ce qui était en notre pouvoir pour préparer une nouvelle attaque. Donc, à 6 heures du matin, notre infanterie s'élança à l'assaut. De nouveau, notre corps alpin — quelle magnifique unité c'était là ! — brisa la résistance ennemie dans le secteur boisé et coupé de tranchées entre Douaumont et Souville. Mais à quoi nous servit-il de prendre encore 2.400 prisonniers? Une fois de plus, nous avions manqué le but.

Notre haut commandement avait vraiment trop d'affaires sur les bras ! A l'est aussi bien qu'à l'ouest, de grands périls nous menaçaient. Le peuple allemand avait la preuve que des hommes d'acier, comme le général de Falkenhayn, étaient à la tête de ses armées. Car il fallait des nerfs d'acier, maintenant que les Austro-Hongrois se révélaient incapables de contenir la poussée russe sur le théâtre oriental et de combattre en même temps les Italiens dans les Alpes. Le général Broussilof, le commandant en chef russe, tirait le meilleur parti de cette situation en pratiquant une brèche de 80 kilomètres dans le front austro-hongrois.

En même temps que se manifestait sur le théâtre oriental cette activité, des signes non équivoques laissaient prévoir, sur le front ouest, une offensive franco-britannique de grande envergure. Cette éventualité ne nous surprenait pas, mais elle était très inquiétante, pour ne pas dire plus.

Avec l'été de 1916, notre haut commandement eut la claire notion qu'il fallait mettre en jeu toutes nos forces disponibles pour pouvoir nous maintenir sur tous les fronts. Nous n'avions pas seulement à faire face à la nouvelle offensive russe, mais aussi à abattre notre nouvelle ennemie, la Roumanie. Nous devions, par surcroît, continuer nos opérations contre Verdun tandis que nous repoussions l'offensive franco-britannique de la Somme, et tout cela dans le même temps! Si l'on excepte l'été et le printemps de 1918, je pense qu'il n'y a pas eu pour nous, pendant toute la guerre, de période plus critique que cet été de 1916.

Et pourtant, le haut commandement allemand ne renonça pas tout de suite à l'offensive contre Verdun. Ce fut seulement le 11 juillet, après que la bataille de la Somme eût fait rage pendant toute une quinzaine avec une consommation d'hommes et de munitions jusque-là sans précédent, que l'ordre fut donné de suspendre provisoirement cette offensive.

Il n'est pas douteux que des avantages considérables pouvaient être obtenus s'il nous avait été possible de poursuivre nos attaques contre Verdun tout en résistant sur la Somme. La bataille de la Somme empêchait les Français de renforcer Verdun et, si nous pouvions les occuper à Verdun, nous les empêchions du même coup d'envoyer des renforts sur la Somme. Mais notre haut commandement estima qu'il était présomptueux de diviser ainsi les forces allemandes. Dès que parvint l'ordre du 11 juillet, de nombreuses unités de mon armée, ainsi que de l'artillerie lourde, furent acheminées vers la Somme. Quant à la *1re division*, qui revenait d'une courte période de repos, elle était précipitamment envoyée sur le front oriental sans même attendre le retour d'un de ses régiments qui avait déjà gagné les premières lignes.

Jusqu'à l'été, il avait été possible de continuer l'offensive contre Verdun avec comparativement peu de forces, grâce à un système des plus ingénieux, mais vraiment surhumain, de relèves, si l'on peut employer ce mot. On conservait les divisions sur le front de bataille aussi longtemps que l'on pouvait. On les envoyait ensuite au repos pour deux semaines environ, puis elles étaient à nouveau envoyées au front et, quand leur épuisement avait atteint son extrême limite, on les transportait dans un secteur soi-disant calme. Théoriquement, une telle manière d'agir apparaît intolérable. Pratiquement, c'était pire encore.

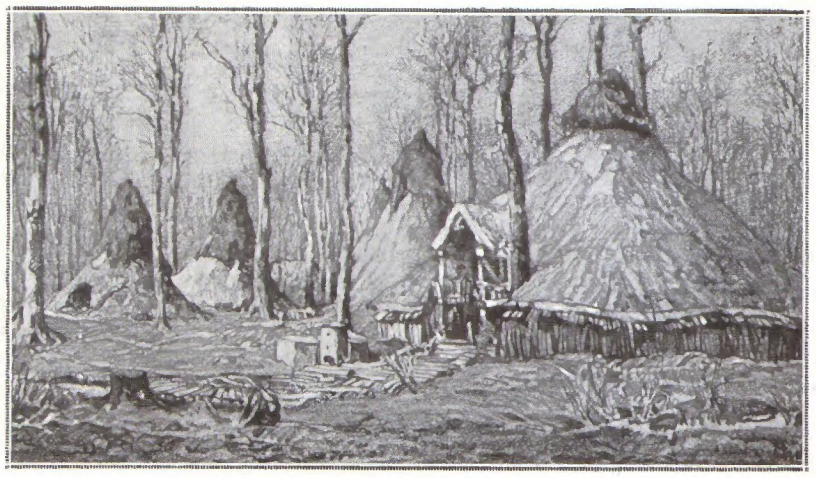
La bataille de Verdun était comme un gigantesque moulin à broyer les hommes.

Le 1er août, quatre de mes divisions attaquèrent de nouveau à l'est de Verdun. Je ne m'attarderai pas à décrire l'aspect du champ de bataille dans les bois entre Douaumont, Vaux et Souville! Ce n'était pas tant les attaques elles-mêmes qui usaient mes troupes que les mortelles périodes d'attente. Il leur fallait rester parfois pendant quatre semaines consécutives exposées sans répit aux obus et aux gaz ennemis. Les tranchées étaient tour à tour détruites et reconstruites tant bien que mal dans de telles conditions.

L'attaque du 1er août nous rapporta 1.000 prisonniers et 14 mitrailleuses. Toutefois, le gain de terrain fut tout à fait hors de proportion avec nos sacrifices. L'ennemi contre-attaqua furieusement, mais ne réalisa que de faibles progrès, bien qu'il réussît à reprendre une partie de la côte du Poivre. Le 3 août, le fort de Thiaumont fut perdu par les Français et réoccupé par eux le jour suivant. A plusieurs reprises, le village de Fleury changea de mains. Les Français n'avaient pas attaqué moins de trente-quatre fois le fort de Thiaumont, entre le 23 juin et le 4 août, et ils avaient dirigé quinze attaques contre le village de Fleury.

Le 4 août, je reçus une dépêche du haut commandement disant que l'activité

Pièce française, conquise à Herbebois, encore en position de tir.



Campement français abandonné dans le bois d'Hennemont.
D'après un dessin de Hans Meyerkassel.

des Français devant Verdun constituait une offensive secondaire préméditée, pour soutenir les opérations de la Somme et qu'il fallait nous attendre à ce que ces attaques se prolongeassent assez longtemps. Cela n'empêcha pas le haut commandement de me reprendre encore une de mes divisions pour le front de la Somme. Mes chances de m'emparer de la hauteur de Souville diminuaient à mesure que fondaient ainsi mes effectifs, d'autant que le remplacement des munitions et de tout le matériel de guerre laissait grandement à désirer. C'était la conséquence facilement compréhensible de notre activité multiple sur tant de fronts, et particulièrement sur la Somme.

La *Ve armée* me donna bientôt l'impression d'un lent glissement vers l'arrière. Elle reculait pas à pas, cela va sans dire, parce que notre artillerie restait encore très efficace, comme elle le démontra le 16 août. Ce jour-là, nous avions été depuis le matin en butte à un feu très violent de l'ennemi. Néanmoins quand, à 7 heures, l'infanterie française essaya d'avancer en colonnes d'attaque, notre artillerie l'annihila littéralement avant qu'elle ait pu être engagée. Pourtant, les jours suivants, les Français réussirent à pénétrer de nouveau dans Fleury et à se maintenir à l'extrémité du village, en dépit d'un âpre corps à corps qui dura jusqu'au lendemain, à 3 heures du matin.

Nous perdîmes une autre partie de Fleury, le 19 août, après que le haut commandement eut encore enlevé des unités de mon secteur pour les envoyer sur le théâtre sud-oriental. En général, nous maintenions néanmoins nos lignes même quand nous avions cédé quelque terrain de place en place. Les attaques des Français en formations serrées étaient effrayantes, ainsi d'ailleurs que leurs pertes. A plusieurs reprises ils les déclenchèrent, contre le secteur de Thiaumont à Fleury, avec peu de résultats. Finalement, après dix jours de combats ininterrompus, ils nous arrachèrent les derniers vestiges de ce qui avait été autrefois le village de Fleury.

La nouvelle que la Roumanie s'était jointe à nos ennemis me parvint à mon quartier général le 28 août. Comme le général de Falkenhayn devait prendre une part active à la campagne roumaine, le feld-maréchal de Hindenburg fut investi du commandement suprême avec le général de Ludendorf comme chef d'état-major général. Le 2 septembre, je reçus l'ordre d'arrêter toute attaque contre Verdun et de fortifier mes positions pour une occupation durable. C'était une mesure que je désirais ardemment depuis des semaines, ainsi que mon premier aide de camp, le colonel comte de Schulenburg. Plus d'une demi-année s'était écoulée depuis ce mémorable 21 février où six de mes divisions s'étaient élancées à l'assaut, engageant l'offensive contre Verdun. Pendant ces six mois, nous avions fait prisonniers 1.400 officiers français et 64.000 sous-officiers et soldats. Notre butin s'élevait à 250 canons de tous calibres et à 600 mitrailleuses. Deux des plus puissants ouvrages fortifiés devant Verdun et quelques autres de moindre importance étaient tombés entre nos mains. De quel prix effrayant n'avions-nous pas payé ces résultats ! Et pourtant, Verdun n'avait pas été enlevé par ma *Ve armée*.

V

J'ai dit précédemment comment nous approchions peu à peu du moment critique de la guerre. Maintenant, ce moment était venu.

Le nouveau haut commandement chercha sans délai à distribuer nos forces de la façon la plus efficace. Les divisions furent réduites de quatre régiments à trois, ce qui nous permit de constituer un certain nombre de divisions nouvelles. En même temps, des démarches furent faites pour exploiter à fond toutes les ressources disponibles de l'industrie allemande. Ce fut seulement avec des mesures de ce genre, dont beaucoup furent nécessairement très pénibles malgré leur effet, que le haut commandement réussit alors à surmonter la crise.

J'ai souvent fait l'expérience, au cours de la guerre, qu'une offensive est une entreprise sanglante et bien difficile. Mais une défensive est encore plus épuisante et coûte encore plus cher si elle s'étend sur un assez long espace de temps. En général, son succès se borne à ne pas perdre un pouce de terrain, ce qui est une rude tâche. Les défenseurs peuvent se considérer comme heureux s'ils parviennent à repousser les assauts ennemis après un léger recul initial. Ce fut là le rôle dévolu aux armées allemandes du front ouest pendant près de deux ans. Et encore, la résistance devenait-elle de plus en plus malaisée au fur et à mesure que l'ennemi accroissait ses forces et améliorait son armement.

Il est un autre point de vue important à considérer en matière de stratégie défensive : tenir des positions soigneusement choisies et préparées à l'avance est fort différent de se maintenir sur un terrain conquis seulement après de rudes combats, qui manque généralement d'appuis fortifiés et se trouve constamment en butte aux contre-attaques de l'adversaire. C'était là exactement le cas pour ma *Ve armée* devant Verdun.

Dès lors, eût-il été judicieux de reprendre nos positions du 21 février ? A cette époque, nous avions tablé sur une situation généralement favorable. Au printemps de 1916, nous espérions récolter la moisson de nos récents succès. Ceux-ci n'ont pas coutume de porter leurs fruits immédiatement. Il leur faut quelque temps pour cela. Néanmoins, au début de nos attaques contre Verdun, nous étions pleins de confiance en raison de nos victoires contre les Serbes, de la défaite des Russes et des Italiens et de l'échec de l'expédition de Gallipoli. Mais, en septembre 1916, la chance avait tourné. Même après avoir repoussé l'offensive de Broussilof, non sans lourdes pertes et un grand effort de notre part, la situation était beaucoup plus complexe qu'en juin, lorsque le « rouleau compresseur russe », de même qu'à l'automne 1914, avait essayé de se mettre en marche.

Pendant les opérations contre Verdun, il m'était arrivé à plusieurs reprises de considérer avec anxiété le caractère épuisant de cette lutte. J'étais vivement inquiet en comparant le nombre de nos divisions aux effectifs dont disposait l'ennemi. Mais, à présent, la bataille de la Somme avait pris des proportions si inouïes quant aux hommes et au matériel engagés qu'elle éclipsait la bataille de Verdun. Or, tandis que nous combattions à la fois sur la Somme et contre les Russes, nous avions à trouver quelque part, par quelque moyen que ce fût, les effectifs nécessaires pour attaquer et mettre hors de jeu l'armée roumaine composée de 750.000 hommes de troupes fraîches ! Jusqu'ici, la *Ve armée* avait été relativement favorisée par le haut commandement en ce qui concernait son approvisionnement en hommes et en matériel. En septembre 1916, il en allait autrement. La défense de nos positions devant Verdun — et ces positions étaient aussi peu favorables que possible — était reléguée au second plan par des préoccupations plus urgentes. C'était logique. Cependant, quand on y

Une ferme anéantie par l'artillerie entre Beaumont et Douaumont.
D'après un dessin du peintre de guerre professeur Georg Schöbel.

Un puits de mine français devant Verdun.
Copyright by Illustrirte Zeitung, *Leipzig.*

Grands entonnoirs remplis d'eau à l'intérieur de l'ancienne position allemande, près de Marcheville, dans la plaine de Woëvre. — *Dessiné d'après nature par le peintre et combattant sur le front ouest, professeur Hans Meyerkassel.*

songe aujourd'hui, on doit reconnaître que cette façon de procéder nous conduisait inévitablement à un désastre.

Le désastre se produisit en effet, mais pas tout de suite.

Comme je l'ai déjà dit, la guerre ne porte pas des fruits immédiats. Pour le moment, il semblait que l'ennemi fût assez calme. Les Français, eux aussi, avaient réduit leurs forces sur le front de Verdun. Leur artillerie paraissait sensiblement moins nombreuse, bien qu'il soit difficile d'apprécier avec certitude l'activité relative des batteries adverses. Les Français avaient sur nous, et depuis longtemps déjà, la supériorité des munitions. Ils tiraient environ sept fois plus d'obus que nous. Alors qu'en juin nous avions dépensé 95.000 projectiles par jour, nous étions rationnés à moins du vingt-cinquième de ce nombre. Un nouvel ennemi, aussi, avait fait son apparition dans nos rangs épuisés : la maladie.

Maintenant que j'en ai fini avec mon récit de l'offensive allemande contre Verdun, la question se pose de savoir s'il est possible de décrire exactement une bataille. Peut-on en suggérer l'idée à un lecteur qui n'a jamais connu la réalité de la guerre? J'ai peur que non. Bien des écrivains s'y sont essayés. Nous pouvons admirer leur art et la conscience avec laquelle ils ont réuni leur documentation. La lecture de leurs ouvrages peut être instructive. Mais aucun livre ne saurait exprimer la grandeur épouvantable de la bataille.

L'effrayante majesté de la Mort échappe au texte imprimé. Cette majesté est hors du temps. Elle se confond avec la cause originelle de tout ce qui est. Elle est sans commencement comme sans fin.

Quand cette redoutable apparition se dresse sur le champ de bataille, tous les traits édulcorés par lesquels nous essayons de rehausser la description du destin s'évanouissent. Il n'y a plus de place pour la sentimentalité. Une force authentique de la nature nous accable de sa grandeur et nous domine de son inéluctable réalité.

Il est possible que ma conclusion choque certaines personnes : je n'en pense pas moins que la grande aventure du champ de bataille, tout en desserrant les liens les plus conventionnels de la religion, rapproche les nations de Dieu.

Mais il est un autre aspect de la guerre dont il convient aussi que je dise un mot : c'est la bataille au quartier général. Là, des officiers d'état-major pâlissent sur des cartes tandis que leur parviennent sans interruption les comptes rendus du front. Là où le fracas des armes est à peine perceptible, les plans sont faits et refaits.

Bien que l'on s'en aperçoive moins, la bataille se joue aussi réellement au quartier général qu'en première ligne. Aucune comparaison ne peut être établie entre les responsabilités habituelles du temps de paix et celles qui pèsent sur un commandant en chef qui tient entre ses mains la vie de centaines de milliers d'hommes. Ceux qui ont senti sur leurs épaules une telle responsabilité auraient plus d'une fois allégrement échangé leur place contre celle des combattants terrés dans les trous d'obus ou suffoquant sous leur masque à gaz. Aux conférences du quartier général, ce n'est pas la majesté de la Mort qui apparaît, mais l'image du Jugement dernier. Avez-vous fait votre devoir? Avez-vous commandé comme il le fallait les milliers et les milliers d'hommes prêts à se sacrifier sur un ordre de vous? Ou bien vous êtes-vous trompé?

Je ne veux point que l'on se méprenne sur ma pensée : la guerre ne connaît pas de quartier. Elle ne fait point de place à la pitié. Quiconque se laisse amollir est indigne du rôle de chef. En temps de guerre, il s'agit de trouver le droit chemin et de le suivre, sans égard au sentiment. Je dis bien : il faut « trouver » le chemin à suivre, parce qu'il n'y a pas de précédents. Même les ordres de vos supérieurs ne sauraient être invoqués ici. Il n'est pas un chef d'armée sur la terre qui puisse alléguer comme excuse un ordre reçu. Il obéit aux ordres, mais il est seul responsable des conséquences. Il connaît des milliers de détails qui échappent au commandement suprême. Lui faut-il pour cela obéir sans réplique ou peut-il faire entendre ses objections? A-t-il le droit de formuler des suggestions personnelles, et lesquelles? Problème délicat entre tous! Doit-il assumer la responsabilité d'une entreprise dangereuse, aux dépens de sa propre armée, si la situation générale peut s'en trouver améliorée?

Pour ma part, qu'aurais-je fait à Verdun, en ce fatal automne de 1916, si j'avais été le seul maître? C'est ce que je vais dire.

Comme je l'ai expliqué, le 2 septembre, le haut commandement avait donné l'ordre d'abandonner toute offensive contre Verdun et de fortifier nos positions pour une occupation permanente. Le 7 septembre, le feld-maréchal Hindenburg convoqua à Cambrai tous les commandants d'armée du front ouest. Passant en revue l'ensemble de notre situation, il exprima l'opinion que nous avions simplement à nous maintenir sur la Somme. A cette fin, il fallait rendre disponibles sans délai toutes les réserves de mon armée comme de l'armée du kronprinz Rupprecht de Bavière. Dans les secteurs calmes, les tranchées devaient être tenues par les plus vieux contingents de territoriale (*landsturm*). Mais, en ce qui concernait particulièrement Verdun, le feld-maréchal n'admettait point que nous y subissions aucun revers, bien que les Français, en dépit de la bataille qui faisait rage sur la Somme, déployassent une grande activité devant la forteresse. « J'ai le sentiment, conclut Hindenburg, que nous pouvons espérer atteindre heureusement la fin de l'année 1916 qui nous apportera une victoire d'une grande importance. » Le maréchal faisait ici allusion à la défaite des armées roumaines.

J'ai déjà expliqué que la situation sur le front de Verdun avait, depuis bien longtemps déjà, pris une tournure défavorable pour nous. J'ai même laissé entrevoir la question qu'il nous était désormais impossible d'éluder plus longtemps : devions-nous nous retirer volontairement?

Rester là où nous étions comportait un risque. Sans aucun doute, les positions que nous occupions étaient non seulement défavorables mais dangereuses. A supposer que l'ennemi attendît que nous eussions affaibli encore notre *V^e^ armée* pour alimenter la bataille de la Somme et qu'il jetât alors ses forces contre notre front à l'est de la Meuse, un malheur certain devait en résulter pour nous. D'autre part, il n'y avait guère moyen de fortifier nos positions à cause des difficultés que nous éprouvions à amener sur place et à utiliser convenablement le matériel à cet effet.

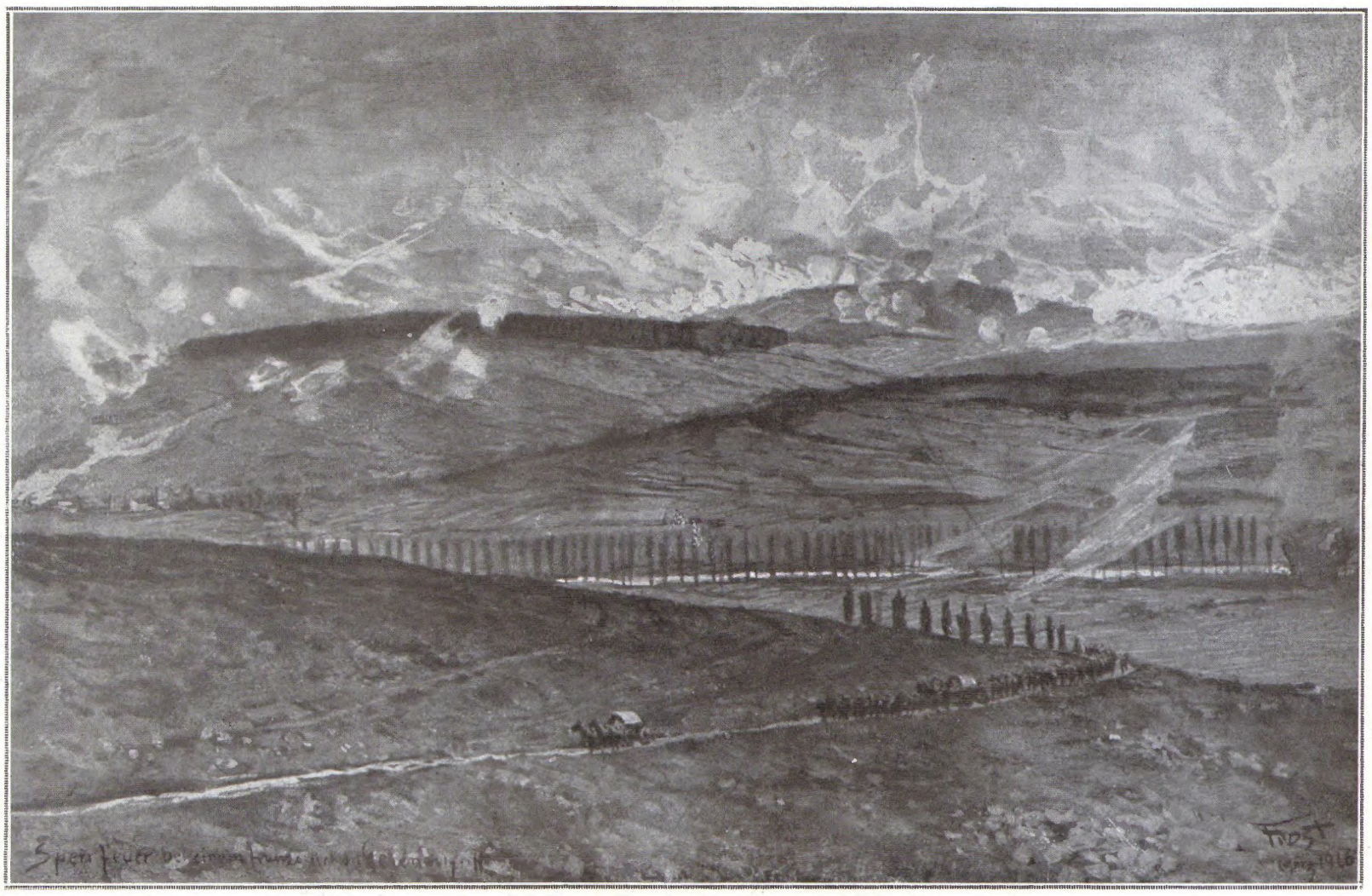
Qu'arriverait-il cependant si nous battions volontairement en retraite pour nous établir sur des positions plus favorables? Cela impliquait l'abandon de Douaumont et de Vaux et le repli sur les lignes que nous tenions en février. Agir de la sorte, ce n'était pas seulement sacrifier tous les gains obtenus pendant six mois d'une gigantesque bataille, mais encore abandonner l'initiative à l'ennemi. Les Français n'auraient pas eu de peine à conclure que nous renoncions à toute nouvelle offensive contre Verdun et ils se seraient empressés de jeter toutes les unités qu'ils entretenaient sur ce front dans la bataille de la Somme. Ma *V^e^ armée* se serait évidemment tirée d'un mauvais pas, mais aux dépens de toutes les armées du front ouest. Qu'eût-on pensé en Allemagne et dans le monde entier?

Il était bien difficile de décider. En attendant, la bataille de la Somme et la campagne de Roumanie requéraient nos forces jusqu'à l'extrême limite, affaiblissant de plus en plus notre front de Verdun.

Le 17 octobre 1916, la situation fut encore une fois examinée en détail en présence de mon impérial père. Nous résolûmes finalement d'essayer de conserver nos positions. Peut-être, si une grosse offensive était préparée contre nous, trouverions-nous le temps suffisant pour échapper à l'ennemi. Mais que devait-il advenir si cette offensive se produisait par surprise? Aujourd'hui, mon opinion est qu'en dépit des avis contraires qui furent exprimés à la conférence que présidait le kaiser il eût été plus sage pour nous de retirer ma *V^e^ armée*. Je pense même que cette retraite aurait dû intervenir avant le 17 octobre. Mais, lorsque la décision eut été prise de maintenir nos positions, tout fut mis en œuvre vers ce but. Hélas! le danger était plus proche que nous ne le supposions, comme nous allions bientôt l'apprendre.

Juste une semaine après qu'avait eu lieu la conférence impériale, les Français se ruèrent contre le front de la *V^e^ armée*. Dès le 20 octobre, l'artillerie ennemie s'était montrée plus active. Douaumont était criblé de projectiles de gros calibre. Des obus d'une puissance que les Français n'avait jamais encore employée atteignaient le fort, écrasaient sa maçonnerie et y rendaient le séjour tout à fait impossible. Nous y laissâmes seulement quelques observateurs d'artillerie. Un prisonnier fait le 23 octobre nous apprit que l'attaque avait été décidée pour l'après-midi du jour suivant. Le 24 octobre, à 7 heures du matin, le feu de l'artillerie française atteignit une violence jusque-là inconnue. Pendant toute la matinée, le bombardement se poursuivit sans la moindre relâche. Un

Réparation d'une conduite sous le feu des grenades.
D'après le peintre de guerre Martin Frost. — Copyright Illustrirte Zeitung, *Leipzig.*



Tir de barrage allemand contre une contre-attaque française, sur une importante position conquise par les Allemands.

D'après le dessin du peintre Martin Frost, autorisé sur le théâtre ouest des hostilités.

brouillard épais gênait la visibilité. Bientôt nous fûmes laissés sans aucune nouvelle, sauf celles qui étaient apportées par de rares agents de liaison ou envoyées par pigeons voyageurs à travers le barrage. Quand l'attaque se déclencha, notre infanterie se trouva dans l'impossibilité de demander secours à l'artillerie, car ses signaux n'étaient pas vus. Bien que les canons allemands, qui avaient si souvent brisé à leur début même les assauts français, tirassent furieusement, leurs coups étaient déplorablement imprécis. Les vagues d'assaut françaises se précipitèrent avec un terrifiant élan contre mon infanterie qui n'en pouvait plus. Mes hommes, délogés de leurs abris insuffisants, furent anéantis ou faits prisonniers.

Mais l'ennemi ne s'en tint pas là. Après avoir pris pied dans les positions de l'infanterie, il parvint à celles de l'artillerie. Nous réussîmes sur quelques points à le repousser à l'aide de réserves hâtivement amenées. Malgré tout, une partie de notre artillerie fut perdue et Douaumont tomba entre les mains des Français. Le lendemain, bien que sa garnison eût été complètement isolée par les tirs de barrage, le fort de Vaux résista avec opiniâtreté. Mais nous dûmes l'abandonner pendant la nuit du 2 novembre, avec l'assentiment du haut commandement.

Sans aucun doute, quand nous entreprîmes de maintenir nos positions avancées, nous avions sous-estimé l'adversaire. Nous n'avions même pas pu envisager la possibilité de contre-attaques, pour cette simple raison qu'on n'avait pas laissé à mon armée les effectifs suffisants et que toutes ses troupes d'élite avaient été peu à peu envoyées sur la Somme. L'écrasante supériorité de l'ennemi, tant en hommes qu'en matériel, s'affirmait de plus en plus. C'est vraiment, semble-t-il, un miracle qu'il n'ait pas percé les lignes allemandes avant le début de l'hiver, qui vint temporairement suspendre la bataille.

Le 15 décembre, les Français firent une autre tentative près de Verdun.

Bêtes de somme avec des marmites suédoises, dans la gorge de la Mort, sous le tir de barrage. — *Dessin d'Albert Reich. — Copyright* Illustrirte Zeitung. *Leipzig.*

Au point du jour, nos positions d'artillerie, au nord de la forteresse, furent noyées sous des nappes de gaz. Après un violent bombardement de deux heures, l'infanterie française chargea sur la rive est. Bien qu'elle ait été généralement repoussée, cette attaque entama les points les plus faibles de nos lignes et prit ainsi de flanc les secteurs voisins. Nous maintînmes un feu désespéré jusqu'à une heure tardive de la nuit, mais tous nos efforts restèrent vains.

Le 16 décembre, notre front était rétabli et une nouvelle attaque — la toute dernière — fut repoussée. Après quoi, la région de Verdun redevint calme. A l'ouest, en combattant par intermittence, nous pûmes encore, au cours de quelques actions de détail, améliorer nos positions. Finalement, dans les derniers jours de janvier 1917, notre *3e division*, remportant un succès, rejeta l'ennemi d'un kilomètre en arrière.

Parvenu au terme de mon récit, je répète, une fois de plus, la question que je posais au début : Verdun a-t-il été le tournant décisif de la guerre ?

Je réponds : non !

Verdun nous a coûté cher, très cher. Je ne parle pas seulement ici de nos pertes en hommes ou en matériel. Il y en eut d'autres non moins irréparables. Une gigantesque entreprise sur laquelle nous comptions pour terminer victorieusement la guerre fut réduite à néant malgré notre extrême ténacité et un emploi de forces pour ainsi dire illimité. Davantage : l'offensive contre Verdun eut pour résultat d'ôter pour bien longtemps à l'armée allemande, de la façon la plus dangereuse, sa puissance offensive. Elle épuisa nos effectifs sans possibilité de combler leurs vides. Chaque division qui avait combattu dans l'enfer de Verdun se trouva si lourdement éprouvée qu'un répit considérable lui devenait nécessaire avant de pouvoir être engagée de nouveau.

Malgré cela, Verdun n'a pas été le tournant décisif de la guerre. Les Alliés se trompent en le considérant comme tel. Si l'on compare le tracé de nos fronts sur le théâtre occidental et sur le théâtre oriental, au commencement et à la fin de l'année 1916, on se rend compte qu'il ne s'était pas sensiblement modifié, en dépit de l'offensive de Broussilof, en dépit de Verdun, en dépit de la bataille de la Somme. Tout en soutenant la bataille sur tous ces fronts, nous avions défait la Roumanie. La parole prophétique de Hindenburg, le 7 septembre 1916, était devenue une réalité.

Bien que Verdun nous ait beaucoup coûté, il nous a aussi rapporté. Après tout, la victoire n'est pas le facteur essentiel de l'histoire, mais l'héroïsme de l'homme qui se laisse briser plutôt que de plier. C'est pour la gloire des héros qui ont combattu à Verdun, pénétrés de cet esprit, que j'ai fait mon récit. C'était à mes yeux un devoir envers ma patrie et envers les combattants de l'Allemagne. Il se peut que je me sois laissé aller à des digressions sur le caractère général de la guerre. Ce que j'ai dit à ce sujet sera peut-être approuvé par quelques-uns de mes lecteurs et déplaira à d'autres. Mais les plus scrupuleux remettront sans doute à plus tard leur jugement définitif. Je ne serai plus là pour le connaître ou je n'en connaîtrai qu'une partie. Néanmoins, je suis convaincu qu'il existe entre tous ceux qui ont combattu héroïquement une sorte de communion universelle qui les anime d'un même esprit de camaraderie fraternelle, même lorsqu'ils ont été opposés face à face sur les champs de bataille.

C'est pour eux que j'ai écrit ce récit de la bataille de Verdun.

Kronprinz Wilhelm.

La colonie française de Kaboul.

Photographie prise en 1926. — Depuis cette époque, quatre personnes sont revenues en France. Au centre, M. Marcel Feit, ministre de France, et Mme Marcel Feit, assise devant lui.

LES ÉVÉNEMENTS D'AFGHANISTAN

Il n'est guère possible, à l'heure actuelle, de préciser encore exactement l'étendue de la révolte qui s'est déclenchée il y a quelques semaines contre le roi Aman Oullah parmi les tribus afghanes. Car les nouvelles et communiqués qui pourraient nous renseigner ont des teneurs parfois très différentes, suivant leur origine. L'Afghanistan se trouve en effet avoir comme voisins géographiques des pays qui appartiennent les uns à l'Union soviétique et les autres à l'empire des Indes et dans lesquels on n'observe ni ne voit les choses sous un même angle.

Il n'en demeure pas moins certain que la révolte est sérieuse, encore qu'elle ne soit pas dirigée contre les étrangers, mais bien plutôt contre l'œuvre réformatrice inaugurée par le roi dès son retour d'Europe.

Le souverain, au cours de sa longue randonnée en Occident, avait été à même d'apprécier les perfectionnements matériels que les peuples occidentaux ont su apporter à leur existence.

En Turquie, il avait été frappé de voir que ces perfectionnements avaient pu être imposés rapidement au peuple turc par un chef volontaire, le Ghazi Moustapha Kémal. D'où il avait conclu, Afghans et Turcs étant proches parents, qu'il pourrait, lui aussi, perfectionner son peuple dans un sens identique et par l'emploi de moyens semblables à ceux dont s'était servi le chef de la nouvelle Turquie.

Autour de lui, nombreux furent ceux qui l'encouragèrent à se lancer dans cette voie de progrès qui devait notamment transformer l'Afghanistan sur le plan économique, en raison surtout de ses grandes richesses naturelles inexploitées jusqu'à ce jour.

On peut se demander seulement si la conception de l'intérêt général du pays l'emporta toujours sur les exigences de l'intérêt privé, et si, dans ces conditions, le souverain fut toujours, non pas bien conseillé, car il aime à décider lui-même, mais simplement bien renseigné...

On s'explique mal autrement certaines décisions rigoureuses, certaines mesures radicales telles que la suppression du voile féminin, le changement du jour férié traditionnel, avancé du vendredi au jeudi, etc.

Si Moustapha Kémal a pu profondément modifier jusqu'à l'aspect extérieur de la Turquie, c'est d'abord qu'il jouit auprès du peuple turc d'un prestige extraordinaire. Il est le Ghazi, c'est-à-dire le Vainqueur, l'homme qui a sauvé son pays par son action directe d'effectif commandant en chef. Le peuple turc était épuisé par des années de guerres malheureuses.

Moustapha Kémal sut galvaniser ses dernières énergies et forcer une victoire que les plus optimistes n'osaient plus espérer. Les masses n'ont pas oublié. Pour elles, le Ghazi est véritablement un surhomme.

D'autre part, la Turquie possède une élite d'hommes formés à l'école de l'Occident et fort instruits. Quant à l'élément féminin des villes, généralement cultivé, imprégné de culture européenne et française, il était frémissant d'impatience à se libérer des vieilles tyrannies religieuses et sociales.

Dans ces conditions, toutes les réformes de perfectionnement étaient possibles à l'homme qui savait les vouloir, et la résistance des éléments plus ou moins arriérés dont ces réformes allaient léser les intérêts égoïstes apparaissait parfaitement inutile.

En Afghanistan, il ne pouvait en être de même.

Le roi Aman Oullah est incontestablement un homme intelligent, courageux, en même temps que travailleur. Ces qualités sont insuffisantes toutefois à lui assurer la popularité dans certains milieux fanatiques et ignorants de son royaume.

Troisième fils de l'émir Habib Oullah Khan, dont la malignité publique a fait « l'Emir martyr », il aurait, disent ses ennemis, dû son trône à la mort tragique et prématurée de son père et aux ambitions d'une mère énergique, remarquablement douée, dont il était l'enfant préféré. Un referendum savamment organisé aurait consacré les intentions de la reine mère.

Cette première audace aurait inspiré un guet-apens, à mi-chemin de la route conduisant à Paghman, résidence d'été de la Cour, tentative d'assassinat dont l'intrépidité du nouveau souverain eut vite raison et qui se termina par la mort sur place de quatre des agresseurs et l'emprisonnement de dix-huit des autres.

A peine monté sur le trône, il commença par supprimer les privilèges accordés de longue date aux notables de sa tribu et remontant au chef de la dynastie. Des impôts arriérés furent levés sans les ménagements auxquels croyait devoir prétendre une tribu alliée ou parente. Cette opération le rendit très vite impopulaire parmi les siens.

Le loyalisme de ces derniers devint si suspect qu'au moment où la révolte mangale (tribu du S.-E.) éclata,

Le roi Aman Oullah, en tenue de voyage.

il fallut avoir recours à l'aide d'une tribu montagnarde d'origine mongole, méprisée du reste de la population, ce qui accrût l'impression fâcheuse produite par les erreurs antérieures.

D'autre part l'instruction, privilège des chefs religieux, se bornant trop souvent, en pays musulman, à la lecture du Coran, le roi sentit cette insuffisance et fonda des écoles où peuvent être données soit une éducation européenne, — n'est-on pas allé, même, jusqu'à une tentative de coéducation des sexes ? — soit une éducation musulmane modernisée qui ne néglige ni l'enseignement des sciences, ni celui de la littérature ou de l'histoire. Mais il attentait du coup à l'autorité des *moullahs* ignorants et cupides et s'en faisait d'irréductibles adversaires.

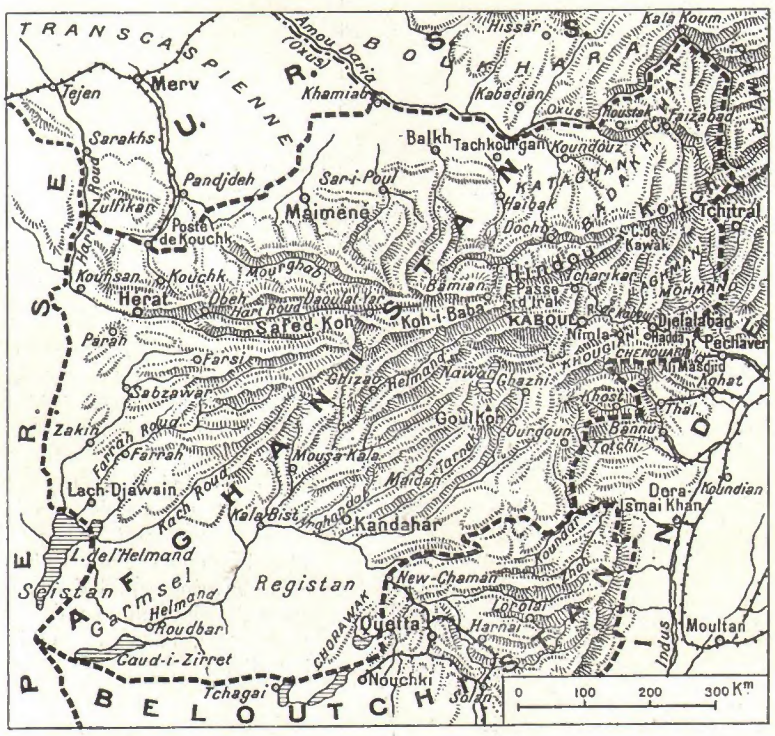
La classe dirigeante, à part quelques exceptions, n'est pas encore, à vrai dire, très pénétrée par la culture occidentale. Elle suivrait pourtant volontiers son roi.

Les masses, elles, se composent d'hommes fiers et braves, très indépendants mais encore très frustes, au moins dans les campagnes, ignorant tout de l'Europe, et pour qui la religion musulmane est la seule règle de vie. Et les chefs religieux, depuis des siècles, nous l'avons indiqué, ont commandé aux tribus afghanes et se sont créé des privilèges qu'ils ne sauraient abandonner facilement.

Bref, les faits sont là. La révolte n'a pu être évitée sans que, malgré certains dires, « la main de l'étranger » puisse en être rendue responsable à l'origine.

Il est à souhaiter que la belle et courageuse volonté du roi Aman Oullah et de la reine Souriya triomphe des difficultés actuelles, dans l'intérêt même du peuple afghan, car le passé de ce dernier et ses qualités fondamentales lui donnent le droit d'aspirer à se développer et à se perfectionner rapidement, pour prendre rang parmi les peuples appelés à jouer un rôle effectif sur la planète, rôle obligatoirement important en raison de la situation toute spéciale de l'Afghanistan sur les frontières mêmes des deux mondes, jaune et blanc.

B. L.



L'Afghanistan et les pays limitrophes.

Le Bala Hissar, mur fortifié de bastions couronnant les crêtes qui dominent Kaboul au sud.

La porte de la route des Indes.

A KABOUL, CAPITALE DE L'AFGHANISTAN

Les quais de la capitale, à l'heure de la prière et des ablutions des fidèles sur les bords du Kaboul.

Deux aspects de la rue du Bazar, à Kaboul

Un passage de la frontière gardé, à gauche, de l'autre côté de la barrière, par un soldat afghan, à droite par un soldat hindou.

EN AFGHANISTAN

L'ATTENTAT CONTRE L'ANCIEN PROCUREUR GÉNÉRAL DE COLMAR

Pour s'être élevé, au mois de mai dernier, contre les menées des autonomistes alsaciens, pour avoir requis contre eux des peines sévères, un magistrat de haute conscience française et de grand courage civique, le conseiller Fachot, ancien procureur général de Colmar, a été victime du plus lâche attentat.

M. Fachot, qui avait été nommé, en juillet dernier, conseiller à la Cour de cassation, était venu, voilà un mois, s'installer à Paris où il avait loué un appartement au troisième étage de l'immeuble portant le numéro 126 du quai d'Auteuil.

Le vendredi matin 21 décembre, à 8 h. 15, un individu, s'étant présenté quai d'Auteuil pour voir le magistrat, ne trouva que le jeune valet de chambre, arrivé depuis peu de jours de Colmar. Le visiteur, revenu vers 9 heures, fut reçu par Mme Fachot. A

M. Fachot.

9 h. 45, l'inconnu sonna de nouveau et, cette fois, ce fut le conseiller lui-même qui lui ouvrit la porte. « Vous êtes bien M. Fachot? interrogea le visiteur. — Oui », répondit le magistrat. Aussitôt des coups de feu retentirent et l'ancien procureur général de Colmar tombait frappé de trois balles dont l'une perfora les intestins.

Grâce à la promptitude des soins et à l'habileté de l'intervention chirurgicale, on put, dès le lendemain, avoir l'espoir, puis l'assurance que le blessé serait sauvé. Le soir même de l'attentat, le meurtrier s'était constitué prisonnier au poste de police de la rue de la Gaîté. C'est un nommé Georges Benoît, né à Walbourg (Bas-Rhin). Sans emploi et sans ressources, il habitait depuis un mois à Paris dans un hôtel de la rue du Maine et aurait décidé son acte, selon ses premiers aveux, depuis le procès des autonomistes.

L'attentat a provoqué au Parlement, comme dans tout le pays et en Alsace, une immense émotion. Le garde des Sceaux a déclaré que toutes les responsabilités qui apparaîtraient dans l'enquête sur les circonstances de cet acte abominable seraient rigoureusement retenues et punies.

POLITIQUE ET DIPLOMATIE

LA FIXATION DÉFINITIVE DE LA DETTE RÉPARATIONS

Le 22 décembre, un communiqué, publié simultanément à Paris, Londres, Bruxelles, Rome, Tokio et Berlin, a enregistré l'accord intervenu entre les six puissances signataires de la décision de Genève du 16 septembre sur la constitution et le mandat d'un comité d'experts financiers indépendants, chargés de préparer le « règlement complet et définitif du problème des réparations ».

Aux termes de cet accord, le comité devra, suivant l'exemple du premier comité d'experts qui fut institué en novembre 1923, se composer d'experts indépendants, jouissant d'une considération internationale, d'une autorité dans leur propre pays et n'étant pas liés par des instructions de leur gouvernement. Le nombre des membres sera de deux pour chaque pays, avec faculté de s'adjoindre des suppléants. Les experts des puissances créancières seront désignés par les gouvernements de ces puissances et nommés selon la convenance de ces gouvernements, ou par ceux-ci, ou par la Commission des réparations. Les experts de l'Allemagne seront nommés par le gouvernement allemand.

Le communiqué, dès ses premières lignes comme dans ses dispositions finales, déclare qu'il est hautement désirable, dans l'intérêt général, qu'outre les experts désignés par chacun des six gouvernements ayant participé à la décision de Genève des ressortissants des Etats-Unis prennent également part aux travaux du comité des experts. Le gouvernement de Washington, pressenti, a consenti, en principe, à cette participation d'experts américains, à titre privé et en raison de leur compétence financière.

Le comité se réunira provisoirement à Paris, le plus tôt possible, et recevra de la part des six gouvernements (allemand, belge, britannique, français, italien, japonais), conformément à l'accord du 16 septembre, le mandat « d'élaborer des propositions pour un règlement complet et définitif du problème des réparations ». Ces propositions devront comporter un règlement des obligations qui résulte des traités et accords existant entre l'Allemagne et les puissances créancières. Le comité adressera son rapport aux gouvernements qui ont participé à la décision de Genève ainsi qu'à la Commission des réparations.

Ajoutons que le gouvernement français, dans un aide-mémoire du 30 octobre, a fait connaître aux autres puissances créancières et à l'Allemagne les conditions auxquelles il subordonnera son adhésion à tous projets de règlement.

Ces conditions sont celles que le ministre des Affaires étrangères a exposées à la conférence de Genève et que le président du Conseil a fait connaître dans ses discours de Chambéry et de Caen.

C'est-à-dire que, « dans toute négociation dont notre créance sur l'Allemagne serait l'objet ou l'occasion, nous n'avons le droit ni d'abandonner nos gages aveuglément ni d'accepter une combinaison qui n'aurait pas pour effet de nous assurer, avec le moyen de payer intégralement nos propres dettes, une juste indemnité pour nos réparations ».

LA CROISIÈRE DU « CASSIOPÉE »

Sous la gravure qui illustrait, la semaine dernière, notre compte rendu de la croisière de notre stationnaire dans le Pacifique aux établissements français de l'Océanie, un lapsus nous a fait précéder de l'indication Antilles la légende précisant qu'il s'agissait de l'île Huahine (du groupe des Iles-sous-le-Vent). Mais le texte, qui donnait l'itinéraire de notre aviso, de Nouméa à Papeete, ne pouvait prêter à aucune confusion.

LA MORT D'UN GRAND CHEF MILITAIRE ITALIEN

Le maréchal comte Luigi Cadorna, qui commanda en chef les forces italiennes lors de l'entrée de l'Italie en guerre, s'est éteint le 21 décembre, après une maladie de quelques jours. Il était âgé de soixante-dix-huit ans.

La reconnaissance italienne attachera au souvenir de ce grand soldat et de cet admirable organisateur les noms des premiers succès italiens sur l'Isonzo, l'Adige, la Brenta, le plateau du Carso enlevé malgré la tenace défense des Autrichiens.

La formidable offensive austro-allemande qui se déclencha le 24 octobre 1917 sur le front du moyen et haut Isonzo, journées tragiques que résume le nom de Caporetto, contraignit l'armée italienne à se replier, devant des forces considérables et formidablement armées, au delà du Tagliamento et sur la rive ouest du fleuve. L'activité et les instructions prévoyantes de Cadorna limitèrent les effets de cette retraite, tandis que des troupes alliées, françaises et britanniques, arrivaient en hâte pour aider à arrêter l'avance austro-allemande et à rétablir la situation. Après Caporetto, le général Cadorna représenta l'Italie

Le maréchal Cadorna.

dans le Comité militaire central permanent, adjoint au Conseil suprême politique interallié qui venait d'être créé. Le meilleur lieutenant de Cadorna, le général Diaz, le futur vainqueur de Vittorio-Veneto, prit alors la direction générale des opérations militaires de l'Italie.

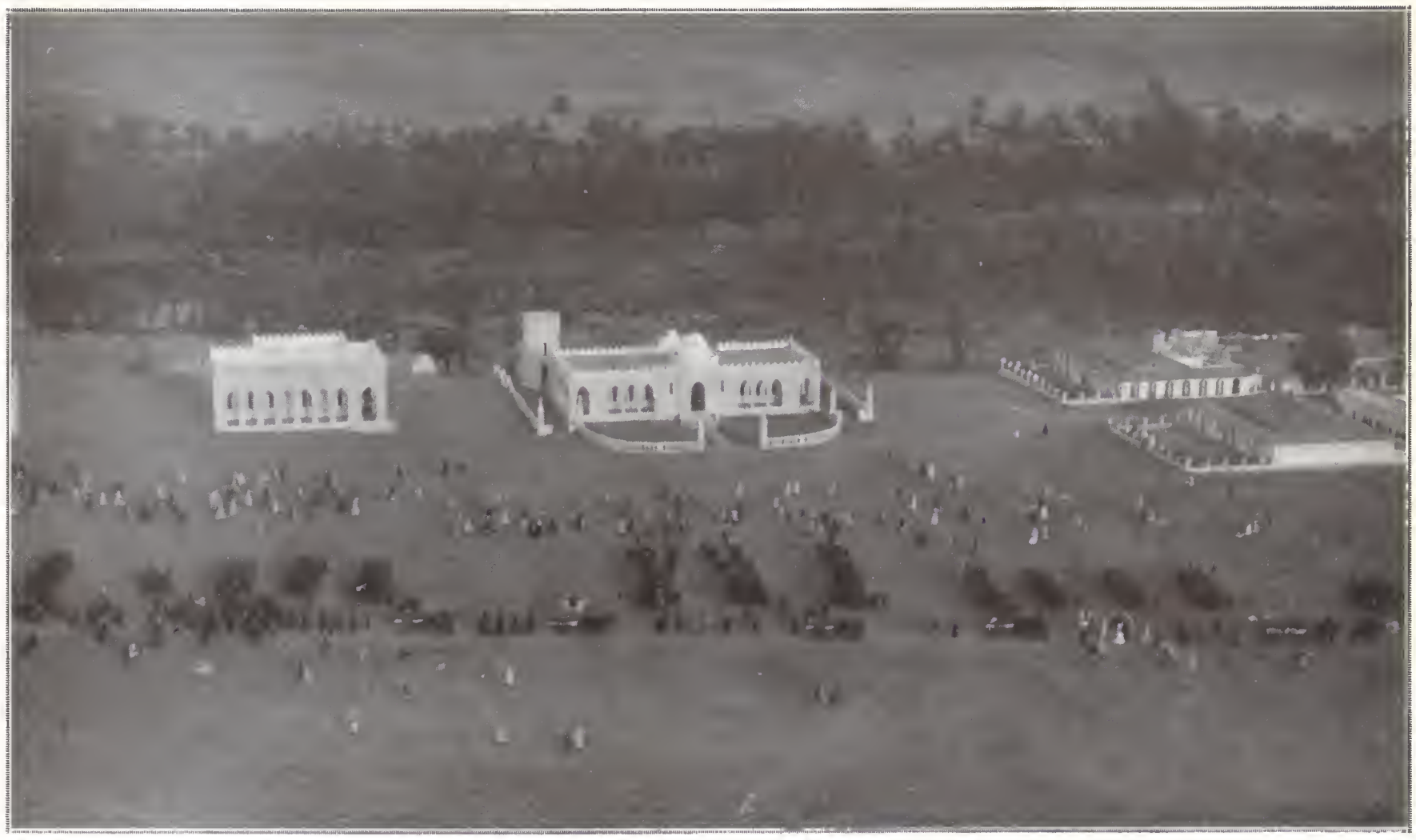
Après la guerre, Luigi Cadorna se consacra à la rédaction de ses mémoires. Il avait été nommé maréchal en 1924, en même temps que Diaz, duc de la Victoire.

INAUGURATION DE LA COLLECTION DU DUC D'ORLÉANS AU MUSÉUM

Au cours d'une cérémonie tout intime, la reine Amélie de Portugal, princesse de France, a remis au Muséum d'histoire naturelle de Paris les collections de chasse de son frère, le duc d'Orléans. Nous avons publié dans notre dernier numéro un article très documenté, accompagné de photographies sur ce don magnifique dont s'enrichit notre pays.

Après une brève allocution de la reine Amélie, M. A.-F. Poncet, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, remercia au nom du gouvernement, et M. Mangin, directeur du Muséum, après avoir rappelé dans quelles conditions fut réalisée cette admirable collection, fit visiter au cortège officiel les vastes salles du nouveau musée, désormais ouvert au grand public.

La reine Amélie arrivant au Muséum pour inaugurer les collections du duc d'Orléans. — *Phot Clair-Guyot.*



A Colomb-Béchar : obsèques des victimes du guet-apens, le 11 décembre.

LE DRAME DU DJEBEL ARLAL

Nous avons brièvement relaté, la semaine dernière, le guet-apens qui coûta la vie, dans les défilés du Sud algérien, à quatre officiers et un légionnaire français. En considérant la photographie des obsèques des malheureuses victimes, on ne peut qu'approuver ce commentaire que nous envoie l'un de nos correspondants dans ces régions :

Après d'autres héros, ils paient de leur vie la pusillanimité qui a empêché d'accomplir jusqu'ici l'effort nécessaire pour pacifier totalement le bled saharien de l'Ouest. Car, quoi qu'on veuille dire, la région où nos soldats furent assassinés est toujours dangereuse.

Sans doute, écrira-t-on que la route qui va de Colomb-Béchar à Taghit et qu'empruntent régulièrement nos convois est jalonnée de postes militaires gardant les défilés et les points dangereux du parcours.

Pour nous, connaissant ces routes sahariennes où une trace inconnue qui croise la piste annonce souvent une embuscade, où un instant d'inattention, une faiblesse momentanée, un manque de sang-froid entraîne la mort, nous pensons que ce n'est pas assez de vouloir écarter momentanément un danger : il faut le supprimer à tout jamais. En effet, qu'on oublie un jour ou qu'on ne puisse pas, dans un cas de force majeure, comme cela vient de se produire, garder le couloir connu et repéré par les pillards, c'est alors un nouveau guet-apens où les meilleurs des nôtres sont attendus, surpris, tués et dépouillés.

Si, au moment où se déclenchait la campagne du Rif, et sur la demande de notre résident général au Maroc, on fut obligé de décommander les expéditions punitives qui, partant simultanément des Suds algérien et marocain, devaient aller visiter longuement le Haut-Guir et calmer, une fois pour toutes, la perpétuelle effervescence des Doui Menia, il semble qu'à présent le moment soit venu de mettre à la raison des gens ne craignant que la force.

De l'avis éclairé des officiers des affaires indigènes et des contrôleurs civils qui, chaque jour, là-bas, courent les pires risques, nous avons trop longtemps essayé, sans succès, la manière douce, et nous avons aussi vainement acheté la soumission de ceux qui ne désarment pas et pour qui mansuétude équivaut à faiblesse. — F. G.

UN MONUMENT POUR AMUNDSEN EN NORVÈGE

La mémoire de Roald Amundsen, disparu dans les émouvantes circonstances que l'on sait, a été honorée presque simultanément, comme nous l'indiquions la semaine dernière, en Norvège et en France.

A Borge, près de Sarpsborg, pays natal d'Amundsen, on a d'autre part inauguré, le dimanche 16 décembre, un monument commémorant le suprême exploit de ce vaillant. Une foule évaluée à 10.000 personnes se pressait à cette occasion dans cette humble bourgade.

La cérémonie fut présidée par le kronprinz Olav.

Le drapeau qui recouvrait la stèle fut enlevé par Mr Fröis Fröisland, qui prononça un émouvant discours auquel le kronprinz répondit. Puis le capitaine Wisting, l'ami qui accompagna bien souvent Roald Amundsen dans ses expéditions, fit une brève conférence sur la vie si active et si désintéressée de ce grand citoyen qui a donné à son pays une gloire si pure.

Mr Fröis Fröisland, directeur de l'*Aftenposten* d'Oslo, prononçant son discours.
A gauche, en lieutenant de vaisseau, le kronprinz Olav.

La stèle au moment où tombe le pavillon norvégien qui la voilait.

Inauguration, a Oslo, d'un monument a la mémoire d'Amundsen

La plaine du Sous vue des pentes sud du Haut-Atlas occidental. — *Service géographique du Maroc.*

LA PÉNÉTRATION PACIFIQUE DANS LE GRAND-ATLAS

AU PAYS DES IDA OU TANAN
QU'AUCUN SULTAN N'AVAIT JAMAIS SOUMIS

Du haut de la forteresse d'Agadir, le regard domine: à l'ouest, l'Océan ; au sud, l'embouchure du Sous ; à l'est, le Grand-Atlas. Dans un créneau s'allonge, patinée par le temps, la gueule, désormais sans aboi, d'un canon portugais braqué vers la mer. Du côté de l'Atlas, sur une plate-forme, l'affût d'une pièce à tir rapide, qui tenait sous sa menace, jusqu'à la fin de l'an dernier, l'issue de la vallée par laquelle les montagnards des trois tribus Ida ou Tanan descendaient de leurs monts dans la plaine.

Un gentilhomme, venu des Canaries, débarqua, en l'an 1500, au pied de ce rocher, s'y construisit une maison et s'adonna à la pêche. Ce premier colon d'Agadir revendit, huit ans plus tard, à son roi l'établissement et la maison, pour la protection desquels le monarque édifia une forteresse au sommet du rocher en nid d'aigle.

« ... Mais, en 1536, rapporte La Martinière dans ses *Souvenirs du Maroc,* la ville fut enlevée aux Portugais. Le Sultan saadien, qui l'emporta, épousa la belle Mençia, fille du gouverneur Don Gottere de Monroz, qui devint sa favorite, vivant à sa guise à la Cour, ayant conservé ses vêtements avec poignard et dînant à table haute, telle une princesse chrétienne. »

Nous n'avons pas découvert Agadir et les premières complications internationales dont le rocher fut le prétexte ne datent pas de 1911. Tout de même, c'est à la fin du dix-neuvième siècle que le Maroc et l'Europe s'approchent de tout près pour la première fois et c'est l'accord franco-anglais de 1904 qui instaure ici la responsabilité de la France.

Le vieux canon et la pièce à tir rapide signifient respectivement politique à l'ouest et politique à l'est très distinctes l'une de l'autre. A l'ouest, des forces diverses ont assailli Agadir quatre siècles durant. A l'est, quatre siècles durant, les tribus de l'Atlas occidental ont interdit l'accès de leur territoire, aussi bien qu'aux roumis, au Sultan.

Vingt-cinq ou trente mille habitants, répartis en cinq ou six mille foyers, sur 40 kilomètres de longueur d'ouest en est, et 35 kilomètres de largeur, occupent cette partie occidentale du Haut-Atlas. Résistance séculaire au maghzen, et, pendant plus de dix ans, résistance systématique aux objurgations des Français. Cela ne faisait guère prévoir la soumission qui allait suivre.

Un journal de Marrakech, *l'Atlas,* a publié, cette année, dans un numéro spécial, un récit, véritable procès-verbal des pourparlers qui déterminèrent la soumission de la Confédération :

« ... Plusieurs tentatives avaient été faites depuis longtemps pour attirer à nous les Ida ou Tanan par des moyens politiques. Aucun progrès n'avait été réalisé dans la voie de la soumission. Les Ida ou Tanan causaient ; mais, fiers d'une indépendance séculaire qui avait résisté à toutes les tentatives des Sultans les plus puissants, ils restaient inaccessibles à nos avances. L'emploi de la force paraissait seul nous permettre de les amener à composition. »

M. Steeg, résident général, venait d'entrer en fonctions. La politique de contrainte n'eut pas son approbation. Il voulut qu'un nouvel effort fût fait pour soumettre ces Chleuhs par persuasion. Le général Huré, commandant la région de Marrakech, entreprit cet effort d'autant plus volontiers qu'il s'était rendu compte, dès sa première tournée dans la région, de la tâche difficile qui s'imposerait à des colonnes d'attaque. Sur ces indications, le colonel Hanotte, commandant le cercle d'Agadir, et son successeur, le colonel Marratuèche, reprirent, en la pressant, l'action politique.

La Confédération occupe une sorte de triangle renversé. La tribu des Ifsfassen tient l'angle méridional. Des deux angles supérieurs, l'un, à l'ouest, appartient aux Aït Inkert; l'autre, à l'est, aux Aït Ouazzoun.

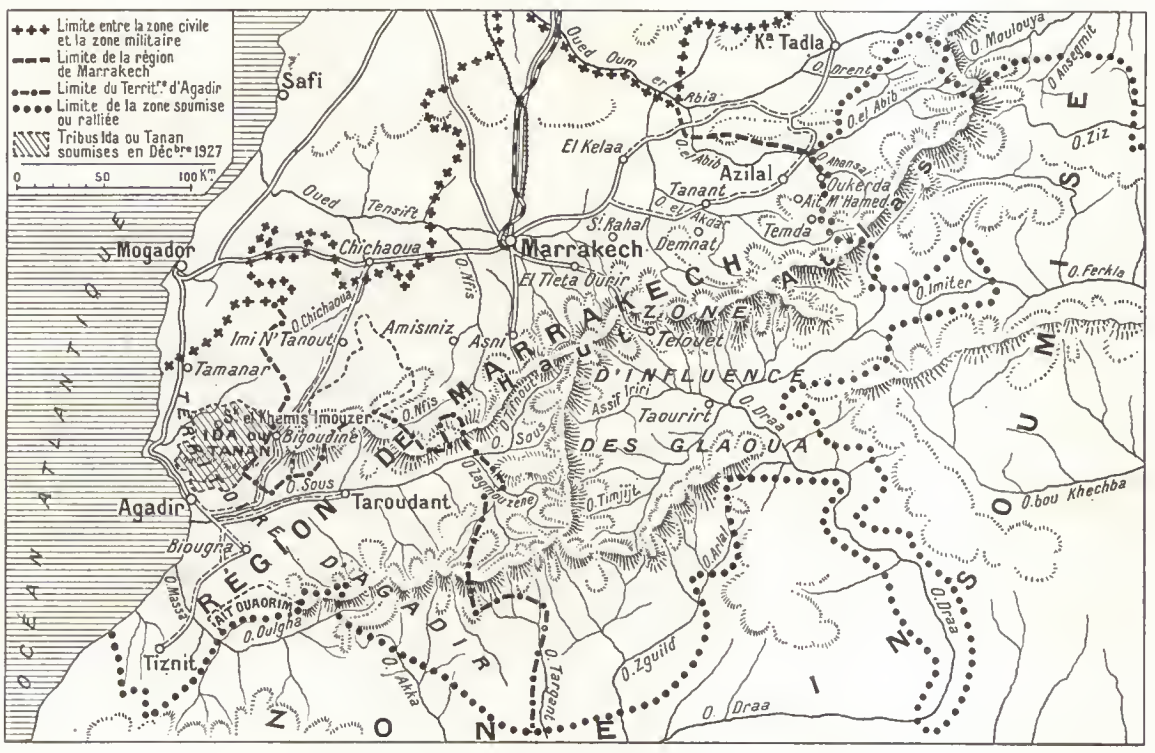
« ... Le 29 octobre 1927, rapporte l'historiographe de *l'Atlas,* les représentants des Aït Ouazzoun, présentés par Si Bou Sellam, venaient déclarer au général Huré qu'ils étaient prêts à accepter les conditions suivantes : « 1° libre circulation dans le territoire des officiers » des affaires indigènes et des troupes, sous la responsabilité des chioukh et mokaddems; 2° aucune » entrave à la création de pistes à travers leur territoire; 3° exemption du tertib pour 1928. Tertib à » partir de 1929, à moins de situation très mauvaise; » 4° obéissance au maghzen, étant entendu que celui-ci » respecterait les institutions locales; 5° organisation » du commandement chez eux, les Aït Ouazzoun » devant désigner un certain nombre de chioukh qui » auraient à régler directement avec le bureau des » affaires indigènes toutes les affaires le concernant. »

A la fin du mois de décembre, les Aït Inkert se soumettaient, à leur tour, suivant en cela, d'un jour, la troisième tribu, celle des Ifsfassen, qui étaient venus, la veille, consacrer en grande pompe leur rattachement au maghzen par l'offre d'un taureau de targuiba au général Huré.

Ainsi fut obtenue, en moins de quatre mois, la soumission des Ida ou Tanan, qui n'avaient jamais reconnu antérieurement la souveraineté du Sultan.

***

Vues du haut de la forteresse d'Agadir, les pentes d'accès du Haut-Atlas occidental me semblaient boisées. Lorsque je les aborde en auto, sur le parcours d'Agadir à Oulma, je vois que la végétation est basse, peu touffue. Piste exceptée, le dernier ouvrage de main d'Européen que l'on rencontre est un cube de maçonnerie, abritant une prise d'eau.



Zones d'influence dans le Haut-Atlas occidental.

DANS LE HAUT-ATLAS, EN PAYS RÉCEMMENT SOUMIS

Les bords du plateau d'El Khemis Imouzer, avec ses vieilles constructions à demi écroulées et le drapeau du poste français.
Phot. Flandrin.

LES CASCADES D'IMOUZER AUX FLANCS DU HAUT-ATLAS

Du plateau d'Imouzer l'eau descend à la vallée du Tidili par une succession de chutes, tantôt glissant en minces filets sur la roche polie (comme on le voit ici sur la gauche), tantôt (comme on le voit à droite) se précipitant en nappes écumantes. — *Phot. Flandrin.*

Le petit douar de Timoley.

Convoi de ravitaillement arrivant au camp français sur le plateau d'Imouzer.

veiller à ce que rien ne vienne porter atteinte à la coutume, assemblée délibérant sous les regards du peuple. Je suppose que les difficultés que nous éprouvâmes à décider les Aït Ouazzoun à faire soumission vinrent en partie de ce qu'ils ne reconnaissaient à aucun d'entre eux le droit de parler seul au nom de tous. Finalement, aux termes de la convention passée entre eux et nous, il est dit que les Aït Ouazzoun désigneraient un certain nombre de chioukh pour régler directement avec l'officier des affaires indigènes les questions les concernant.

Cependant, à Agadir, un seul parut : Hadj Bihi Achao.

— Qui est donc ce Bihi Achao? demandai-je au lieutenant, le lendemain de mon arrivée au camp d'Imouzer.

— L'homme, vêtu de blanc et monté sur une mule bai brun, qui vous a dépassé, hier, au gué d'El Ahba, me répondit mon hôte. Je le sais parce qu'il s'est arrêté ici au passage. Il tenait à me faire part des impressions que lui avait causées la double audience accordée à lui et à ses collègues par le Résident général et par le Sultan à Agadir. Tandis qu'il s'entretenait avec moi, ses serviteurs racontaient aux miens, sur le seuil, qu'ils avaient vu le goum au repos, à la palmeraie d'El Ahba.

— Mais puisque Hadj Bihi Achao représentait la tribu à l'audience du Sultan, c'est donc que les Aït Ouazzoun lui délèguent l'autorité qu'ils semblaient si peu désireux d'accorder à un seul d'entre eux.

— La situation n'est pas tout à fait aussi simple, me répondit mon interlocuteur. Si vous le voulez, nous irons rendre à Bihi Achao la visite qu'il m'a faite ; vous vous rendrez mieux compte sur place.

Le plateau d'Imouzer est le lieu géographique où se joignent les territoires des trois tribus de la confédération des Ida ou Tanan. Venant du sud, on y accède par le Tizi Mekti. Vers le nord, il donne sur l'entrée d'un vallon agreste, montant à pente douce et bien abrité, où l'amandier prospère. C'est par là que nous nous acheminons vers le chef-lieu tout proche de la tribu des Aït Ouazzoun.

Les enfants sont de la partie. L'aîné gambade sur les pentes et la petite fille, chevauchant sur son âne Cadichon, nous précède sur le sentier étroit qui relie Imouzer à Tamarout. Un goumier de haute taille, en burnous bleu, carabine en bandoulière, mène Cadichon par la bride aux endroits difficiles. Après une heure de marche, au delà d'un gué, qui n'est pas à sec, tant s'en faut, Tamarout nous apparaît, perché sur la crête d'un éperon rocheux, aux pentes hérissées de cactus épineux.

Les habitations sont, ici, construites en pierres sèches amoncelées, sans trace apparente de terre agglomérante. Le soleil a doré les pierres et, par là, Tamarout se distingue de tous les douars construits en pisé brunâtre, aperçus jusque-là.

Ayant longé le pied de cette arête rocheuse, nous nous trouvâmes devant un mur ceinturant une habitation sans terrasse apparente : c'était la demeure de Hadj Bihi Achao. Personne aux alentours. On avait l'impression que tout le monde était aux champs, et je pensais que nous trouverions visage de bois chez le notable, lorsque le lieutenant Clément me dit : « On nous a vus! » J'allais lui demander à quoi, lui-même, avait bien pu le voir. Mais l'officier, du bout de sa canne, montrait une espèce de créneau au sommet de la bâtisse. Dans l'instant, une porte s'ouvrit et le maître du lieu parut.

Hadj Bihi Achao porte, par-dessus les vêtements blancs, le burnous noir. Visage à peine bruni, qu'arrondit un étroit collier de barbe et qu'éclaire un sourire bonhomme. Il nous introduit dans sa demeure. Cadichon et sa cavalière en tête, nous traversons à la file une cour au sol raboteux. Rien qui rappelle les abords d'une demeure campagnarde en Europe; nul animal; pas un instrument; le sol est net comme aire à battre. Pour les animaux, j'apprendrai, un peu plus tard, qu'ils s'entassent pêle-mêle dans la cour d'une autre construction réservée aux femmes, lesquelles ont charge des bêtes et des enfants. Nous arrivons devant une porte de bois, au centre de laquelle pend un gros anneau de fer. Cette porte, basse, donne sur la cour intérieure de l'habitation du notable, espèce de patio, avec ouverture rectangulaire dans la toiture et, sur les quatre faces, galerie en retrait. Une marche, haute et profonde, couverte de tapis, forme estrade sur l'un des côtés, pour la conversation ou le repos. Le toit abritant la galerie est soutenu, sur chaque face, par trois piliers de bois, taillés à la serpe en forme de colonne, dont le pied est moins gros que le sommet. Sur chaque pilier un billot de bois à quatre pans, posé en travers, fait chapiteau. La demeure de Hadj Bihi Achao, notable de la tribu des Aït Ouazzoun, fait penser à la demeure de quelque petit roi grec du temps d'Homère.

Je n'ai pas vu le petit peuple de Tamarout s'empresser autour du chef. Hors Bihi Achao lui-même et deux de ses serviteurs, je n'ai même aperçu homme qui vive au chef-lieu de la tribu. Si je n'avais constaté la même absence un peu partout, je serais tenté de l'attribuer, ici, à la réputation médiocre que Hadj Bihi Achao s'était faite parmi les siens avant notre arrivée. Ne m'a-t-on pas dit que, pendant les cinq ou six mois qui précédèrent la soumission des Aït Ouazzoun, le notable vivait enfermé dans sa maison, elle-même retranchée derrière ses murs crénelés! La famine sévissait. Les Berbères, affamés, grondaient à la porte du cheik, bien vivant sur ses réserves. Le collectivisme chleuh n'admet guère le particularisme d'un seigneur qui, ayant amassé dans la bonne saison, n'entend partager mie les mauvais jours venus. Ainsi bloqué, Hadj Bihi Achao n'osait même plus paraître au souk. Aujourd'hui, le personnage principal de Tamarout semble avoir reconquis, avec la liberté, l'autorité. Peut-être doit-il l'une et l'autre au fait que le chef français a remis les sujets berbères en confiance! Voici que Bihi Achao a été choisi pour aller saluer le Sultan à Agadir. Il revient. Va-t-il lever la contribution d'usage? De mémoire de Berbère, jamais Sultan n'est descendu dans le sud sans recevoir les hadiyas, cadeaux dont pachas, caïds, mohtassebs arrachaient, au cent pour un, la matière à leurs administrés. Le voyage que fit, il n'y a pas si longtemps, le sultan Moulaï Youssef, père du Sultan actuel, est dans toutes les mémoires. Non pas que les gens des Ida ou Tanan y aient été de leur poche; ils étaient insoumis; mais l'écho leur est venu de la plaine. A l'insu du Sultan défunt, son chambellan, Si Ababou, celui-là même auquel le maghzen réclame aujourd'hui les millions volés, sous toutes formes, à feu son maître et ami, dévasta le Souss, sous le prétexte des présents d'usage, lors du voyage que Moulaï Youssef fit à Agadir.

Moulaï Mohammed étant venu, les Chleuhs, nouvellement soumis, se demandent quelles exigences vont tomber sur eux. On interroge l'officier français :

— Devrons-nous verser pour le Sultan ?

— Le Sultan connaît ta misère et refuse, désormais, les hadiyas, répond le chef du poste d'Imouzer. Va! Cultive ton champ. Point de tertib cette année. La récolte entière est pour toi.

***

A l'une des extrémités du plateau d'Imouzer, un pauvre fellah laboure sa terre, si l'on peut dire. Il ne l'a point épierrée et sa charrue, c'est cette branche recourbée d'olivier qu'il relie, vaille que vaille, au joug, fait d'une autre branche. Les deux bêtes sont sauvages ; notre approche les met en fuite et leur maître a grand'peine à les rattraper.

Dans quatre ou cinq ans, le Haut-Atlas occidental s'ouvrira aux touristes. On n'accédera plus au plateau d'Imouzer par le sud. La route s'amorcera au bord de l'océan, à cinquante kilomètres d'ici à vol d'oiseau, sur la grande voie Mogador-Agadir. Son axe sera dans l'axe de la chaîne. Elle gravira cette succession de vallées qui, se surplombant les unes les autres, offrent aux eaux venues des sommets des occasions successives de chutes en cascades.

Le plateau d'Imouzer est une des marches le long desquelles se fait cet écoulement. Les cascades, tombant de là au fond de la vallée que le plateau domine, ne seront pas le moins beau des spectacles qui s'offriront, dans un avenir prochain, à la curiosité des hivernants de Marrakech.

Par un bel après-midi, nous sommes descendus, par sentiers de chèvre, en suivant d'aussi près que possible les chutes, dans la vallée verdoyante. Un oued y prend naissance. Oliviers, amandiers mêlent leurs branches au-dessus de l'eau bruissante. Un douar — c'est Tidili — étale tout à son aise ses constructions en pisé. De petits champs, soigneusement délimités, sont cultivés avec soin.

Lorsque nous cherchons à franchir l'oued, au pied des cascades, là où il roule en torrent, un Berbère se dresse à quelques pas. Le lieutenant le questionne et voici l'autre qui s'approche tout courant et, quand il est près de nous, tout souriant. Rien de plus expressif que le visage de ces Chleuhs, lorsqu'un étranger s'adresse à eux dans leur langue. De quelque point qu'on les voit, les cascades d'Imouzer sont merveille. Je voudrais bien savoir quel sera leur débit au temps chaud. Plus il sera restreint et plus vite devrons-nous entreprendre les travaux nécessaires pour constituer les réserves qui mettront à l'abri de la famine les basses régions de l'Atlas occidental. Cela fait, la réponse sera donnée à la question : « Que sommes-nous venus faire ici ? »

François Crucy.

Fellah labourant son champ, à Imouzer, avec une charrue faite d'une branche d'olivier.
Photographies Flandrin.

LES GRANDS PRIX QUE N'AVAIT PAS PRÉVUS LE CARDINAL DE RICHELIEU

La récente séance publique de l'Académie française a mis à l'honneur, comme chaque année, les familles nombreuses de France.

Les récompenses placées à la disposition de l'Académie, pour les chefs de grandes familles, s'accroissent d'ailleurs presque chaque mois. Elles forment aujourd'hui un revenu qui dépasse quatre millions et demi et est en voie d'atteindre le cinquième million.

Le tableau de ces récompenses — 90 prix de 25.000 francs, 220 de 10.000 francs et une cinquantaine d'autres prix — est impressionnant. La manière dont ces récompenses sont attribuées et décernées dans tous nos départements, avec la collaboration des sociétés littéraires et savantes, le concours des autorités morales et politiques, n'est pas moins frappante.

Les paroles prononcées à la tribune académique par le président de la séance retentissent, grâce à la presse, dans tout le pays. Et, à la dernière séance, M. Henry Bordeaux sut, avec une éloquence qui venait du cœur, rendre un émouvant hommage à ces admirables mères de famille qui sont « la sagesse, la joie, la lumière du foyer », à ces vaillants pères « qui n'ont pas tremblé et ne tremblent pas » pour le pain quotidien de tant de bouches.

Tout contribue donc à donner à cette vraie fête des Familles nombreuses la force émouvante de l'exemple, comme l'ont voulu ses fondateurs, les regrettés Etienne Lamy et Cognacq-Jay :

Les prix de 25.000 francs, décernés dans chaque département à une famille d'au moins neuf enfants dont les deux parents ont moins de quarante-cinq ans, récompensent de longues années de labeur et de sacrifice, tandis que les prix de 10.000 francs aux parents de moins de trente-cinq ans les encouragent à continuer.

Mais l'exemple a-t-il été suivi ? Les belles récompenses ont-elles suscité de nouvelles familles nombreuses, ou ont-elles augmenté les membres des familles existantes ? L'expérience est trop récente et le nombre des facteurs qui interviennent dans la natalité d'une nation est trop grand pour qu'on puisse répondre aujourd'hui avec précision à ces questions.

Si l'on veut bien toutefois se reporter à quelques années en arrière, on trouvera, parmi les lauréats, ces familles de cinq enfants dont avaient déclaré se contenter les donateurs.

Or, cette année, plus de la moitié de ces lauréats de moins de trente-cinq ans ont déjà huit enfants vivants, une dizaine en élèvent neuf, et voici même, en tête de liste, de braves chiffonniers de Chaumont, dans la Haute-Marne, les époux Kest, qui comptent dix enfants vivants.

Il semble donc que ces récompenses, qui sont comme des citations à l'ordre de la Nation et qui apportent en outre une aide matérielle importante, aient remis en honneur le sens capital du don de la vie, la beauté d'une nombreuse postérité regardant l'avenir sans crainte. Ainsi se réaliserait la pensée profonde de tous les donateurs, qui, au delà de la justice à rendre à ces courageuses familles, s'efforçaient surtout de rendre un sang plus riche et plus abondant à ce pays qui supporte toutes les charges, tous les lourds devoirs d'une grande histoire.

La France a besoin d'enfants. Les millions de travailleurs étrangers qui fouillent nos mines, qui multiplient l'activité de nos usines, qui concourent à la récolte de nos moissons et de nos vignes, sont la preuve que nous manquons d'hommes pour faire rendre à l'une des terres les plus douces et les plus fertiles du monde tous les fruits qu'on en peut espérer.

On ne peut compter toujours sur cet afflux d'étrangers, qui n'est pas sans danger d'ailleurs.

Saluons donc comme un heureux présage de la renaissance du nombre dans notre pays — du nombre qui constitue la force et pourvoit aux élites — l'abondance des candidats à ces grands prix académiques que n'avait pas prévus le cardinal de Richelieu.

C.-M. Savarit.

FAITS DE LA SEMAINE

— Le roi George V d'Angleterre, dont l'état avait inspiré de si vives inquiétudes depuis quelques semaines, paraît actuellement hors de danger.

— L'enquête sur la *Gazette du franc* continue. MM. Weil et Handwerger, directeurs de la Société française de remise et de banque, ont été inculpés. D'autre part, le juge M. Glard a perquisitionné chez M. Anquetil, directeur de *la Rumeur*, et chez M. Henry Dumay, qui a donné sa démission de directeur du *Quotidien*.

— Parmi les morts de ces jours derniers : le grand violoniste français Lucien Capet, qui était l'âme du quatuor fameux connu dans le monde entier; le général Georges Destenave, l'un des héros des grandes campagnes coloniales, qui joua un rôle actif au Soudan.

— M. de Selves, ancien ministre et ancien président du Sénat, est nommé membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, en remplacement de M. Daeschner, décédé.

— M. Villani, nouveau ministre de Hongrie à Paris, a présenté ses lettres de créance au président de la République.

— On a inauguré, devant l'église Saint-Pierre-le-Vieux, à Strasbourg, une plaque commémorative en l'honneur du chanoine Delsor qui, avant d'être sénateur français, fut pendant trente ans député protestataire d'Alsace au Reichstag.

— La ville de Cotta Bato, située sur la côte ouest de l'île Mindanao (Philippines), a été presque entièrement détruite par un tremblement de terre. Il y aurait eu 4 morts et 200 blessés.

— Les trois médecins chargés d'examiner M. L.-L. Klotz au point de vue mental ont conclu que sa responsabilité pénale demeurait à peu près totale.

NOUVEAUX MODES DE CONSTRUCTION

LA HAUTEUR DES IMMEUBLES A PARIS

La crise du logement continue et il est probable qu'elle n'est point près de finir. L'augmentation du prix des matériaux, auquel s'ajoutent des frais de transport énormes quoique encore au-dessous du coefficient général : le taux des salaires, la plus-value rationnelle des terrains ; l'ensemble des impôts, y compris l'impôt foncier, qui, à Paris, varie de 40 à 44 % du revenu, pèseront encore longtemps sur le prix de la bâtisse et sur le taux des loyers. En dépit des statistiques les plus officielles tendant à établir que le prix de la vie en France est aujourd'hui « sensiblement » égal à celui de 1913 en valeur-or, l'augmentation en valeur absolue de la main-d'œuvre limitée à huit heures, celle des transports et des impôts s'opposent à la parité. On ne peut donc, actuellement surtout, espérer que des atténuations modestes obtenues par des économies réalisées dans les procédés généraux de construction ou dans le mode de certains aménagements usuels. Les combinaisons financières en vue de bâtir en grand avec des éléments standardisés semblent avoir donné, jusqu'à présent, des résultats médiocres, comme en témoignent notamment les immeubles dits « à loyers modérés » de la Ville de Paris. La chose, d'ailleurs, est aisée à concevoir. Le particulier, qui construit avec ses propres deniers, ne se préoccupe pas de l'amortissement. Il échange son argent contre une maison et, pour établir la valeur locative, il ajoute à l'intérêt de son capital-moellons le montant des impôts et des frais d'entretien. Il arrive ainsi à un total auquel une société qui utilise de l'argent emprunté doit ajouter : la prime d'amortissement, les intérêts intercalaires et son propre bénéfice. Dans ces conditions, si nous considérons un immeuble récemment construit ayant coûté un million, le propriétaire, désireux d'en retirer un revenu net de 6 %, devra le louer environ 120.000 francs. Une société désirant servir le même revenu net à ses actionnaires ou obligataires devra ajouter à ce chiffre environ 13 % du capital pour amortir et devenir propriétaire intégral au bout de trente ans, plus ses frais d'administration. Au lieu de 120.000 francs, elle devra exiger de ses locataires 250.000 francs. On ne saurait donc alléger cette situation (et dans quelle mesure?) qu'en imaginant des formules nouvelles.

Certains voudraient prendre exemple sur l'Amérique et construire des gratte-ciel. Un architecte d'avant-garde, dont nos enfants ou petits-enfants consacreront peut-être l'audace, considère même cette formule comme la plus apte à résoudre en même temps le problème de l'hygiène et celui de la circulation. Dans le *Plan Voisin*, patronné par M. Mongermon, administrateur délégué des « Aéroplanes G. Voisin », M. Le Corbusier propose de démolir le centre de Paris, de la place de la République à la rue du Louvre et de la gare de l'Est à la rue de Rivoli (quartiers du Marais, des Archives, du Temple, etc.). Il sacrifie encore une partie des quartiers s'étendant de la rue des Pyramides au rond-point des Champs-Elysées, et de la gare Saint-Lazare à la rue de Rivoli. Il remplace les rues actuelles par un quadrillage de grandes artères de 50, 80 et 120 mètres de large, découpant des îlots au centre desquels il élève des gratte-ciel qui réduisent sensiblement la surface bâtie et portent la densité des habitants de 800 à 3.500 par hectare. Les 18 gratte-ciel élevés dans la « Cité des Affaires » pourraient contenir chacun de 20.000 à 40.000 employés. M. Le Corbusier n'essaie pas de chiffrer le résultat financier; il laisse ce soin aux spécialistes, n'entendant point forcer son talent d'architecte et d'urbaniste.

Pour l'instant, nos édiles voient moins haut. Cependant, les Parisiens, assez rares peut-être, qui s'amusent à regarder en l'air quand ils attendent la levée du bâton blanc leur assurant un instant la priorité de passage sur les autos, ont peut-être remarqué que, sur un très petit nombre de points de la capitale, semble poindre une sorte d'évolution architecturale en hauteur. Tout en laissant bien loin les gratte-ciel du Nouveau Monde, certaines maisons se hissent à des hauteurs telles que le cinquième étage devient presque un étage moyen; sur la partie nouvelle du boulevard Haussmann, le nouveau Palace de la *Banque Nationale de Crédit* atteindra bientôt 38 mètres au-dessus du sol, alors que, jusqu'à présent, les mansardes les plus proches des nuages s'arrêtaient aux environs de 25 mètres. Ces audaces, longtemps négligées par les architectes et par les propriétaires, sont réglementaires, tout en comportant, comme nous le verrons tout à l'heure, des restrictions en apparence un peu baroques, mais inspirées en général par un souci d'esthétique plus ou moins bien compris.

La hauteur des immeubles à Paris est fixée par le décret du 13 août 1902. Ce règlement, s'inspirant surtout de considérations d'hygiène, a pour but d'assurer aux habitants un minimum théorique d'air et de lumière. La hauteur des maisons n'est donc point limitée à un chiffre invariable; elle diffère selon la largeur des rues et la surface des cours sur lesquelles les bâtiments s'aèrent et s'éclairent ou, tout au moins, semblent s'aérer et s'éclairer.

La règle générale est la suivante :

Considérons un immeuble ayant une *façade sur deux rues de même largeur*. Cet immeuble doit être limité par deux gabarits symétriques ainsi définis :

1° La ligne verticale de chaque façade peut atteindre au maximum de 7 (pour les rues ne dépassant pas 1 mètre de largeur) à 20 mètres.

Voici, d'après cela, la hauteur verticale maxima

L'immeuble à huit étages, dont trois à gradins peu visibles du sol, construit par M. Walter entre le boulevard Haussmann et le boulevard des Italiens (vu du boulevard Haussmann).

Les 6e, 7e et 8e étages à gradins de l'immeuble construit sur les plans de M. Walter, architecte, dans le quadrilatère circonscrit par le boulevard Haussmann, le boulevard des Italiens, la rue Laffitte et la rue Le Peletier. — Vus d'un 5e étage du boulevard des Italiens.

des façades correspondant aux diverses largeurs de la rue :

Largeur des rues	Hauteur maxima		
jusqu'à 1 m.	7 m.	de 10 à 11 m.	17 m.
de 1 à 2 m.	8 m.	de 11 à 12 m.	18 m.
de 2 à 3 m.	9 m.	de 12 à 13 m.	18,25
de 3 à 4 m.	10 m.	de 13 à 14 m.	18,50
de 4 à 5 m.	11 m.	de 14 à 15 m.	18,75
de 5 à 6 m.	12 m.	de 15 à 16 m.	19 m.
de 6 à 7 m.	13 m.	de 16 à 17 m.	19,25
de 7 à 8 m.	14 m.	de 17 à 18 m.	19,50
de 8 à 9 m.	15 m.	de 18 à 19 m.	19,75
de 9 à 10 m.	16 m.	de 19 et au-dessus	20 m.

La dernière ligne fait ressortir une première bizarrerie du règlement : sur l'avenue du Bois-de-Boulogne, large de 120 mètres, la façade des immeubles ne peut être plus haute que sur le boulevard Haussmann, large de 30 mètres, lui-même soumis à la même servitude qu'une rue de 19 mètres 5 centimètres.

2° D'autre part, au-dessus de ces diverses limites, le bâtiment peut continuer à condition de s'inscrire dans un arc de cercle dont le rayon varie lui-même de 6 à 10 mètres, et de ne pas dépasser un plan à 45 degrés tangent à cet arc de cercle ;

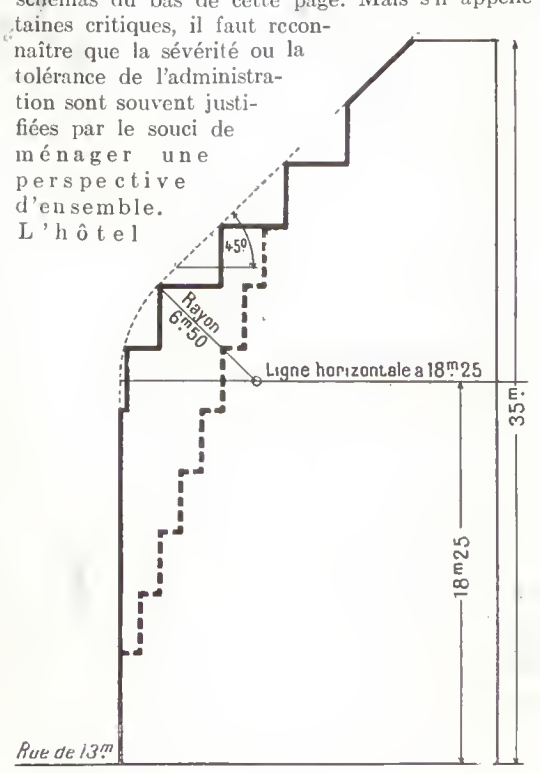
3° La hauteur maxima des murs mitoyens est fixée à 31 mètres.

La ligne de rencontre des deux gabarits se trouvera donc d'autant plus élevée que sera plus grand l'écart entre les deux façades. On peut ainsi, au-dessus de la façade maxima de 12 à 20 mètres de hauteur, construire en *retrait* un ou plusieurs étages. Par conséquent, sur un terrain de 90 mètres de largeur, bordé de chaque côté par un boulevard de 20 mètres, on pourra élever un immeuble dont l'arête faîtière se dessinera à 70 mètres au-dessus du sol.

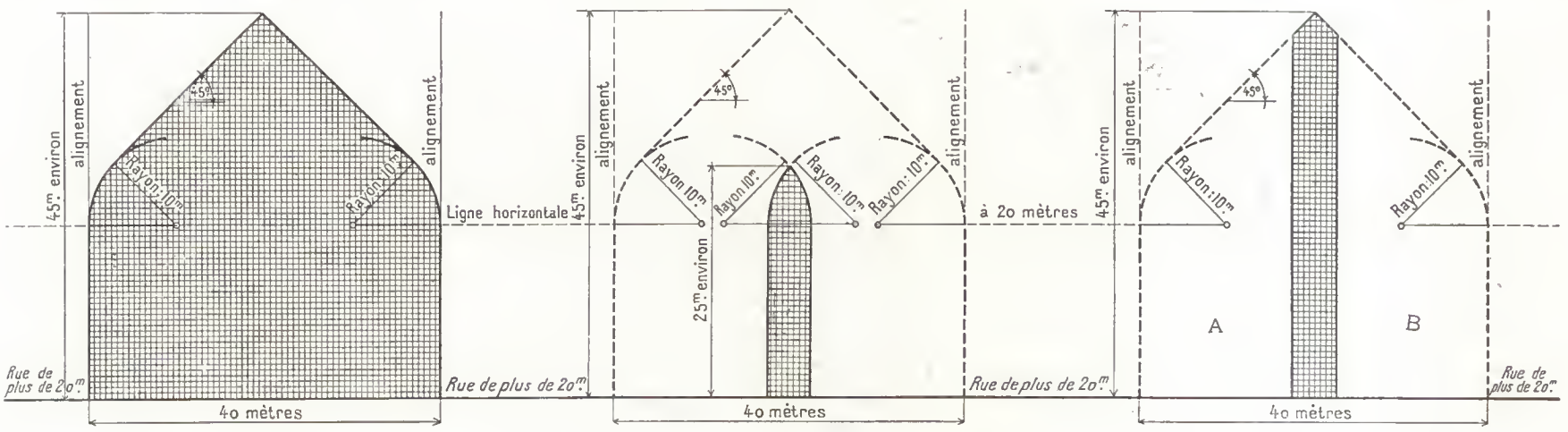
Mais, dans ce cas, un autre gabarit, le *gabarit de cour*, dont je néglige le barème, s'oppose à la création d'une cour intérieure. Dès lors, la partie centrale de l'immeuble doit être utilisée pour un hall à usage de théâtre, garage ou autre, prenant jour sur la façade, laquelle peut s'élever seulement à 20 mètres, conformément au règlement général. Jusqu'à cette hauteur et au delà, les appartements, bureaux ou pièces « habitables » sont aménagés exclusivement sur la périphérie. Leur profondeur se trouve limitée par les conditions pratiques d'éclairage et par le règlement qui prescrit une surface vitrée au moins égale au sixième de la surface du plancher, pour toutes les pièces destinées à l' « habitation », même celles où l'on est censé ne pas dormir. Il y a donc beaucoup d'espace perdu, mais on peut rattraper plus ou moins en hauteur ce qu'on perd en surface et le hall est susceptible de fournir un appoint de revenu sérieux. Ce sont des cas d'espèce.

Autre particularité du règlement. L'utilisation du gabarit supplémentaire n'est admise en principe qu'à condition de « remplir » ce gabarit ; les retraits successifs formant redans ou gradins sont simplement « tolérés » par l'administration qui reste maîtresse souveraine de ses décisions. En cas de désaccord entre le constructeur et le service de voirie de la Préfecture de la Seine, l'affaire est soumise « pour avis » au conseil général des Bâtiments civils, et le ministre de l'Intérieur décide sans appel. C'est ce qui s'est produit pour la banque du boulevard Haussmann, citée plus haut. L'architecte, M. Walter, a obtenu gain de cause, et, tel qu'il apparaît actuellement, il ne semble pas que cet immeuble doive nuire à la perspective générale du boulevard.

Le règlement, pris au pied de la lettre, a parfois des conséquences pittoresques, comme le montrent les schémas du bas de cette page. Mais s'il appelle certaines critiques, il faut reconnaître que la sévérité ou la tolérance de l'administration sont souvent justifiées par le souci de ménager une perspective d'ensemble. L'hôtel



Le trait plein indique un profil de maison conforme au règlement de voirie de la Ville de Paris ; le profil indiqué par le trait tireté nécessiterait une demande de tolérance.

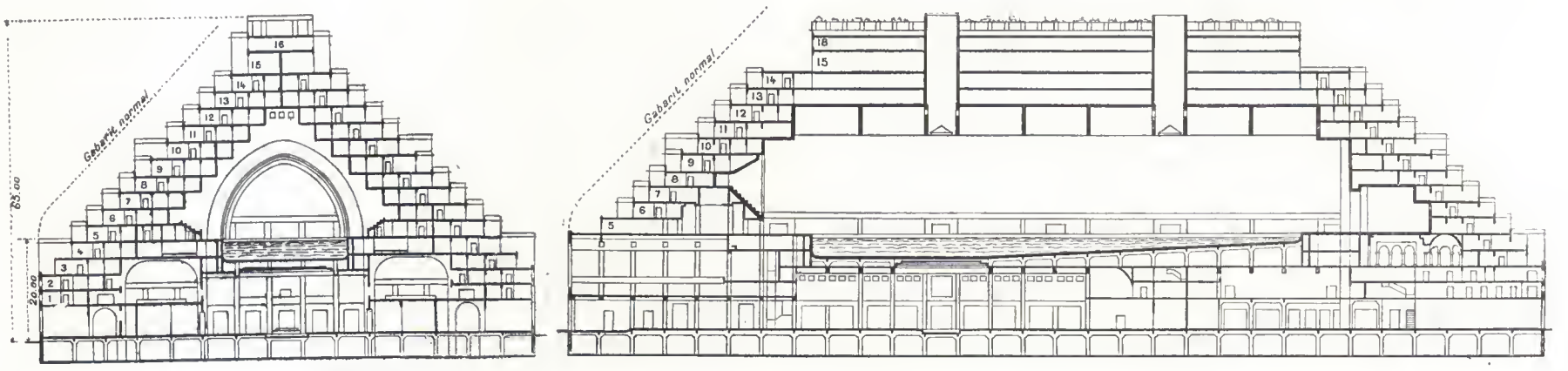


Les règlements permettent à un immeuble de 40 mètres de profondeur d'atteindre une hauteur de 45 mètres environ, à condition de ne pas avoir de cour intérieure.

Mais si le constructeur veut édifier une tour isolée au milieu de ce terrain, il lui sera interdit de dépasser une hauteur de 25 mètres environ.

Ces mêmes règlements permettraient cependant d'élever une tour de 45 mètres construite au milieu d'un ensemble de bâtiments dont les parties A et B seraient ensuite démolies.

Anomalies des règlements de voirie de la Ville de Paris



Coupe, en largeur et en longueur, de l'hôtel ci-dessous montrant l'espace libre ménagé, du quatrième au onzième étage, pour une piscine, à l'intérieur de l'immense bâtiment.

Astoria n'avait rien en lui-même de vraiment choquant ; mais il déparait l'ordonnance générale de la place de l'Etoile et il était d'autant plus nécessaire d'exiger son arasement que les propriétaires avaient cru triompher en mettant l'administration en présence du fait accompli. Plus récemment, la Préfecture de la Seine a su défendre l'avenue Raphaël, un des plus jolis coins de Passy.

C'est aussi au nom de l'esthétique que l'on apporte une certaine réserve dans l'autorisation des maisons à gradins. Cette formule, imaginée par M. Sauvage quelques années avant guerre, fut appliquée pour la première fois dans un immeuble de la rue Vavin que nous avons décrit amplement (numéro du 21 mars 1914). Elle permet d'aménager une vaste terrasse devant chaque appartement qui, grâce aux retraits successifs, bénéficie, en même temps que la rue, d'un large supplément d'air et de lumière. Ces terrasses « suspendues » comme les jardins de Babylone, abondamment garnies de fleurs qui reçoivent la lumière zénithale à peu près ignorée des caisses de nos balcons, le plan de distribution intérieure, semblent apporter aux maisons de M. Sauvage le maximum de confort et de gaîté. Un seul défaut, qu'on retrouve aussi dans la formule précédente : les appartements ont parfois une orientation unique.

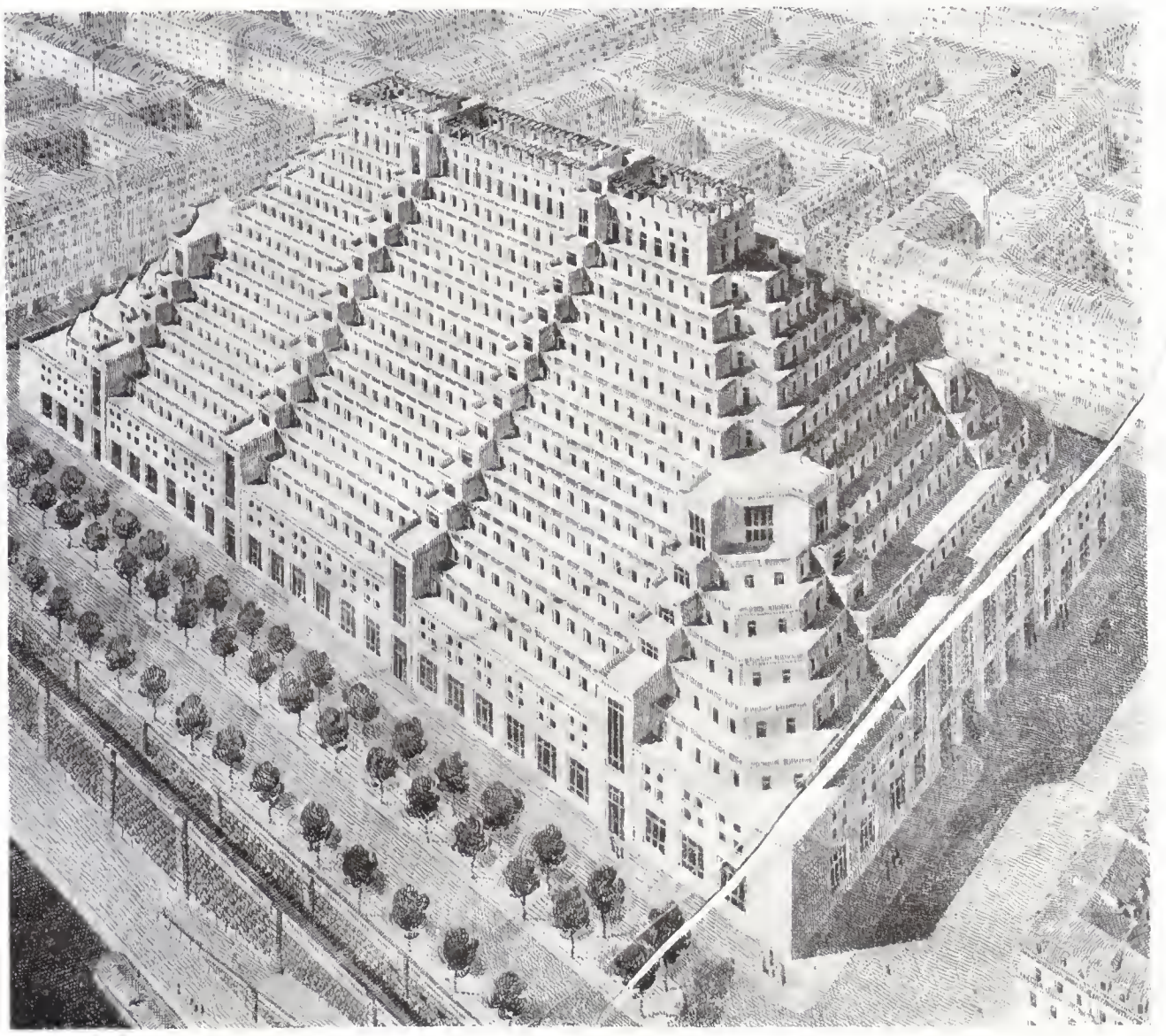
L'administration paraît médiocrement disposée à encourager cette formule d'architecture ; une maison du type Sauvage ne serait probablement pas « tolérée » dans l'avenue des Champs-Elysées. Evidemment, elle ne serait pas à l'unisson, mais elle n'offenserait aucunement la perspective.

En dehors des agréments qu'elle assure, la formule à gradins permet souvent de regagner et au delà, en hauteur, ce qu'on perd en surface et d'obtenir ainsi un total de surface habitable supérieur à celui que donnerait le mode classique. Ici encore, ce sont cas d'espèce. M. Sauvage avait conçu un projet hardi dont une cause fortuite a empêché la réalisation. Sur un terrain isolé, de forme rectangulaire et présentant une surface d'environ 20.000 mètres carrés (Magic City), il élevait un immeuble de 70 mètres, un peu plus haut, par conséquent, que les tours de Notre-Dame (69 mètres), qui dominait de 25 mètres la colonne Vendôme et surpassait de 12 mètres la première plate-forme de sa voisine la Tour Eiffel.

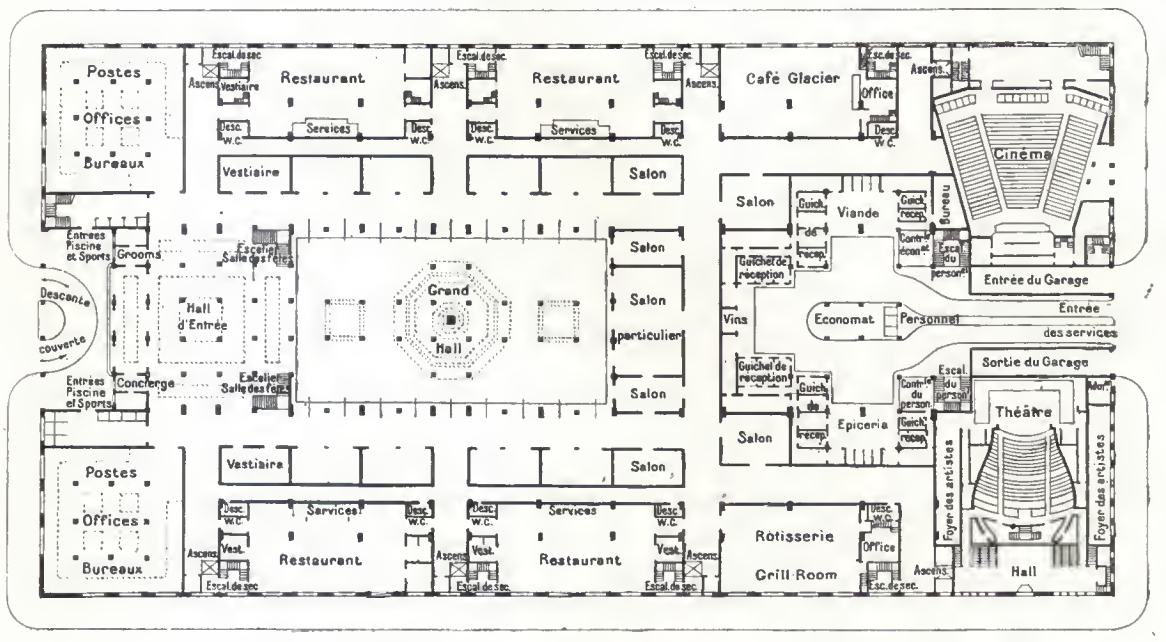
Cet immeuble, à usage d'hôtel, comprenait 16 étages au-dessus du rez-de-chaussée. Construit à gradins sur ses quatre faces, il comptait environ 1.200 chambres ayant toutes vue sur la rue et enveloppant un noyau central où seraient installés : halls divers, piscine, salle de théâtre, salle de cinéma et toutes les dépendances dont on peut orner un grand caravansérail moderne.

Un projet du même genre est actuellement à l'étude. Quoi qu'il puisse en advenir, on doit souhaiter que la Préfecture de la Seine se décide enfin à déclarer « réglementaire » la formule des immeubles à gradins dont M. Sauvage a su tirer un si joli parti dans l'immeuble de la rue Vavin.

F. Honoré.



Vue perspective d'un hôtel géant, de seize étages à gradins, dont les plans avaient été dressés par M. H. Sauvage, architecte, pour être édifié à Paris à l'angle du quai d'Orsay et de l'avenue Bosquet.



Plan du rez-de-chaussée de l'hôtel ci-dessus.

UN GRATTE-CIEL A GRADINS A NEW YORK

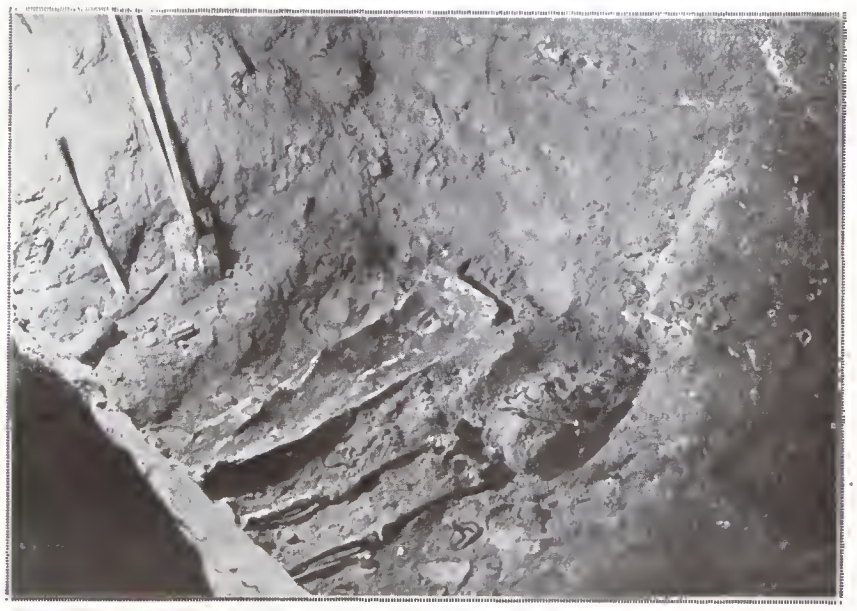
On vient de voir quelles difficultés rencontrent les architectes français qui essayent — comme M. Sauvage — de voir grand et d'accorder leurs hardies et nouvelles conceptions avec des règlements de voirie parfois périmés ou trop restrictifs. Les constructeurs de gratte-ciel d'outre-Atlantique ne connaissent point

Un des plus récents gratte-ciel de New York : l'immeuble à gradins d'une grande banque.

ces restrictions... Et voici précisément une saisissante photographie d'un gratte-ciel à gradins édifié récemment à New York, dans le quartier de la finance, par la *Chase National Bank*, une des plus importantes de ce grand pays de banquiers.

Mais ici l'audace de l'architecte dépasse les limites de nos urbanistes européens. L'hôtel conçu par M. Sauvage comprenait quatorze gradins et seize étages, c'est-à-dire qu'à partir du troisième, chaque étage constituait une marche de cet amphithéâtre géant. A New York, la première tranche comprend à elle seule précisément seize étages ; au-dessus, cinq autres gradins comportent, respectivement, six, cinq, quatre et deux ou trois étages.

Les terrassiers dans la tranchée ouverte devant le maître-autel de l'église Saint-Eloi.



Le squelette de Jean Bart, mort en 1702, auprès du cercueil de plomb contenant les restes de la comtesse de Lomont.

LA DÉCOUVERTE DU SQUELETTE DE JEAN BART A DUNKERQUE

Dunkerque, patrie de Jean Bart, ignorait en quel endroit de cette vieille cité reposaient les restes de son grand homme. Les recherches patientes de M. le docteur Lemaire et du baron de Warenghien ont permis de fixer ce point. La sépulture du hardi corsaire devait se trouver dans le chœur de l'église Saint-Eloi, auprès du cercueil de la comtesse de Lomont, femme d'un ancien gouverneur.

A l'occasion de réparations effectuées dans l'antique sanctuaire, des fouilles, autorisées et encouragées par les Beaux-Arts, furent entreprises le jeudi 20 décembre et suivies d'un plein succès.

La municipalité et les habitants ont voulu rendre un magnifique hommage à Jean Bart et toute la ville a pieusement défilé devant son squelette exposé sous les voûtes de Saint-Eloi dans une chapelle ardente.

Les ossements de Jean Bart exposés à Dunkerque dans un cercueil neuf, sous une garde d'honneur de marins et de fantassins. — *Photographies Cayez.*

COURRIER DE PARIS

SUPPLIQUE

Le Salon des P. T. T. est ouvert. Sous le rapport du nombre des tableaux exposés, il bat tous les records. C'est par dizaines de millions que se comptent les toiles de son catalogue. Car, en vue d'une diffusion méthodique, ces chefs-d'œuvre ont été reproduits en chromolithographie, puis collés sur de petits cartons et distribués dans tous les foyers du territoire par les soins de messieurs les facteurs.

En ce moment, tous les Français reçoivent, sous forme de calendrier, un spécimen de peinture semi-officielle. Il ne faut pas croire, en effet, que la responsabilité esthétique du ministre des Postes et de son collègue des Beaux-Arts soit engagée dans cette exposition ambulante. En réalité, ce sont les facteurs qui composent, à leurs risques et périls, cette galerie de tableaux dont le niveau artistique est un peu décevant. Nous ne voulons pas nous montrer trop sévère pour les originaux qui possèdent peut-être des mérites cachés, mais la forme sous laquelle ils nous sont traduits ne peut vraiment pas exciter notre enthousiasme. Sous prétexte de faire de l'art démocratique et de plaire aux humbles, on impose au pays tout entier des scènes de genre, des paysages ou des natures mortes d'une médiocrité navrante.

Et pourtant peu d'images jouent dans l'éducation esthétique d'un peuple un rôle aussi tyrannique et aussi sournois que le calendrier illustré. Par sa destination même, il s'impose aux regards d'un bout à l'autre de l'année. C'est lui qui forme, ou plutôt qui déforme l'imagination plastique de l'enfant, de l'ouvrier ou du paysan. Il est souvent la seule « œuvre d'art » d'un modeste logis. Sa force de suggestion est considérable et détermine un nombre incalculable d'associations d'idées. Hélas ! est-il digne d'assumer une telle responsabilité ? Qui oserait le prétendre ?

Combien de préjugés, d'erreurs d'appréciation, de malentendus plus graves qu'on ne le suppose préparent, dans des milieux ingénus, ces apothéoses de la fausse élégance, ces définitions trompeuses du luxe, ces codes erronés du bon ton, qui sont trop docilement acceptés par les humbles ! Et quelle autorité dangereuse l'on confère ainsi au mauvais goût !

Nos facteurs ont pourtant établi un modèle de calendrier sans chromo dont la présentation simple et logique est infiniment supérieure à l'exemplaire aggravé d'une vignette en couleurs. Mais ce modèle n'est distribué qu'avec parcimonie. Il est réservé exclusivement à certains quartiers de Paris où abondent les bureaux.

Notez ce symptôme caractéristique. Le bureau, symbole du travail moderne, expression nette de la civilisation actuelle, a créé son style. Il épure, il simplifie et rationalise tous les éléments qui entrent dans sa composition. Observez qu'il n'y a pas, dans les articles de bureau, cette floraison d'objets de mauvais goût que l'on trouve dans toutes les autres catégories du mobilier familial. Les accessoires du labeur ont de la dignité, de la tenue et une sobre élégance instinctive. Et la manifestation la plus saisissante de cette harmonie réside dans ce fait que, seul, le style de bureau a pu tuer le chromo postal !

Mais pourquoi limiter ainsi ce progrès réel ? En attendant que nos P. T. T. se décident à faire un effort artistique et à répandre partout des reproductions de chefs-d'œuvre — songez à l'admirable instrument de diffusion que représente le calendrier démocratique — ne pourrait-on pas généraliser l'usage du modèle simple n'offensant pas les regards ? En tout cas, chaque contribuable ne devrait-il pas avoir le droit de réclamer respectueusement, par une formule quelconque, une « exemption de chromo » qui serait pour beaucoup de nos contemporains à l'œil sensible un soulagement réel et une bien douce consolation ?

Le Semainier.

LA SÉCURITÉ DES PIÉTONS

On a installé à Paris des passages pour piétons ; mais ces gués, marqués par une double rangée de clous à tête de cuivre, demeurent à peu près illusoires. Camions, autos, autobus les franchissent sans ralentir.

On a fait mieux à Los Angeles, en Californie. Là, depuis peu de temps d'ailleurs le piéton peut se défendre lui-même. Sur certains points particulièrement encombrés, on a installé des signaux d'arrêt analogues à ceux qui se trouvent à la croisée de nos grands boulevards et des artères qui les coupent. Mais au lieu d'être manœuvrés par un spécialiste, ces signaux, placés au ras du trottoir, peuvent l'être par un quelconque passant. Il suffit de presser un bouton et, aussitôt, s'allume un « Stop » fatidique qui enchaîne la coulée des véhicules. Durant quinze secondes la voie est libre. Pour éviter les abus, l'appareil demeure bloqué ensuite vingt-cinq secondes ; après quoi il redevient possible de déclencher de nouveau le signal d'arrêt.

Dans une rue de Los Angeles, devant l'école Burbank : un signal d'arrêt manœuvré par les piétons eux-mêmes.

LES EXPOSITIONS

C'est une dangereuse aventure pour un groupe de quatre artistes que de présenter chaque année dans la grande salle de la galerie Georges Petit l'ensemble de leurs derniers travaux. Mais MM. Dunand, Jouve, Schmied, Goulden ne sont pas de ceux qui improvisent des œuvres faciles, vite faites, superficielles, des œuvres que l'on découvre d'un coup d'œil et auxquelles on ne revient pas. L'effort, l'amour du beau, cette haute conscience qui se donne pour but la perfection marquent chacune de leurs créations. C'est là un exemple devant lequel la génération présente ne saurait trop méditer et cette œuvre de labeur actif, assidu et passionné est la bienvenue, à la veille de la nouvelle année.

Nous ne savons trop qu'ajouter à ce que nous avons dit à propos des expositions précédentes de ce groupe. La même émotion renaîtra devant la profondeur et le mystère de ces laques noires de M. Dunand où voguent si mobiles des poissons finement argentés, aux queues amples comme des voiles. L'art japonais ne nous a rien laissé de plus somptueux dans la simplicité. De cet artiste l'on retrouvera encore ces meubles, ces portraits, ces reliures et ces vases si parfaits de forme et que la virtuosité du dinandier revêt d'or, d'argent, des beautés de la laque ou des oxydations. Qu'il y a d'invention, de goût et de sensibilité dans cet art où l'esprit le plus moderne ne néglige aucune des vertus traditionnelles de mesure et d'harmonie!

Chez M. Jouve, même sûreté du savoir, même aisance dans le style, même richesse de la matière. Et cette matière, c'est le fusain, mais manié avec tant de science qu'il suffit à réaliser la force, la souplesse, la couleur. Dans ce combat du tigre et du python, l'œuvre maîtresse de son exposition, on ne peut allier davantage l'équilibre des masses et des lignes sculpturales à la préciosité de l'exécution.

Et ce maître enlumineur, M. Schmied, qui semble venu du moyen âge, comme l'émailleur M. Goulden, pour réapprendre à notre époque le goût des choses finies, condensées, continue la belle série de ces ouvrages, merveilles de typographie, et œuvrés avec la magnificence des livres d'heures d'autrefois. Ses compositions illustrent cette année *les Aventures du dernier Abencérage* et *les Douze Césars* de Suétone, et il faut admirer le renouvellement d'une technique si proche de l'architecture et qui fait de M. Schmied un des plus fervents inspirateurs de l'évolution de l'art moderne.

Après avoir entendu ces voix riches et sonores, est-on bien préparé à surprendre l'accent de ceux qui s'émeuvent devant le frémissement d'un champ de blé, le vol d'un nuage blanc, les accords légers d'un matin clair ? Des artistes vivent loin de Paris, dans la campagne, et leurs joies consistent à noter ce que leur vision découvre de divers, de subtil, dans une nature qui leur est devenue familière. Il serait injuste que l'on n'aille pas, dans cette même galerie, écouter un moment les confidences à voix basse que M. André des Fontaines fixe dans de petits pastels, fins, justes, paysages de l'Aisne, notes sur les plages normandes. Il n'y a pas d'autre prétention que de chercher la vérité et de saisir un rapport. Et cela non plus n'est pas à négliger.

Jacques Baschet.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

« Un siècle de vie genevoise ».

L'histoire d'un journal centenaire est toujours d'un intérêt prenant et rayonnant, car, la vie du journal, c'est la vie même du pays ou de la cité, dont il est la voix et souvent l'âme. Ainsi, le beau livre de documents et de souvenirs que notre confrère le *Journal de Genève* publie aux lendemains de son centenaire, s'intitule-t-il exactement *Un siècle de vie genevoise.*

Le 5 janvier 1826 naquit, sous l'aspect modeste d'une petite feuille alerte et compacte, le journal qui devait prendre une vitalité si vigoureuse et si complexe. Chaque numéro s'ouvrait alors sur un compte rendu, en caractères microscopiques, des séances du Conseil représentatif, fort occupé de la discipline de la milice et des embellissements de la ville. La chronique locale était alimentée par les communications des abonnés, lettres plaintives des lectrices déplorant la disparition des petits ramoneurs, doléances indignées du paisible passant arrosé par une pompe à incendie, ou de la vieille demoiselle que des cavaliers au galop avaient failli mettre à mal. Il y avait aussi un feuilleton théâtral, des variétés en prose ou en vers. De ce journal essentiellement local, les directeurs exigeaient intelligemment que les articles eussent toujours quelque rapport avec la vie intellectuelle ou artistique de la cité. Mais ils avaient peu de goût pour les faits divers. Ainsi, le récit de l'exécution d'un assassin sur la Place Neuve tenait-il en quatre lignes et les accidents n'étaient-ils mentionnés qu'à titre d'avertissements salutaires.

Peu ou point de politique en ces débuts. Mais, dès qu'en 1827 prit fin la censure de la presse, le journal commença de vivre réellement et généreusement, d'être, selon l'expression de son éminent directeur actuel, M. Edouard Chapuisat, le gardien et le reflet de « l'aspect moral de Genève ». Ainsi eut-il maintes fois l'occasion d'intervenir en faveur des nations ou des minorités opprimées, des hommes poursuivis pour leurs opinions ou qui, sans nuire aux intérêts de la Suisse, avaient trouvé chez elle un asile. Si, d'ailleurs, le *Journal de Genève* revendiquait les droits essentiels, il se conformait à la tradition locale en faisant des devoirs les corrélatifs de ces droits. Car les révolutionnaires genevois, qui, à la fin du dix-huitième siècle, essayèrent de copier la Révolution française, n'acceptèrent cependant point de s'annexer purement et simplement la « Déclaration des Droits de l'homme et du citoyen ». Le 9 juin 1793, la Nation, assemblée en Conseil général, votait la « Déclaration des Droits et des Devoirs de l'homme social », d'une expression moins imprudente et plus complète. Liberté, mais dans l'ordre de la logique. Et c'est encore ces mêmes principes dont notre confrère genevois fait ses directives d'aujourd'hui et qui lui dictent ses conceptions de politique et d'économie.

« Entre la doctrine qui s'en remet à l'Etat du soin de faire le bonheur des hommes et celle qui confie à l'un d'entre eux ce soin de guider tous les autres, il y a place pour une théorie plus conforme à notre nature parce qu'elle l'engage à déployer le maximum de ses facultés de réalisation ; d'appuyer l'initiative privée chaque fois que l'Etat apparaît incapable de la distancer... L'Etat sera surtout un animateur ; il doit favoriser le rendement humain par d'utiles appuis, au lieu de tenter de se substituer avec une autorité aveugle à tant d'efforts en concurrence émulatrice. »

Pendant la guerre, on a pu se rendre compte de la vigueur et de l'autorité avec quoi le *Journal de Genève* a étendu son action du champ national dans le domaine international. C'est dire que l'histoire de la vie de notre confrère, comme d'ailleurs celle de la vie genevoise, n'intéresse pas seulement Genève.

« Blèche ».

M. Drieu la Rochelle est un curieux écrivain. Son roman *Blèche* méritait mieux assurément que l'unique suffrage dont il bénéficia dans l'attribution du prix Femina. Je ferai à ce livre un seul reproche que l'auteur, s'il lui plaît, pourra transformer en éloge. M. Drieu la Rochelle nous apparaît tellement saisi par l'ivresse de l'analyse qu'il finit par faire de son étude un jeu et surcharge son observation qui gagnerait sans doute à se dépouiller davantage. Mais comme ses personnages vivent dans leur étroit décor ! Et, parce que ce décor est étroit, il semble que l'atmosphère est toute condensée d'âme. Même les êtres qui n'apparaissent point sont d'une réalité présente. Un minimum de personnages : un écrivain, Blaquans ; sa secrétaire, Mlle Chardin, dite « Blèche » ; la femme de chambre, Amélie, et un ancien commissaire de police, Mordaque. Ce livre à faux thème policier est tout le contraire d'un roman à épisodes. Le vol, ou plus exactement la disparition de deux diamants appartenant à l'écrivain, donnera à Blaquans, trop peu informé de la vie malgré ses travaux célèbres, la curiosité des âmes qui l'entourent et, par extension, d'une plus générale humanité. Qui a commis le vol et pourquoi le vol a-t-il été commis? Si l'on considère, comme l'admet tout de suite Blaquans, que le mobile est d'un désintéressement absolu, on devine que l'enquête policière ne sera qu'une enquête psychologique, liant toutes les hypothèses par quoi se révèlent les mentalités jusqu'alors demeurées indifférentes. Ainsi, Blèche, personnage essentiel, nous apparaît-elle à la fois simple et complexe, claire et mystérieuse, nonchalante et passionnée. Sans qu'on s'y attende, elle passe des propos de sang-froid au drame médité. Il y a une révélation distincte d'elle à chaque page du livre, et M. Drieu la Rochelle a bien saisi cette simultanéité de sensations et d'élans, si souvent contradictoires, que nous portons en nous. Blèche, en somme, est tellement divisée, morcelée par l'analyse qu'on éprouverait comme un besoin, à la fin du livre, de la

rassembler en une synthèse. Mais l'auteur ne se soucie point de faire ce travail lui-même. Les éléments prélevés et étudiés, il les laisse épars sous les yeux du lecteur comme des pièces d'anatomie. A nous, si nous le désirons, de reconstituer le personnage, et cette tâche qu'on nous abandonne ne manque point de séduction.

M. Drieu la Rochelle s'exprime en clair avec une chaude et fine écriture. Son art n'est point du procédé. Et de son analyse on sent bien qu'il fait une joie personnelle dont la contagion atteint le lecteur.

Un roman précolombien.

L'évocation, par les romanciers modernes, des civilisations disparues est trop souvent de convention ou de fantaisie, car elle prend davantage souci de l'esthétique ou des symboles que des réalités d'histoire ou de préhistoire. Il est pourtant des exceptions dont il ne faut pas omettre de noter l'intérêt précis et puissant. Ainsi lira-t-on avec une fructueuse curiosité le roman précolombien que M. J.-L.-André Bonnet intitule *Sous le signe du Quetzal*. Cealcatl Quetzacohuatl — un nom pas commode à répéter souvent dans un livre — ce roi et prophète des Toltèques, dont M. André Bonnet a fait le personnage central de son ouvrage, n'est pas une figure mythique. Il a, précise l'auteur, vécu à la même époque environ que le Christ. Son histoire est aussi imprécise et mystérieuse que l'histoire des peuples d'où il est sorti. Néanmoins, les grands gestes de sa vie ont été gravés sur les « livres de pierre » aztèques. Fils de roi, il abolit la coutume des sacrifices humains, prêcha dans sa patrie la justice et la fraternité. Il bâtit une ville modèle : Cholulla, « ville de l'exilé », d'où il disparut mystérieusement. L'histoire de ce héros, qui prend un aspect légendaire, donne la substance romanesque du livre où se reconstituent les coutumes, fêtes et usages des Toltèques, Mayas et Aztèques. Pour réaliser, avec une sûreté documentaire, les scènes et les images de ces sociétés disparues, l'auteur nous dit avoir compulsé des textes, visité des restes de villes, fouillé des tombes. Il a même vécu dans l'épaisse forêt où les descendants se sont à présent retirés, rustres et craintifs. Sans doute, les initiés discuteront-ils de la vérité scientifique d'un livre où les hypothèses tiennent nécessairement une grande place. Mais le lecteur, le simple lecteur, est aisément séduit par le charme et les couleurs fastueuses du récit.

Albéric Cahuet.

Un siècle de vie genevoise, édit. du *Journal de Genève*, Genève. — *Blèche*, par Drieu la Rochelle, N. R. F., 12 fr. — *Sous le signe du Quetzal*, Fasquelle, édit., 12 fr.

LES THÉATRES

M. André Bisson, dont *L'Illustration* a publié l'excellente adaptation théâtrale du roman de Florence Barclay, *le Rosaire*, a porté à la scène un ouvrage de Joseph Conrad, *Sous les yeux d'Occident*. Tout ce que le roman comporte d'émotion et de connaissance du caractère russe se retrouve dans les quatre actes joués par « Aide et Protection » sur la scène du théâtre Antoine. M. Maurice Donneau, de la Comédie-Française, a interprété avec un art et une fougue classiques le rôle de Razumov ; Mme Juliette Verneuil, en Natalia, fut une incertaine Slave en l'âme de qui l'amour fraternel, la pitié et l'amour peut-être combattaient âprement. Ils furent bien secondés par Mme Fanny Robiane, M. Harry James et leurs camarades.

La Compagnie Pitoëff a joué, au théâtre des Arts, *César et Cléopâtre*, neuf tableaux de Bernard Shaw, adaptés en français par Augustin et Henriette Hamon. La cruelle et cinglante ironie de l'auteur de la *Jeanne d'Arc*, que nous avons publiée, se manifeste ici dans quelques scènes et certaines répliques plus particulièrement mordantes de cette longue pièce qui n'ajoute rien à la gloire de Bernard Shaw. Parmi de curieux décors schématiques aux couleurs vives, la troupe a intelligemment défendu cet ouvrage où Georges Pitoëff évoquait un César idéologue, nonchalant, galantin, assez différent du personnage historique ; Ludmilla Pitoëff fit de Cléopâtre une enfant de seize ans enjouée, craintive, superstitieuse, mais aussi fort rouée ; MM. Jean d'Yd, Jean Hort, Carpentier, Henri Gaultier, Léon Larive furent d'amusants personnages épisodiques.

Au théâtre de la Renaissance a été donnée, au profit des artistes dramatiques de Pont-aux-Dames, une unique représentation d'une comédie en trois actes : *l'Amour en coulisses*, de Mlle Tonia Navar, pensionnaire de la Comédie-Française. L'auteur, qui a finement observé ce monde des acteurs auquel elle appartient, a su en évoquer avec justesse les qualités et les défauts, dans le développement de ses trois actes où nous voyons d'abord une actrice refuser l'existence de luxe qui lui est offerte pour demeurer fidèle à celui qu'elle aime. Au second acte, alors qu'elle triomphe sur la scène, elle apprend que cet amant la quitte pour se marier, et, au troisième, guérie du mal d'aimer, elle accepte ce qu'elle avait si noblement refusé tout d'abord : une existence fastueuse. Cette simple histoire a été parfaitement interprétée par l'auteur elle-même qui en incarnait l'héroïne, ainsi que par Mmes Marguerite Deval, Germaine Auger, Jeanne Lion, Lily Mounet et MM. Dorival, Henry Bosc, Dandy, Lucien Dubosc, Monteux et de nombreux élèves du Conservatoire.

M. Paul Pitray a mis à la scène, pour le théâtre du Petit Monde, le roman de la comtesse de Ségur : *François le Bossu*. Le dialogue, d'une langue simple, traduit pour la scène avec verve et esprit les péripéties du roman agencé selon une ingénieuse trame aisée à suivre par les petits spectateurs. Le joyeux Moriss anime la troupe des charmants petits interprètes de cette pièce parmi lesquels brille tout particulièrement la jeune Gisèle Pany. La petite Maud Villeneur danse avec grâce et le reste de la troupe a rivalisé d'entrain pour concourir au succès de l'ouvrage.

LES THÉATRES LYRIQUES

L'Opéra-Comique vient de créer un gracieux conte de Perrault développé par M. Gastambide et mis en musique par Georges Hue. *Riquet à la houppe* est une fable charmante qui se prêtait fort bien à un développement poétique et lyrique. Les servitudes de la laideur et de la sottise y fournissent la matière d'un véritable apologue philosophique.

On connaît la valeur technique de Georges Hue, compositeur de race qui a su s'assimiler sans effort les procédés les plus riches de l'écriture harmonique et orchestrale d'aujourd'hui sans sacrifier la pureté de son goût et la sincérité de sa sensibilité. Sa nouvelle partition a prouvé une fois de plus le remarquable talent de l'auteur du *Miracle* qui est un maître de son art. Il a su traiter avec autant de bonheur les scènes fantaisistes et les minutes d'émotion tout en demeurant dans l'atmosphère légère de la légende et du conte de fée.

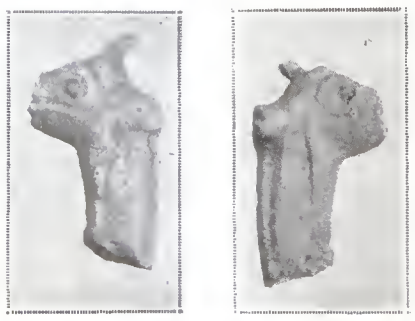
Présenté dans des décors gais et lumineux, *Riquet à la houppe* a obtenu un très vif succès, favorisé par l'excellente interprétation que lui assurèrent MM. Friant, Bourdin, Lafont, Hérent, Rousseau, Mmes Luart, Ducuing, Duman, Corney et la solide troupe de la salle Favart. — V.

DÉCOUVERTES PRÉHISTORIQUES DANS UNE CAVERNE DE L'ARIÈGE

Cette caverne dite des Trois-Frères est située sur le territoire de la commune de Montesquieu-Avantès. Découverte en juillet 1914 par mes trois fils (d'où son nom), elle est connue dans le monde savant comme une des plus belles et plus intéressantes grottes préhistoriques, à cause de ses remarquables et nombreux dessins d'animaux (plus de 600) gravés sur les parois, et en particulier de l'étrange figure humaine masquée, appelée « le Sorcier ». Les fouilles que nous y avons effectuées à plusieurs reprises nous ont donné des objets intéressants de l'époque magdalénienne. Mais cet été, nous avons eu la bonne fortune d'y découvrir, mon fils Louis et moi, des pièces d'un intérêt tout particulier. Ne citons que pour mémoire, avec des silex, intéressants seulement pour les spécialistes, des dents percées, une pendeloque faite par un bout d'os pénien d'ours, entièrement peinte en rouge, des pointes de sagaie, des pierres gravées, etc., et même un bâton brisé de propulseur en bois de renne, orné sur une face d'une belle tête de bisou gravée et sur l'autre de trois bandes alternées de doubles chevrons. Si belle que soit cette pièce, elle rentre dans la catégorie des objets connus.

Tout à fait exceptionnelles, par contre, sont les pièces suivantes, un fragment de gros os de bison gravé et intentionnellement brisé aux temps préhistoriques. On peut y distinguer quatre ventres d'oiseaux (le reste des corps est brisé) entourant un petit animal qu'on est très surpris de trouver là : une *sauterelle* ou criquet, facilement identifiable avec son corps cylindrique terminé par une tarière, sa grosse tête verticale et surtout ses deux jambes en crochet, avec leurs fortes cuisses et leurs torses dentelés. C'est la première fois qu'un orthoptère est représenté dans l'art paléolithique. Cet animal est rare dans les climats froids comme l'était la région pyrénéenne à l'époque magdalénienne. On ne rencontre généralement que la représentation d'animaux comestibles ou dangereux (il y en a quatorze espèces bien déterminables) sur les parois de la grotte des Trois-Frères, mais la sauterelle était un animal trop peu important pour jouer un rôle dans la vie des hommes préhistoriques. Son image, dans ces conditions, déroute un peu les hypothèses généralement admises sur l'influence de la magie sur l'art préhistorique.

Un second petit objet nous montre

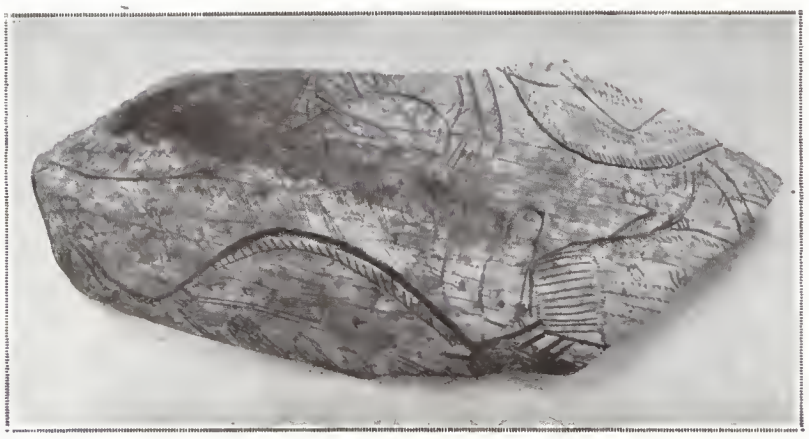


Petite tête de bouquetin en bois de renne sculpté (grandeur naturelle).

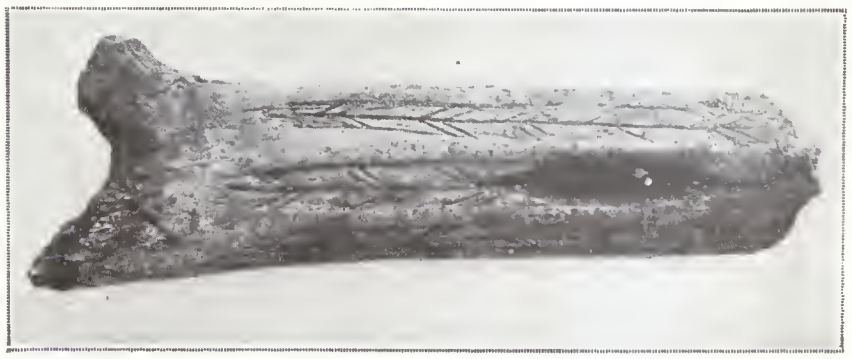
avec quel goût les hommes de cette époque ornaient leurs moindres outils. C'est une petite tête de bouquetin sculptée dans du bois de renne. Le bout du museau est malheureusement brisé. Cette tête devait probablement faire partie d'un propulseur. Les petites cornes étaient finement detachées, celle de gauche est malheureusement cassée, mais anciennement, ce côté de la tête ayant plus souffert que l'autre. Mais ce qui fait le principal intérêt de cette petite œuvre d'art, c'est que l'œil est formé par une petite masse ronde de matière noire (pierre ou os brûlé) fortement incrustée dans le bois de renne. Sur le côté gauche, cette lentille a sauté, mais on voit nettement la profonde cupule où elle était insérée.

Nous avons ramassé également une demi-perle en bois calciné, de la grosseur d'une petite cerise, percée de côté pour en faire sans doute un grain de collier. Elle paraît en bois de conifère. C'est la première fois qu'on signale en France un morceau de bois travaillé de l'âge du renne. Il y a au musée de Mayence des boutons de bois percés provenant des gisements aurignaciens de Linzenberg. Je dois dire que c'est après les avoir vus que j'ai fait attention aux morceaux de charbon qu'on rencontre parfois au cours des fouilles et qu'on néglige trop souvent, à tort, ainsi que l'événement l'a prouvé.

Comte Begouen.



Fragment d'os de bison (grandeur naturelle) sur lequel est gravé un orthoptère.



Bâton de propulseur en bois de renne, gravé (grandeur naturelle).

Les découvertes archéologiques de la caverne des Trois-Frères (Ariège)

Un jet de flamme de la hauteur d'une maison.

Trottoir et chaussée complètement soulevés par les explosions.

Une voiture renversée, Shaftesbury avenue, près du Princes Theatre.

UN QUARTIER DE LONDRES RAVAGÉ PAR UNE EXPLOSION

Les Londoniens ont éprouvé, jeudi dernier, une des plus fortes émotions qu'ils aient jamais ressenties. Une formidable explosion, suivie de plusieurs autres, secouait, vers les 8 heures du matin, le quartier d'Holborn, un des plus animés du centre. La chaussée tremblait, les trottoirs se lézardaient, réverbères et lampadaires oscillaient et s'abattaient avec fracas. Des gens effarés apparaissaient aux fenêtres, tandis qu'une panique emportait les passants. L'impression dominante était celle d'un violent tremblement de terre. Cependant, des voitures, des pompiers, des ambulances et de nombreux policemen accouraient presque aussitôt sur le lieu de la catastrophe. On sut alors que cette série d'explosions était due à la rupture d'une grosse conduite de gaz.

Photographe opérant avec un masque pour se protéger des émanations gazeuses.

D'après l'enquête officielle, la première déflagration se serait produite dans un tunnel où circulent les wagonnets d'un service postal automatique (que nous avons décrit le 25 février 1928), tandis qu'un ouvrier, probablement fumeur imprudent, réparait une dynamo. Ce malheureux, gravement brûlé, a été transporté à l'hôpital dans un état désespéré.

Fait étonnant : 17 personnes seulement ont été plus ou moins blessées. Cela tient à l'heure matinale de la catastrophe. Un peu plus tard, on aurait eu à déplorer une véritable hécatombe.

Pour prémunir les équipes de sauveteurs contre les émanations délétères, les autorités distribuèrent aussitôt des masques à gaz dont usèrent également reporters et photographes. D'ailleurs, des explosions se succédèrent durant toute la journée et des flammes de la hauteur d'un immeuble jaillissaient du sol. L'un de ces foyers, soudain, incendia même une maison à cinq étages.

Les pertes matérielles, très élevées, atteindraient 150.000 livres. La voie publique est défoncée sur une longueur de 1.000 mètres et de nombreuses maisons ont subi de très importants dégâts.

Si l'on réfléchit au nombre de canalisations et de souterrains qui minent le sol de nos grandes villes, un tel désastre se justifie aisément et ne semble plus un fait aussi anormal qu'on pourrait de prime abord le croire.

Les dégâts devant Princes Theatre.

Avant la métamorphose : le bel immeuble de l'avenue Victor-Hugo où vient de s'installer Marny.

A PROPOS DE LA « POUSSÉE VERS L'OUEST »

LES RÉALISATEURS DE CHEZ NOUS

En biologie la fonction crée l'organe. En urbanisme l'organe peut créer la fonction. Par exemple, il n'est pas toujours vrai que la clientèle « situe » le vendeur. Bien souvent, c'est le vendeur qui déplace la clientèle.

Cette observation a été, précisément, relevée dans son dernier livre par le créateur des Portiques et des Arcades des Champs-Elysées, M. Léonard Rosenthal. Dans les commentaires pleins d'attachants souvenirs qu'il consacre à la transformation de nos boulevards, passés de l'état glorieux de centre de la vie parisienne au rôle plus modeste, quoique appréciable encore, de grandes artères marchandes, il écrit, en effet : « Il faut faire la part des événements. La « marche vers l'Ouest » est un phénomène inexpliqué, mais réel. En s'installant d'abord au delà de l'Opéra, en enjambant la Madeleine et la rue Royale, en s'élançant résolument vers l'Etoile et le Bois de Boulogne, le commerce de luxe a créé une zone d'attraction, entraînant avec lui une clientèle énorme. »

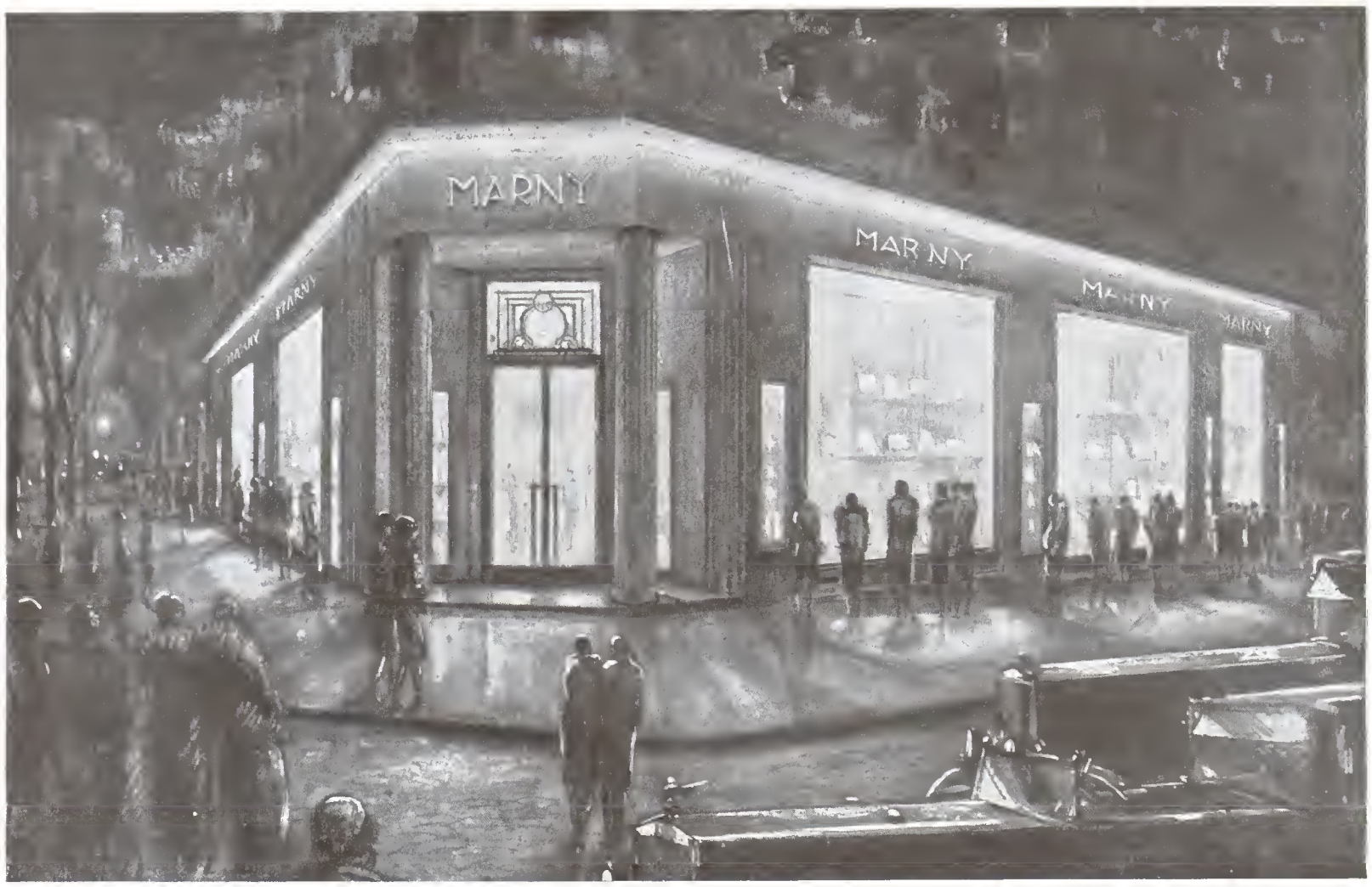
C'est d'ailleurs une chose presque irritante que la « poussée vers l'Ouest » demeure un phénomène inexpliqué. Le problème n'est pas si négligeable, puisqu'il est général. Il est commun à toutes les capitales du monde. On aimerait voir la philosophie, la science et l'histoire assurer un peu, et d'un commun accord, leurs lanettes pour l'approfondir. Que nos villes s'étendent, rien de plus banal, puisque presque partout à la surface du globe les champs nourriciers se dépeuplent. Mais, ayant à s'étendre, pourquoi ne s'élargissent-elles pas du côté de l'Est ou sur le Nord ou sur le Sud ? On se demande quel instinct humain obscur détermine cette orientation invariable et s'il ne faut pas voir dans celle-ci un effet millénaire de ce besoin de lumière qui jetait les hordes primitives, chaque soir, sur les traces du soleil déclinant, dans l'espoir de le rejoindre, étape par étape, pour ne plus jamais en perdre la chaleur et la clarté.

Quoi qu'il en soit, le déplacement des centres urbains est incontestablement l'œuvre de cet élément capital de notre activité contemporaine que forment le commerce en général et plus particulièrement le commerce de luxe. On n'aura pas à chercher loin les raisons qui le font agir et qui sont, en fait, de véritables obligations. Dans ce qui fut autrefois le cœur de Paris, l'espace est devenu trop parcimonieusement mesuré pour qu'il ne soit pas pratiquement impossible à un commerçant d'agrandir ses magasins en surface. Il ne dispose, à cet égard, que du système de la multiplication des succursales. Beaucoup le repoussent comme dépourvu d'envergure, d'ampleur et reposant sur l'éparpillement de l'effort, c'est-à-dire sur un principe éminemment nuisible. Cet avis est notamment celui d'un des représentants les plus agissants du commerce du luxe, de Marny. Et il l'exprime volontiers, sans ambages, avec la netteté heureuse qu'il apporte à ses propos comme à ses décisions.

On doit tenir compte, d'autre part, que dans les voies d'une agglomération déjà surpeuplée et que ses dispositions générales préparaient mal à cette prodigieuse et progressive pléthore la construction automobile, pourvoyeuse infatigable, lance chaque mois des centaines, chaque année, des milliers de voitures de plus en plus confortables, de plus en plus puissantes et volumineuses et qui provoquent un encombrement accompagné d'un tumulte également épiques. Une police débordée n'en peut mais. Les trottoirs deviennent trop étroits pour le flot tournoyant des piétons. Naguère pistes de promenades lentes et propices aux flâneries tentatrices devant les étalages, ils forment aujourd'hui le lit de torrents et de tourbillons auxquels il faut céder pour ne pas être emporté ou renversé par leur cours. Et c'est pourquoi, aussi, peu à peu le commerce change de longitude. Il ne serait pas exact de dire qu'il déserte le centre. Il étire celui-ci. Il l'emporte avec lui. La couture, la fourrure, les parfums, le salon de thé, de nos jours si couru, se transportent un à un dans la région de l'Etoile. Dans l'ombre majestueuse de l'Arc de Triomphe, au rez-de-chaussée des orgueilleux palaces, s'installent des établissements dépassant en luxe, en importance et en chiffre d'affaires leurs maisons mères elles-mêmes. Et dans ces parages d'une élégance raffinée, d'une vie intense et délicate mais plus à l'abri que l'orient de la cité du brutal fracas de la vie des villes modernes, la clientèle la plus aristocratique que puisse constituer l'élite fortunée des deux hémisphères se sent plus à l'aise pour exercer son choix.

A son tour la haute bonneterie parisienne vient de prendre le chemin de l'Ouest. Marny, cité tout à l'heure pour son horreur des entreprises que l'on pourrait appeler « de petits morceaux », c'est-à-dire de la dispersion des succursales, poussières d'installations réfractaires aux grandes réalisations d'ensemble, Marny a jeté son dévolu sur l'avenue Victor-Hugo et il ouvre à l'angle de celle-ci et de la rue de Villejust un salon de vente comme Paris en compte peu de pareils et comme sans doute n'en possède aucune fabrique de bas de soie du monde. Ses deux façades totalisent près de cinquante mètres : un peu plus de 20 sur l'avenue, un peu plus de 25 sur la rue de Villejust. Sa superficie couvre 400 mètres carrés. Son exécution est l'œuvre de l'éminent architecte parisien Constant Lefranc, déjà si favorablement connu pour

Un rez-de-chaussée banal devenu un des plus luxueux salons de vente de Paris : l'intérieur des nouveaux magasins Marny. — *Composition de RENÉ LELONG.*



Après la métamorphose : un tableau du soir du centre de Paris transporté au delà de l'Etoile.

un grand nombre de constructions d'un goût très fin, vigoureusement nuancé et sûr. Il a su faire des nouveaux magasins Marny une véritable merveille de grande allure, un vaste et imposant local de lignes souples, ennobli par l'élan harmonieux d'un jeu de quatorze majestueuses colonnes et de telles dimensions que plus de 500 personnes pourront s'y trouver réunies, allant et venant sans se heurter ou confortablement assises en d'agréables fauteuils.

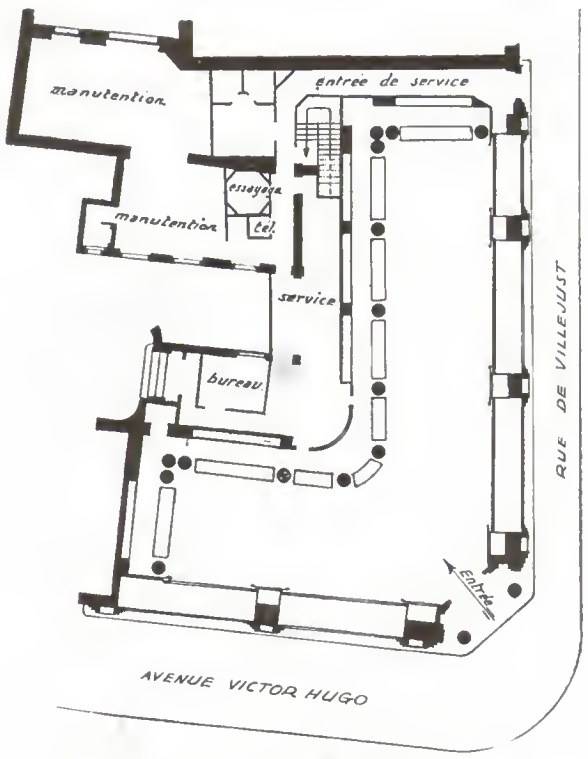
Si l'on songe à la puissance de construction que présentent les grands immeubles de l'avenue Victor-Hugo, originellement élevés pour des fins exclusivement bourgeoises et formés de matériaux comme on en employait avant la guerre, aptes à défier toutes les injures de la main humaine et du temps, on se rendra compte aisément de l'importance des travaux qu'il fallut engager pour faire subir à l'emplacement choisi par Marny, précisément au rez-de-chaussée d'un des plus beaux de ces beaux immeubles imposants et graves, la profonde transformation nécessaire. Ce ne sera pas un titre professionnel négligeable pour l'habile ingénieur Pierre Gagey qui les a dirigés, de les avoir menés à bien. On dut attaquer tous les murs à la base et ces préliminaires entraînèrent des opérations de soutènement qui représentèrent une des parties les plus délicates et aussi les plus remarquables de l'audacieuse entreprise.

La question a été posée à Marny, devant le luxe de ses salons de l'avenue Victor-Hugo ! Elle est, d'ailleurs, de celles que le public se pose parfois en présence du ruissellement de richesse que ses grands fournisseurs appliquent au décor, de jour en jour plus séduisant, où ils s'attachent à l'accueillir. « — N'allez-vous pas vendre maintenant plus cher ? Vos prix de Victor-Hugo seront-ils les mêmes que ceux de la rue Tronchet ? — Et comment pourraient-ils ne pas l'être ? » a répliqué Marny.

Comment le pourraient-ils, en effet ! Ce serait une erreur de croire que le marchand qui exigerait de l'acheteur, par une hausse sensible ou discrète de ses tarifs, que ce dernier payât les frais du cadre paré pour le recevoir puisse voir ses calculs trop ingénieux aboutir. Les raffinements d'élégance et de confortable du local de vente sont invariablement une politesse gratuite, parfois coûteuse, du vendeur au client. Coûteuse, elle est aussi rémunératrice, d'ailleurs. Les fleurs et la lumière ne sont pas d'un irrésistible attrait seulement pour le papillon. Et nos mœurs contemporaines accepteraient mal qu'un produit de luxe soit présenté hors d'un écrin.

Ce seront donc les principes de la rue Tronchet qui se poursuivront avenue Victor-Hugo. Il faudra voir là le secret — et la conséquence — du gros débit et de la production massive, formule du temps présent, bonne formule dans tous les temps, à vrai dire, et formule d'avenir. Certes, c'est à proprement parler un tour de force de rendre l'écrin plus grand, plus séduisant, plus riche, en maintenant le prix du produit à un niveau qui est déjà le moins élevé du marché. Le grand bonnetier, que l'on a vu, en quelques années, donner, non seulement à sa propre entreprise mais à l'industrie du bas de soie tout entière, une impulsion considérable et presque déconcertante, s'en explique aisément avec sa rondeur coutumière : « Pareil prodige aurait été irréalisable, en effet, avec les anciennes méthodes de vente restreinte et chère, fonction d'une production réduite et par conséquent d'un prix de revient lourd. Aujourd'hui, la « standardisation » de la fabrication et de tous les services annexes, le choix judicieux de la matière première, facteur de la qualité, le prélèvement d'un bénéfice restreint sur l'unité et tiré surtout de la quantité, autorisent toutes les extensions, consacrent toutes les initiatives. Une clientèle satisfaite est une clientèle fidèle et qui ne cesse de grandir. Son appui ne fait plus défaut. »

Ce fut, en 1922, que s'ouvrit rue Pasquier, dans le 8e arrondissement, non loin de la gare Saint-Lazare, une des rues de Paris assurément les moins passantes, une petite boutique qui sollicita assez vite l'attention d'un appréciable premier noyau de clients par l'originalité à la fois de sa physionomie et de sa doctrine. Elle s'était donné pour objet de vendre des bas et des chaussettes, articles que l'on payait alors leur poids de papier-monnaie, sinon d'or, à des conditions destinées à devenir progressivement d'autant plus avantageuses que le développement de leur écoulement, c'est-à-dire de leur production, permettrait une compression plus sensible des prix. La qualité en était d'autre part irréprochable. Ce programme de vente à prix décroissant eut un foudroyant succès. En un an la boutique de la rue Pasquier devenait insuffisante. Dès 1923, elle se transportait, 33, rue Tronchet, en un beau magasin de vastes proportions et sur un des points les plus vivants de Paris. La faveur du public l'y suivit et, de proche en proche, de jour en jour, s'accrût tant et si bien que la nécessité du dédoublement se fit enfin sentir. Et c'est ainsi que Marny a maintenant un pied à la Madeleine et l'autre au delà de l'Etoile. Car il conserve naturellement la rue Tronchet. Ici et là seront en vente la gamme de ses produits qui s'étend, si l'on peut ici parler aussi familièrement, de la « bonne moyenne » au luxe le plus relevé et qui enveloppe avec l'honnête bas et la chaussette de laine, si précieux compagnons de nos extrémités inférieures, l'hiver, les bas arachnéens et les fines chaussettes de soie pure, en passant par les articles de fil d'une élégance robuste et par la variété pittoresque des séries de sport. L'immense réserve du 62 de la rue de Rome, elle-même alimentée par



Le plan des locaux transformés. On y voit l'étendue de l'emplacement réservé à la clientèle. Il mesure environ 400 mètres carrés.

plusieurs ateliers à production intensive, continuera d'assurer l'approvisionnement quotidien des deux maisons, celle-ci, la rue Tronchet, débordante de mouvement, trépidante, encombrée, au milieu du brouhaha du bruyant Paris central, celle-là, spacieuse, somptueuse, offrant à ses visiteurs, outre le raffinement de l'installation la plus attrayante, l'atmosphère de paix, de détente reposante que l'Ouest conservera quelque temps encore, aussi longtemps qu'il n'aura pas été totalement envahi.

Six ans depuis la rue Pasquier et le modeste départ ! Que de chemin parcouru ! Des résultats de ce genre sont à retenir comme des témoignages décisifs de la persistante vitalité de l'initiative française. On nous rebat les oreilles de la vision américaine, seule grande et longue, du pouvoir réalisateur américain, seul authentique et efficace !... N'en jetez plus... Et constatons pour une fois — une fois de plus — que l'on ne réussit tout de même pas si mal que cela, aussi, en France.

HENRI TISSEUR.

LA SÉLECTION SEQUANA 1929 COMPRENDRA DOUZE LIVRES CHOISIS PARMI LES MEILLEURS DE LA PRODUCTION LITTÉRAIRE DE L'ANNÉE - 12 NOUVEAUTÉS - ÉDITÉS SUR BEAU PAPIER, QUI SERONT EXPÉDIÉS AUX SOUSCRIPTEURS ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ ■ BROCHÉS OU RELIÉS, A MESURE DE LEUR PARUTION.

ELLE SERA **UNE COLLECTION DE BIBLIOPHILE** POUR UN PRIX A PEINE SUPÉRIEUR A CELUI DE L'ÉDITION ORDINAIRE.

BROCHÉS, 16.25 - RELIÉS, M^LE I. Imitation maroquin, avec bandes, titres à l'or, **22.** » M^LE II. Cuir luxe, entièrement faite à la main, **31.60** M^LE III. Chagrin fin poli, avec coins, **52.50**

LE COMITÉ DES CHOIX :

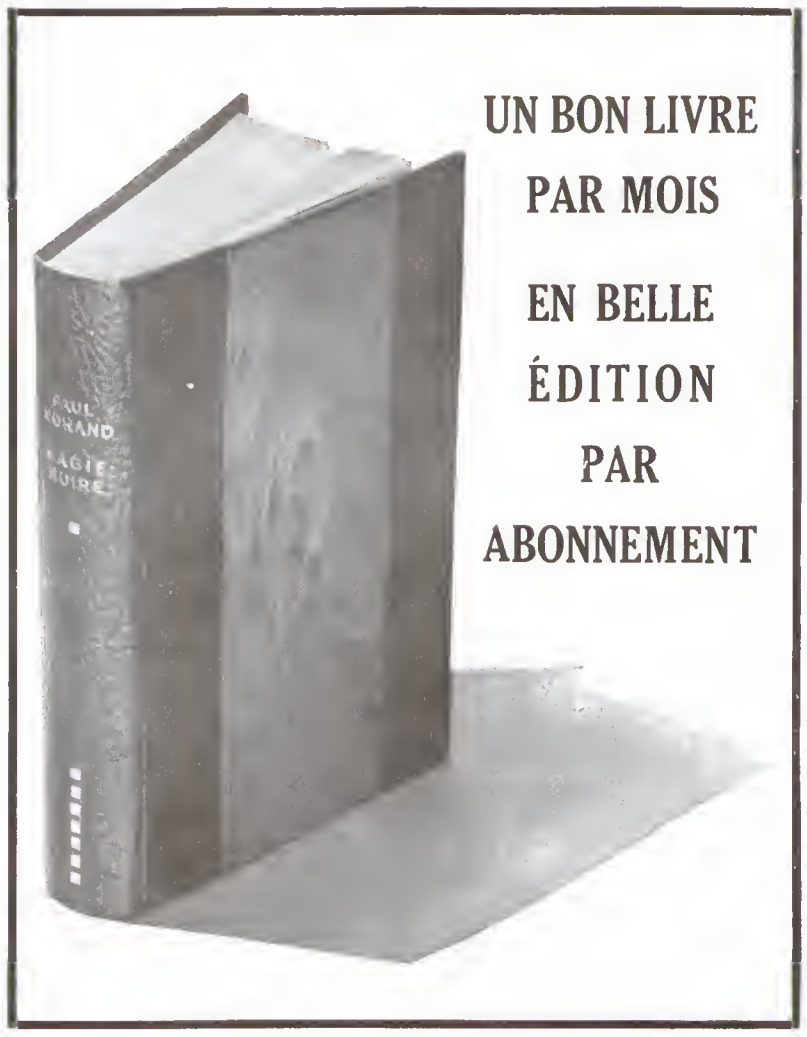
MM.
Henry BORDEAUX ; Joseph BÉDIER ; HENRI-ROBERT ; Paul VALÉRY, *de l'Académie française* ; Pol NEVEUX, *de l'Académie Goncourt* ; Fortunat STROWSKI, *de l'Institut* ; Léon BÉRARD, *ancien ministre de l'Instruction publique* ; Jacques BAINVILLE ; André CHAUMEIX ; Pierre LYAUTEY ; Henri MASSIS ; André MAUROIS.

Parmi les choix 1929, manuscrits en lecture :

KESSEL. . . . *La Belle de jour.*
J. GREEN . . . *Léviathan.*
J.-J. THARAUD: *Les Frères ennemis.*
BERNANOS . . *La Joie.*

Suivront :

COLETTE — DE LACRETELLE
CHATEAUBRIANT — Psse BIBESCO
MAUROIS — MARTIN DU GARD
MAURIAC — P. MORAND, etc.



SERVICE

Le livre parvient à domicile comme un magazine ou une revue. Il est expédié le jour de la parution. Les souscriptions sont payables au mois ou à l'année. - - -

La Sélection assure automatiquement

1° Le contact avec le mouvement littéraire français ;

2° Les œuvres marquantes en édition de bibliophile.

Elle est spécialement indiquée pour les Étrangers cultivés.

TARIFS DES SOUSCRIPTIONS

Payables à la souscription pour **un an** *: 12 vol. comprenant tous frais de port et d'envoi.*

	Brochés	R I	R II	R III
France. . .	195	264	380	630
Étranger. . .	250	350	480	730

Pour les Etats-Unis, demander les tarifs à : SEQUANA, Room 412 - 11, Beacon Street, Boston Mass., et pour le Canada : Librairie DEOM, 1247, rue Saint-Denis, Montréal.

Payables chaque mois : un volume. Ce livre est expédié contre remboursement.

	Brochés	R I	R II	R III
France. . .	18	24	34	55
Étranger (1). .	24	32	43	65

(1) Seulement les pays suivants : Allemagne, Autriche, Belgique, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal et Colonies, Suède, Suisse, Tchécoslovaquie.

Bulletin de souscription à adresser à SEQUANA, 10, rue Jean-Du-Bellay, PARIS

Veuillez noter ma souscription à la Sélection SEQUANA de un volume

Broché ☐ Relié I ☐ Relié II ☐ Relié III ☐

☐ Je paye mon abonnement à la souscription. Veuillez trouver ci-jointe la somme de.....

☐ Veuillez m'expédier le volume chaque mois contre remboursement.

Marquer d'une croix les rectangles choisis.

ADRESSE

M.....

.....

.....

.....

Écrire très lisiblement.

LEMAIRE

5, RUE SCRIBE

Seule maison à Paris uniquement spécialisée dans l'Article de Fumeurs

Pub Wallace. Paris.

La nouvelle montre "Ermeto"

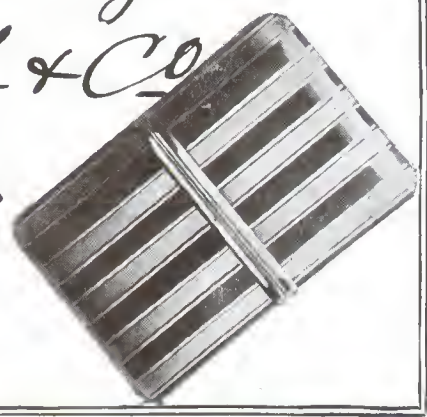
à Remontage Automatique

est en vente chez :

Kirby, Beard & Cie

5 Rue Auber

Paris



Prière de nous demander notre catalogue illustré n° 1524.

La danse autour du mai. — Image de Sigismond Olesiewicz, pour *Jeanne d'Arc*, de J.-J. Brousson.

BIBLIOGRAPHIE

LES LIVRES D'ÉTRENNES

(Voir les numéros des 8, 15 et 22 décembre 1928).

Un livre absolument délicieux et de la plus rare qualité d'émotion, c'est *Jeanne d'Arc* racontée pour la jeunesse par Jean-Jacques Brousson. On n'ignore pas que Jean-Jacques Brousson aida à réaliser la documentation du grand livre d'Anatole France sur Jeanne d'Arc. C'est donc avec une connaissance sensible et avec un amour lyrique de l'époque où une humble fille réalisa un miracle national que Brousson a écrit cette merveilleuse histoire pour les petits et aussi pour les grands. Car rien n'est plus joli que cette forme rythmée, cette prose rimée que cet écrivain si moderne a adoptées pour se rapprocher — et comme il y réussit ! — des vieux conteurs de légendes du temps où vécut Jeanne.

Voici la page où il nous rend sensible l'émotion de Jeanne poursuivie par ses voix :

« Jeanne a treize ans : c'est le printemps. Dans la prairie, cueillant des fleurs pour le mois de Marie, elle a grand'peur. Soudain son bouquet s'envole et toutes les corolles tressent en l'air une auréole étincelante qui chante : « Jeannette, » sois bonne ! »

» Un jour d'été, glanant aux champs, sa gerbe d'épis resplendit comme l'ostensoir de l'église. Une voix dit : « Il faudra quitter Domremy. » Un soir d'automne la voix tonne : « C'est toi, » Jeanne, pauvre fileuse, qui mettra Charles sur » le trône. » Et Jeannette est très malheureuse.

» L'hiver, un soir, dans les bois noirs, la ronde de lumière s'éclaire : « Qu'attends-tu pour aller » en guerre ? »

» Maintenant, les voix lumineuses poursuivent partout la peureuse. Elle les perçoit dans la rumeur matinale des bois qui s'éveillent, dans la plainte des fontaines, dans la cloche qui tinte, dans les clarines des troupeaux, dans le vent, dans la pluie, dans la nuit qui oppresse et caresse les bois endormis. Toutes les choses, la forêt comme la rose, le chêne, le lis vermeil, crient : « Prends l'étendard du roi du ciel. »

Et voici, maintenant, Jeanne finissant en gloire et en amour sur son bûcher :

« Par en bas, on met le feu aux bois. Jeanne entend alors ses Voix. Elle comprend le murmure des ramures ; à leur fumée, parfumée, la bergère reconnaît ses amis de la forêt. Ces brindilles qui frétillent sur ses pieds nus, ce sont les églantines du Bois-Chenu. Cette flamme qui pénètre jusque dans son cœur, c'est le Beau-Mai en fleur ; c'est le hêtre où filles et garçons, en la belle saison, chantaient et dansaient en rond. Quelques branches ont encore leurs manches de mousses et les nids : « Nous sommes tes amis, » petite fleur ! petite sœur ! encore un peu de » douleur : à nous, tu seras unie. » Elle crie : « Jésus ! Marie ! », et, sur sa tête qui retombe, plane une colombe pareille à celle de l'oriflamme vermeille. Dans les cendres, le bourreau a la stupeur de trouver intact et tendre le cœur de la Pucelle. En vain, il le martèle ; le cœur palpite toujours. Il continue à battre pour la France. « Anéantissons le miracle, dit le cardinal de » Winchester. Qu'on jette à la Seine la poussière » de cette sorcière. » Lors un grand vent se leva ; qui cette cendre éparpilla sur toutes les villes françaises. Les villes, les hameaux, les champs conservent encore, vive, la braise du bûcher de Rouen. »

Ce livre charmant et exaltant nous est présenté par les éditions Duchartre et Van Buggenhoudt, 15, rue Ernest-Cresson, Paris (1 vol., 50 fr.). Il est illustré dans le goût du quinzième siècle par d'abondantes images coloriées de Sigismond Olesiewicz qui s'est adapté d'une façon ravissante la séduction du texte.

La librairie Plon offre comme livre d'étrennes aux bibliothèques dans une édition magnifique, ces *Mémoires de la reine Hortense* qui, rassemblés par le prince Napoléon avant sa mort, ont été publiés, en 1927, avec des notes de M. Jean Hanoteau absolument remarquables par leur précision documentaire et le grand labeur de recherches dont elles témoignent.

Nous avons dit, quand nous avons parlé de leur publication, comment les *Mémoires de la reine Hortense*, dont le manuscrit est daté de 1820 mais s'augmenta par la suite de diverses annexes, sont demeurés pendant plus d'un siècle, ignorés du public.

L'exhumation de ces papiers, encore qu'ils prennent, comme tous les souvenirs de cette sorte, le sens d'une justification, fut un véritable événement dans le monde de l'érudition napoléonienne et même pour l'Histoire tout court. On ne saurait nier, d'autre part, le charme indiscutable de leur expression sensible et vivante, et nous leur devons, sur la Cour de Napoléon et la famille impériale, des tableaux, des scènes, des portraits, d'un relief animé et d'une admirable couleur. La triste vie conjugale que vécurent la reine Hortense et son mari Louis-Napoléon nous y est expliquée avec une abondance de détails qui, s'ils innocentent naturellement la mémorialiste, mettent en relief le caractère obsédé, envieux, jaloux de son mari qui fut surtout un malade. Par contre, la fille adoptive de Napoléon consacre des pages sensibles, enchantées à ce beau général de Flahaut qu'elle aima, semble-t-il, avec fidélité depuis qu'il apparut dans son existence. Et ce fut à Aix-les-Bains, autour du lac du Bourget et

La reine Hortense (1805), par Gérard.

sur le lac, atmosphère et cadre romantiques où toute cette société impériale, excédée de la représentation officielle sous l'œil du maître, s'en allait chercher un repos de l'esprit et des aventures du cœur, que se précise l'idylle dans le cadre passionné que devait immortaliser Lamartine.

Ajouterons-nous que ces très intéressants mémoires ont paru en des temps opportuns ? La reine Hortense, par sa silhouette, ses chansons, ses rêveries, ses amours, son extraordinaire destinée, fut véritablement une reine romantique et son visage devait naturellement prendre place dans la galerie évoquée de la grande commémoration

(Voir la suite page XXVI.)

ARTICLES DE PARIS

PALAIS DES BIBELOTS
DORY'S
I. FISHGRUND
18 Bd Montmartre - PARIS
Grands Boulevards.

BRONZES, IVOIRES
EMAUX ET MAROQUINERIE
DE LUXE

AMEUBLEMENTS

Virgona
11 rue bleue - paris (9e)
square montholon
téléphone { provence 36-13 / provence 12-02

TOUT CE QUI CONCERNE L'AMEUBLEMENT ET LA DÉCORATION DE VOTRE MAISON

MEUBLES RUSTIQUES

MEUBLES Echanges
JAFÉ RUSTIQUES
194 Avenue du Maine - métro Alésia

AUTOMOBILES

LA 5 C.V
MICHEL IRAT
LA PETITE VOITURE FRANÇAISE DE GRANDE CLASSE

103 Av. de Villiers. Paris.

ASSURANCES

POUR VOS ASSURANCES
CONTRE LES RISQUES DE TRANSPORTS
LE VOL ET ACCIDENTS DE TOUTES NATURES
Adressez-vous à
LA FONCIÈRE
Ste Anyme fondée en 1879
CAPITAL 25 MILLIONS (½ versé)
SIÈGE SOCIAL 48.50 rue Nre Dame des Victoires PARIS (Bourse)

BONNETERIE POUR ENFANTS

CULOTTE PETIT BATEAU
pour bien habiller les Enfants
Tricots, Brassières, Combinaisons
Exiger la Marque "PETIT BATEAU"

BONNETERIE

les maillots de plage
les maillots de bain
les sous-vêtements en soie
et en angora
AU GRAND FRÉDÉRIC
5 Fg. Saint-Honoré. Paris.

Pellat fab: **TRICOTS ÉLÉGANTS** PULL-OVER ENSEMBLES SPORT
TOUT FAITS ET SUR MESURES
15 rue JOUFFROY . PARIS.

CARILLONS WESMINSTER

UNIQUE AU MONDE
Véritable Carillon Wesminster
LE VIOLON
MONTÉ AVEC DOUBLE TABLE DE RÉSONNANCE
Bns S.G.D.G. 1/4 8 GONGS INDÉCOMPTABLES
SONORITÉ INCOMPARABLE, fco 450 fs
MÊME GENRE, SANS TABLE, fco 350 fs
garanti 5 ans
Actuelle: VENTE à CRÉDIT Demandez le catalogue n° 46
Petite majoration
LA GÉNÉRALE fab. d'Horlogerie
86 Bd BEAUMARCHAIS. PARIS. 11e metro: RICHARD-LENOIR

COIFFEURS-POSTICHEURS

Jules et Etienne
Permanent Waving
1 RUE SCRIBE 4. RUE VOLNAY 18. RUE DAUNOU
Central 13.73 / 68.42 Central 44.41 Louvre 54.31
BIARRITZ. (paquebot) Ile de France

CHEMISIER

Spécialiste de la chemise sur mesure
POIRIER
8, rue Rougemont (Gds Boulds)
—: Grand Prix Exposition des Arts décoratifs. :—

CRISTAUX-PORCELAINES

Au Lion Rouge
53, Bd Malesherbes
(Pl. St Augustin)

PORCELAINES DE LIMOGES
FAÏENCES · CRISTAUX
Reproduction ancien et moderne
Demandez notre catalogue de luxe. Illustré en couleurs.
~ reproduction exacte de nos services ~
ENVOI contre MANDAT de 5 fs REMBOURSABLES à la Com.de

DENTELLES

COMPAGNIE DES INDES
80, Rue de Richelieu, PARIS

RIDEAUX ET STORES — DENTELLES en tous genres — LINGE DE TABLE
Spécialité de Voiles de Mariées

ÉCLAIRAGE

LUMINAIRE
de Luxe
Collections de choix
Lustres à cristaux de roche

Galey Frères
242 Bd. SAINT-GERMAIN. PARIS
PHOTOGRAPHIES sur demandes n'EDITANT PAS de CATALOGUE

ESTAMPES-GRAVURES

GALERIE DE L'ESTAMPE
1, Rue Edouard VII – PARIS
Gravures. Livres d'art
VENTE - ACHAT - EXPERTISE

FERRONNERIE D'ART

BERCUE
FERRONNIER
GRAND PRIX PARIS 1925
CONSOLES · LUSTRES · LAMPES · TORCHÈRES
ETC · OBJETS D'ART · ENTOURS · STATUES
EXPOSITION PERMANENTE
10 RUE DES RENAUDES · PARD · XVIIe
TÉLÉPHONE WAGRAM 30-53

GRAMOPHONE - T.S.F.

LES ONDES MUSICALES
6, Place de la Madeleine ~ Paris
Les meilleures marques.
Les meilleurs appareils.
Les meilleurs disques.

GRAMOPHONES
T.S.F
Comptant ou Long Crédit

GANTS

GANTS GLENAT
les mieux. les moins chers
281, Rue St Honoré (près Rue Royale). Paris.

HÔTEL DE LUXE

HÔTEL LOTTI
L'HÔTEL ARISTOCRATIQUE DANS LE QUARTIER ÉLÉGANT
7 & 9, Rue de Castiglione · PARIS ·
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE OTELOTTI

INSECTICIDES

JOAILLIER

SIROP ET PAULIET
EXPERTS
Les moins chers des meilleurs joailliers
222 RUE St MARTIN — 86. Av. MALAKOF

MAROQUINERIES

LE LÉZARD *est à la mode*
DANYL *le Maître Maroquinier*
12 BOULEVARD DES ITALIENS
vous offre un choix unique en sacs de dames, de ses dernières créations en peaux de reptiles
depuis 125 frs.
même maison:
15 Boulevard Montmartre

E. DURAND
Maroquinerie de Luxe
28, boulevard Poissonnière 28. PARIS

OPTICIEN

BOURGEOIS
L'Ingeur CHEVALLIER
(Anc. Pont-Neuf)
27 Rue des Pyramides
Spécialité de Lunetterie sur mesure

TABLEAUX (MARCH. DE)

GALERIES GEORGES PETIT
8, Rue de Sèze
TABLEAUX MODERNES
Exposition Permanente
BARBIZON SCHOOL. BRONZES DE BARYE
Direction de ventes publiques

TAILLEUR POUR HOMMES

Harrison
FONDÉE EN 1883
18 Boulevard Montmartre 18
Coin Carrefour Haussmann
PARIS
AD. TELEGR. GÉOARISON 98 PARIS
CODE BENTLEY
costumes sans essayage
étoffes anglaises
coupeurs entraînés à LONDRES & NEW-YORK

TISSUS

BOKA
LA PLUS IMPORTANTE SPÉCIALITÉ DE
TISSUS
SOIERIES LAINAGES VELOURS INDIENNES DOUBLURES
15 RUE DU 4-SEPTEMBRE PARIS

VIN DE CHAMPAGNE

CHAMPAGNE **MERCIER**
ÉPERNAY

Maison à PARIS : 8, rue de Valenciennes.

PUBLTE H. PREVOT

LYON "LES SAUCISSONS"
de la Maison Jean MOYNE
11, place de la Miséricorde, LYON
sont réputés dans le monde entier.
Spécialité de Quenelles, Pâtés, Foie gras.
Expédition France et Étranger.

SAINT GILLES
SOIERIES
VELOURS
la qualité
le choix
les prix
7, Fg St Honoré
• PARIS •

Maladies de la Femme

Toutes les maladies dont souffre la Femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien; les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant point congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le **sang, l'estomac** et les **nerfs,** et seule la

ABBÉ SOURY 1733-1810
Exiger ce portrait

JOUVENCE DE L'ABBÉ SOURY

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

Pour assurer à leurs fillettes une bonne formation, les mères de famille leur font prendre la **Jouvence de l'Abbé Soury.**

Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques, s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de *Maladies intérieures, Suites de couches, Métrites, Fibromes, Hémorragies, Tumeurs* trouveront la guérison en employant avec confiance la **Jouvence de l'Abbé Soury.**

Celles qui craignent les accidents du *Retour d'Age* doivent faire une cure avec la **Jouvence de l'Abbé Soury,** pour aider le sang à se bien placer et éviter les maladies les plus dangereuses.

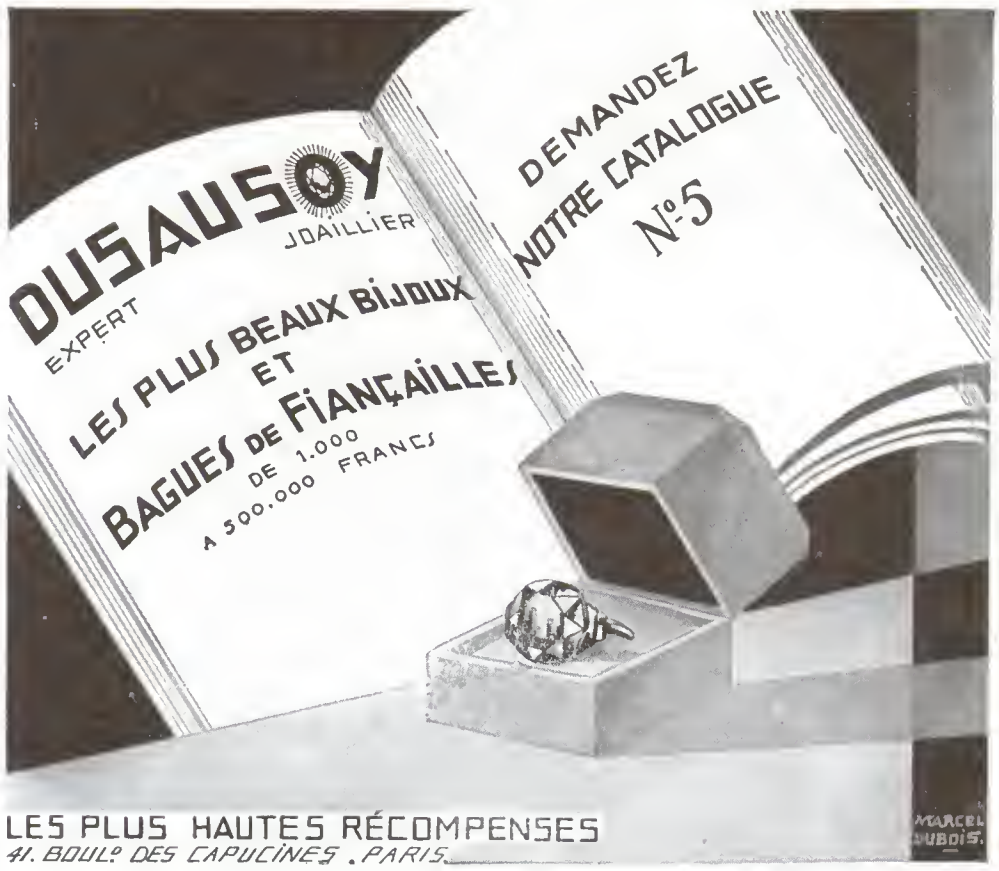
La **JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY**, préparée aux Laboratoires **Mag. DUMONTIER**, à Rouen, se trouve dans toutes pharmacies. Le flacon, 9 fr. 75 impôt compris.

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'ABBÉ SOURY qui doit porter le portrait de l'Abbé SOURY et la signature Mag. DUMONTIER en rouge.
Aucun autre produit ne peut la remplacer.

ÉDITIONS DU MAROC
Photos à terre et en avion

Marrakech.

M. FLANDRIN, rue Gay-Lussac, à Casablanca.
Dépôt à Paris : DE LACAM,
44, RUE D'ASSAS.



Situé sur les rives historiques de la Tamise, l'Hôtel Cecil offre à ses hôtes, dans une ambiance de luxe, la quintessence de la traditionnelle hospitalité britannique.

HOTEL CECIL
LONDON

Pour conditions, s'adresser au Directeur, télégrammes : CECELIA-LONDRES, ou dans les Agences de Voyages habituelles.

SOLDATS DE PLOMB ET D'ÉTAIN ARTISTIQUES

Plats, demi-plats
et massifs.
JOUETS POUR ENFANTS

Civils, militaires, cirques, paysages, pompiers, arbres, etc.

Spécialité unique
pour
Collections et Panoramas.

Soldats d'étain toutes époques, toutes armes, toutes nations, toutes attitudes.

CATALOGUE GRATUIT

E. LELONG
24, rue de Dunkerque, PARIS (10e).
Fermé le mardi. — Trud. 24-13

Échos et Communications

UNE SPÉCIALITÉ !...

Malborough, 59, rue Saint-Lazare, d'exquis modèles de Couture signés, de Ravissants chapeaux griffés, des prix accessibles à toutes.

POUR LES ÉTRENNES...

Un chien dont les yeux mouvants indiquent l'heure. Une ombrelle en émail formant pendulette.

Le minuscule oiseau chanteur sortant d'une boîte artistique.

Créations Spingarn. — Ye Olde curiosity shop, 350, rue Saint-Honoré. Catalogue sur demande.

« LA LECTURE A L'HOPITAL ».

A l'occasion des fêtes du Nouvel An, l'œuvre philanthropique « la Lecture à l'hôpital », qui fait distribuer des livres et des revues dans tous les hôpitaux, hospices et maisons de retraite, fait un pressant appel auprès du public afin qu'il lui soit possible d'offrir un livre à *chaque malade.*

Pour réaliser son beau projet, il faut 50.000 volumes à « la Lecture à l'Hôpital ».

Les livres doivent être adressés *directement* à l'Assistance publique, direction des archives, service de la Lecture à l'hôpital, 3, avenue Victoria, Paris.

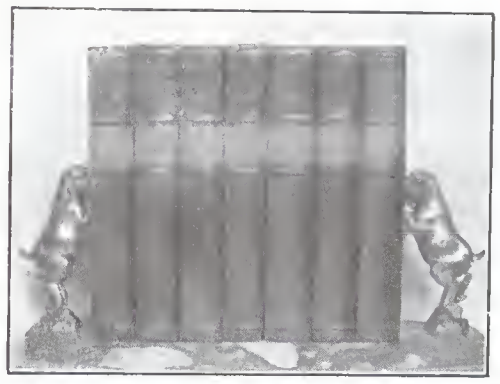
NOUVELLES INVENTIONS

(Tous les articles compris sous cette rubrique sont entièrement gratuits.)

SERRE-LIVRES AUTOMATIQUE

L'habitude est prise aujourd'hui par toute personne que sa profession retient à une table de travail d'y placer debout, à portée de la main, les volumes, les petits registres ou carnets, etc., qu'elle doit consulter fréquemment. Pour que ces documents demeurent ainsi debout, on les loge entre deux blocs artistiques, de métal, de marbre, etc., qui les maintiennent en cette position.

Mais cette disposition présente l'inconvénient que les volumes se couchent les uns sur les autres dès qu'on enlève l'un d'eux pour le consulter. Il est alors nécessaire de les remettre debout et de « serrer les rangs », c'est-à-dire de rapprocher les deux supports l'un de l'autre, pour que le petit incident désagréable ne se reproduise pas.



Un serre-livres automatique pour table de travail.

On voit que les supports artistiques varient automatiquement dans leur position, d'après le nombre des volumes qui leur sont confiés.

L'inconvénient du serre-livres fixe vient d'être supprimé par l'invention du *serre-livres automatique,* dont notre figure montre l'une des très nombreuses réalisations. On voit que les deux supports artistiques opposés, deux chevreaux ici, sont articulés à leur base et, par leur propre poids, automatiquement, maintiennent en position verticale les volumes, quel qu'en soit le nombre.

Les positions extrêmement variées et souvent très amusantes, que prennent d'eux-mêmes les sujets, ajoutent beaucoup d'imprévu amusant à la commodité évidente que présente le système.

Les serre-livres automatiques B. de S., en tous sujets, se trouvent chez M. Denand, 14, rue Commines, Paris (3e).

Pour toutes insertions concernant les « Nouvelles Inventions », *écrire au* Service des « Nouvelles Inventions », *à* L'Illustration, *13, rue Saint-Georges, Paris (9e).*

CUSENIER

LIQUEURS DE LUXE

PRUNELLIA

EXTRA SEC
(CURAÇAO ORANGE)
FREEZOMINT
(MENTHE GLACIALE)
MANDARINETTE

N° 217

La fumée vous gêne-t-elle, Madame?

Il vous est facile de purifier l'air de vos appartements, de neutraliser et d'absorber la désagréable odeur des fumées de tabac, de détruire les déplaisantes odeurs des cuisines, en employant la

LAMPE HYGIÉNIQUE BERGER

Grâce à son cône au noir de platine porté à l'incandescence, les aldéhydes dégagés neutralisent et consument toutes les impuretés de l'air, éloignent les mouches et les moustiques. Ce n'est donc pas un simple brûle-parfums sans efficacité et sans valeur, c'est un appareil hygiénique et antiseptique qui rend

l'appartement agréable et sain.

L'Ozoalcool nécessaire pour le fonctionnement de la lampe est livré dans toute la gamme des parfums depuis la verveine jusqu'au chypre. La Lampe Berger tout en aseptisant radicalement donne une odeur imperceptible ou forte suivant le goût de chacun. Sa consommation est insignifiante.

100 modèles différents depuis 20 francs.

Tous les modèles sont basés sur le même principe, seule la présentation diffère.

Modèle Berger-Lalique

Modèle Universel

En vente dans les Grands Magasins, Maisons d'articles de fumeurs, Maroquineries, Parfumeries et au dépôt général

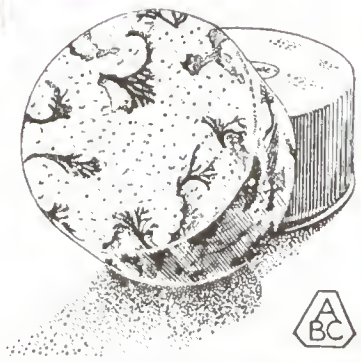
Lampe Berger
absorbe toutes odeurs

18, rue Duphot
PARIS-Madeleine, 1er

qui se fera un plaisir de vous envoyer gracieusement les notices illustrées.
Pour locaux publics : Ozonateurs électriques depuis 450 francs.
Description sur demande.

Un rien de poudre veloute votre peau

CORYSE
PARIS



ABC

LUBIN PRÉSENTE

R. LANG.

(Suite de la page XXII : Bibliographie.)

romantique. *Les Mémoires de la reine Hortense* constitueront un des plus beaux livres à offrir, jusqu'en 1930 au moins, pour les étrennes des fervents de la période impériale, même post-impériale.

De très nombreuses illustrations documentaires, remarquablement choisies ajoutent à la richesse du volume.

Comment ne point signaler, parmi les livres d'étrennes offerts en cette fin d'année, la délicieuse histoire racontée par Gaston Chérau aux petits enfants : *Jacques Petitpont, roi de Madagascar* (Ferenczi, édit., 15 fr.). Il est tout à fait intéressant qu'un écrivain de la valeur et de la puissance de M. Gaston Chérau s'incline vers les âmes enfantines et il a bien raison de nous dire, dans sa préface, combien les auteurs se trompent quand ils croient pouvoir bâcler leurs ouvrages parce que ces livres ne sont pas destinés aux hommes.

M. Gaston Chérau, l'auteur de l'inoubliable Champi-Tortu, l'enfant malheureux, nous présente cette fois un Jacques Petitpont qui vit dans la joie des jeux servis par la malice de son imagination

Le livre, avec ses épisodes animés où nous voyons des gestes d'enfants préparer le geste des hommes, est d'un joli charme plaisant et sensible qu'interprètent admirablement les nombreuses images de H. Avelot.

M. Léopold Chauveau, qui réalise à la fois le texte et les dessins de ses livres et de ses albums si personnels pour la jeunesse, nous donne une version fort originale du *Roman de Renart* (Attinger, édit., 25 fr.).

L'amusant prologue rappelle combien Adam et Eve, après avoir été chassés du paradis, se trouvèrent dépourvus de toutes choses. Le Père Eternel eut pitié d'eux et tendit à Adam une baguette de coudrier lui disant qu'il lui suffirait de frapper la mer avec cette baguette pour en faire sortir un animal utile : « Garde-toi surtout de laisser frapper Eve, tu sais déjà qu'il ne peut te venir d'elle que du mal. » Adam frappa la mer et il en sortit un mouton. Mais il ne put empêcher Eve de frapper la mer à son tour et il en sortit un loup qui se jeta sur le mouton ; le second coup de baguette d'Adam fit paraître le chien, qui a toutes les bontés, et le second coup de baguette d'Eve révéla le renard, qui a toutes les astuces. Ainsi sommes-nous introduits dans ce *Roman de Renart* à la manière de M. *Léopold Chauveau*, texte et gravures, qui vous sera un divertissement comme, aussi, l'histoire de *Roitelet* qui, sous le signature du même auteur-dessinateur (même édit., 12 fr.) prend place dans les « albums du petit père Renaud ».

Si les éditions Pierre Lafitte ne nous offrent point, chaque année, de nouveaux livres d'étrennes, elles ont toujours leurs magnifiques collections illustrées : *les Grands musées du Monde en couleurs* (8 vol. rel., de 65 fr. ou 70 fr. l'un) ; *les Peintres illustres* (chaque vol., cart., 6 fr. 50) ; les *Romans complets illustrés de Pierre Loti* (5 vol. in-4° reliés à 65 fr. l'un), et les *Œuvres complètes illustrées d'Edmond Rostand* (7 beaux vol. in-4° reliés, à 65 fr. l'un).

La Bretagne, jusqu'ici, ne figurait pas dans la série Laurens des « Villes d'art célèbres ». Elle y prend place avec le volume de M. Alexandre Masseron sur *Quimper, Quimperlé, Locronan et Penmarc'h* (br., 18 fr. ; rel., 25 fr.). L'auteur nous mène d'abord devant les monuments de Quimper, l'église de Locmaria, la cathédrale dont les flèches dominent la cité ; il nous guide à travers les vieilles rues, dans les musées, et nous fait saisir, en des pages pénétrantes, toute la beauté de cette ville d'art. Puis c'est une promenade dans les villes et bourgs voisins. Cent quinze illustrations contribuent à faire de cet ouvrage un des plus captivants de la collection.

Le beau livre de M. Henri Thédenat sur *Pompéi*, également dans la collection des « Villes d'art célèbres » (36 fr.), ranime toute la vie antique, avec ses théâtres, son forum, ses marchands, ses citoyens, qui réapparaît devant nous.

Aux « Manuels d'histoire de l'art » s'ajoute le beau livre vulgarisateur de M. Henri Focillon, professeur à la Sorbonne, sur *la Peinture au dix-neuvième et au vingtième siècle, du réalisme à nos jours* (br., 40 fr., rel., 55 fr.). En un texte plein de vie, riche de plus de deux cents illustrations — un véritable musée — nous sont présentés tous les grands artistes et leurs œuvres capitales qui font du dix-neuvième et du vingtième siècle une des époques les plus splendides de la peinture. Toute l'évolution de cet art nous apparaît dominée par la peinture française, avec ses ramifications aussi bien chez nos voisins qu'en Orient ou en Asie.

La maison de la reine Hortense à Aix-les-Bains. (Extrait des *Mémoires de la reine Hortense*.)

LE LANCEMENT DU " NICOLAS-PAQUET "

Le long-courrier *Nicolas-Paquet* a été lan un plein succès à la Seyne, le jour même de Saint-Nicolas. Long de 140 mètres et large 17 m. 30, son déplacement est de 10.500 tonne son tirant d'eau à pleine charge de 6 m. 67.

Deux machines alternatives à triple expansic alimentées par six chaudières cylindriques type Prudhon-Capus chauffant au mazout, l assureront une vitesse de marche de 16 nœuds 16 n. 5, pouvant atteindre en « pointe », 17 nœu

De très luxueux aménagements intérieurs so prévus, notamment pour le grand salon, le fum

Lancement du *Nicolas-Paquet*. — *Phot, Marius Ba*

et les appartements particuliers donnant dir tement sur le pont-promenade supérieur. Le nav pourra embarquer 180 passagers de luxe, 152 2e classe, 120 de 3e classe et transporter com rationnaires environ l'effectif d'un bataillon.

Le *Nicolas-Paquet* a été baptisé et lancé une matinée ensoleillée, devant une nombre assistance. Mgr Simeone, évêque de Fréjus, c ciait, ayant à ses côtés la marraine du paquel Mme Maurice de Barbarin, fille aînée du regre armateur marseillais. Mme veuve Nicolas Paq assistait elle-même à la cérémonie.

la plus belle avenue du monde..
CARROSSERIE KELLNER
Restaurant-Bar Embassy
CARLTON HOTEL
ROUFF lingerie - trousseaux
PALAIS DE MARBRE Mercier Frères ameublement - décoration
E. Curiel bijoutier-joaillier
Coquillot bottier
Le Berry restaurant-bar
Yvonne Seyler Hte modes
LE Paradis des Enfants games & toys
Voisin
Alexandrine GANTS • SACS • ECHARPES
automobiles RENAULT
Un Coin de Venise linge de table. châles verreries artistiques arcades
Les parfums de Rosine
Delion Chapelier. Chemisier
le Palais de Glace
Louis Sherry CONFISEUR
CHAMPS-ÉLYSÉES
Rayonnement du bon goût, de l'élégance et du luxe de Paris
MODERNE PUBLICITE

Le bon Linge des Vosges

blanchi
sur le pré
...directement
de la fabrique
à la maîtresse de maison
par la

Sté Le linge des Vosges

CAPITAL 3.000.000 FRS.
GÉRARDMER (Vosges)

MARQUE
LINVOSGES
DÉPOSÉE

Demander son tarif I de fabrique
Envoi fr° des collections d'échantillons

Toiles pour draps — Linge d'office et cuisine
Linge de table — Tissus pour lingerie
Linge de toilette — Linge de thé et fantaisie

BUREAU DE VENTE A PARIS
83, rue La Boétie (Métro St-Philippe-du-Roule).

SAN REMO

(Riviera Italienne)

CASINO MUNICIPAL
(Décret-Loi du 22 décembre 1927.)
OUVERT TOUTE L'ANNÉE
SALLES PRIVÉES — RESTAURANT DE LUXE
THÉATRE — OPÉRA — DANCING
TOUS LES SPORTS

Trains de luxe journaliers de toutes les Capitales.

Christofle

N'oubliez pas
que l'année dernière,
le vingt décembre,
des milliers de radiateurs,
des culasses de cylindres, ont
été détériorés faute d'avoir utilisé le

Therm'x
BREVETS L. LUMIÈRE & J. HERCK
réchauffeur catalytique qui garantit l'automobile et permet en toute sécurité : d'éviter le gel du radiateur ; de démarrer au quart de tour ; de prévenir les grippages du moteur au départ, en maintenant l'huile toujours fluide ; de chauffer en cours de route les passagers de la voiture.

Le réchauffeur THERM'X est un appareil portatif SANS DANGER, qui, par catalyse de l'essence, produit DE LA CHALEUR SANS FLAMME, pour une dépense de moins de cinq centimes par heure.

En vente dans tous les garages et chez les fournisseurs d'appareils de chauffage.

SOCIÉTÉ LYONNAISE DES RÉCHAUDS CATALYTIQUES
CALUIRE, PRÈS LYON (RHÔNE)
Agence générale, vente et démonstrations pour
PARIS ET LE NORD DE LA FRANCE
L. PELLETIER
38, Rue du Château-d'Eau
PARIS (Xe)

TANIT

CID
FABRICATION FRANÇAISE
Marque deposee

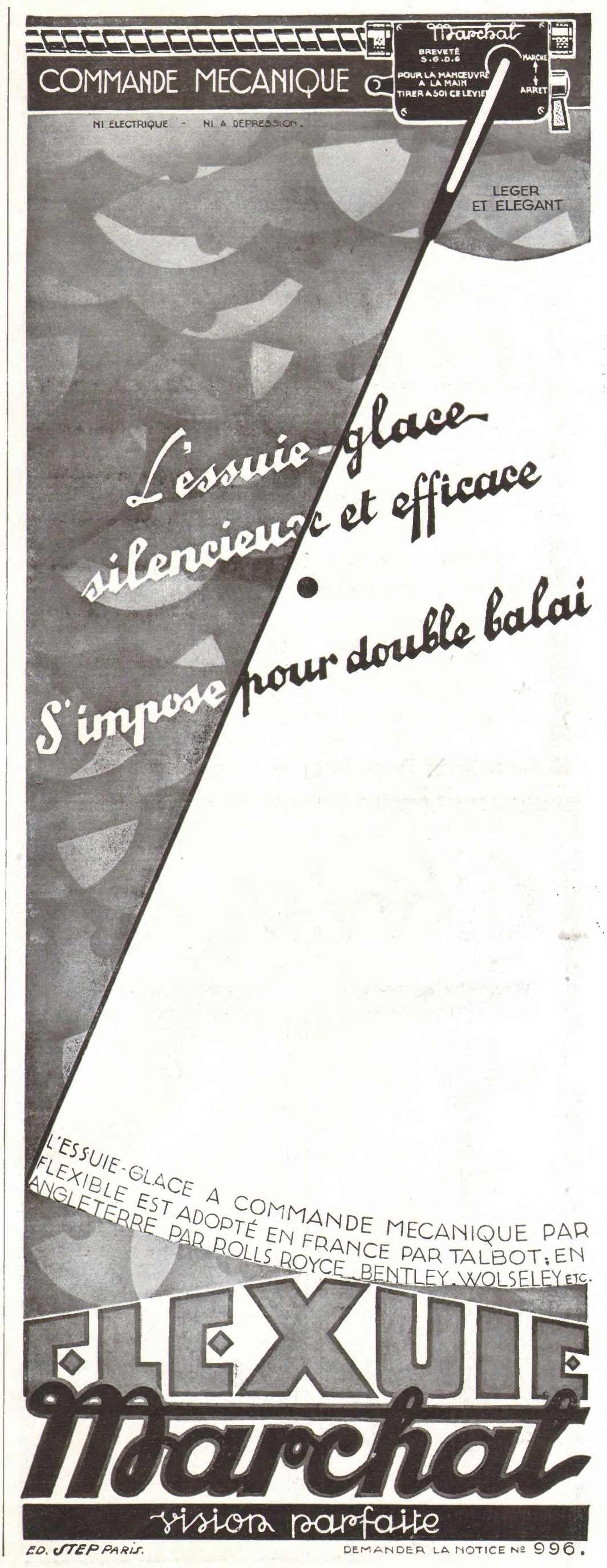
bas de soie

CID le plus résistant pour la marche

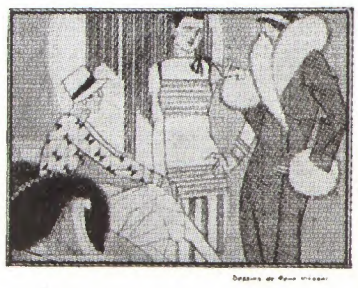
TANIT le plus élégant pour la ville

Ch Ricard

Fabricant : Etablts CORNUEL, 89, rue Réaumur.



Les propos de M. de Bryenne



LA RÉCEPTION

Si M. de Bryenne,

le fameux gentilhomme, arbitre des élégances à l'époque du Grand Roi, revenait parmi nous :

"J'admire, s'écrierait-il, combien s'est transformé le protocole des réceptions ! Il n'est plus nécessaire qu'une femme "ait son jour" régulier. Qu'elle prévienne simplement quelques amies agréables "qu'elle restera chez elle" mardi ou jeudi.

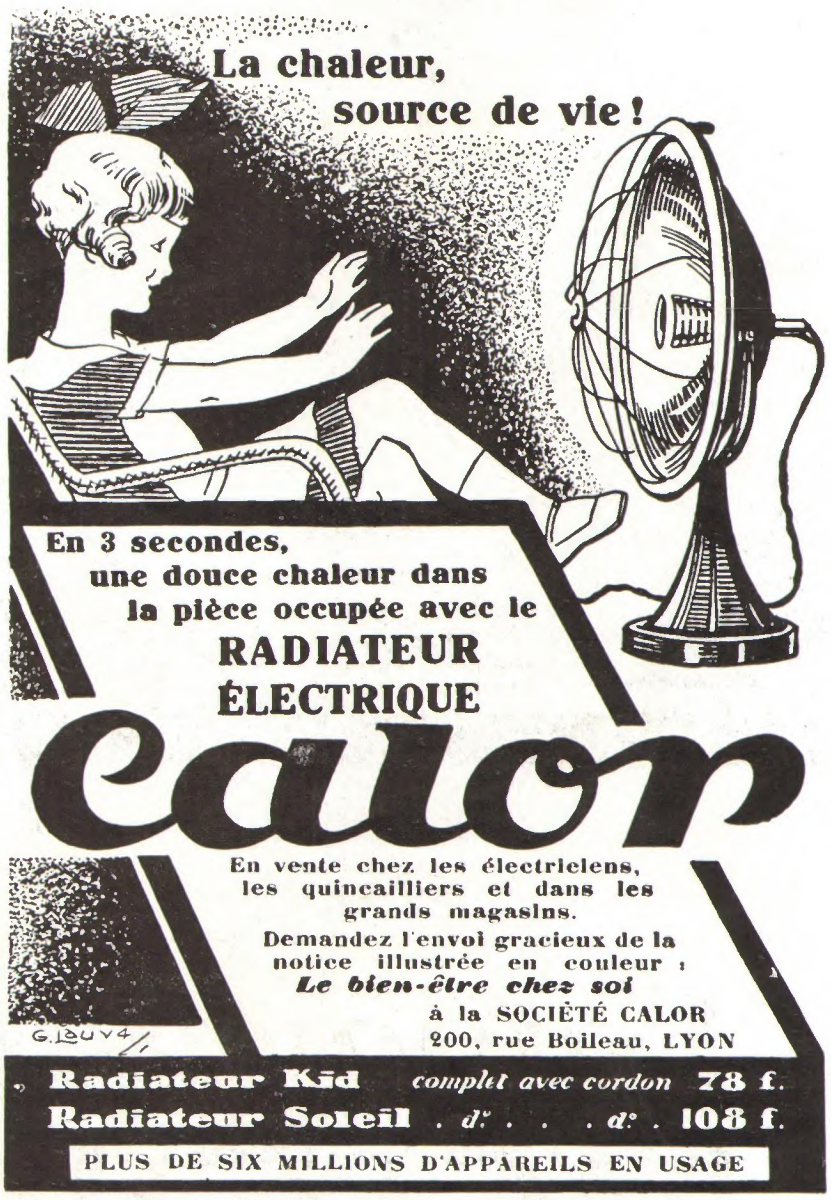
Le jour où vous recevrez, veillez à choisir un parfum qui s'harmonise avec votre élégance et votre esprit. Je vous recommande :

l'Heure Exquise

PARFUM DE BRYENNE

Autres parfums :
Ambre persan · Mabrouka
Parfum sentimental

Pub. Wallace · Paris.



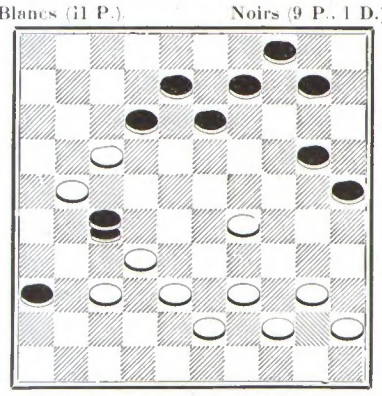
JEUX ET PROBLÈMES

(Voir la solution dans un de nos prochains numéros).

LE DAMIER

N° 4.461. — *Problème*, par J. Bergier.

Blancs (11 P.). Noirs (9 P., 1 D.).

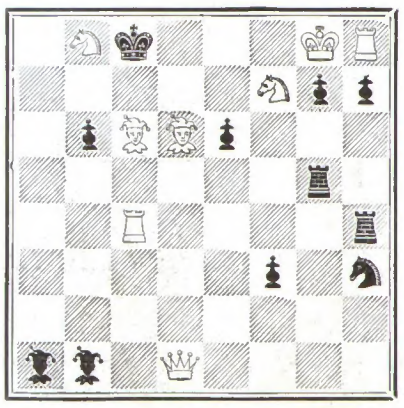


Les Blancs jouent et gagnent.

ÉCHECS

N° 4.462. — *Problème*, par F. Gamage.

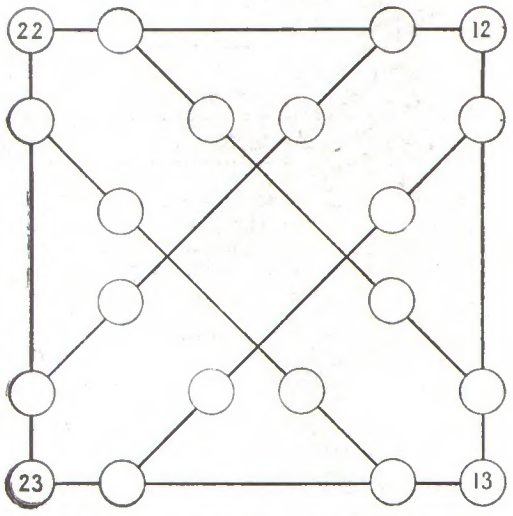
Blancs : 8. Noirs : 11.



Les Blancs jouent : Mat en *deux* coups.

MAGIE ARITHMÉTIQUE

N° 4.463. — *Problème*, par C. C.



Dans les circonférences libres de la figure ci-contre, placer l'un des nombres de 8 à 27, de façon à obtenir, dans les horizontales, les verticales et toutes les obliques, la constante 70.

Solution du 15 décembre 1928.

LE DAMIER

N° 4.460. — *Problème*, par amiral Lafrogne.

Blancs.	Noirs.
1. 27 à 22	18 à 27 (*a*)
2. 17—11	16—7
3. 21—17	12—21
4. 36—31	27—36
5. 35—30	44—15
6. 38—43	29—40
7. 32—28	23—41
8. 43—4	15—47
9. 4—15	*ad lib.*
10. 15—47	perdu
1.	*a*) 16—27
2. 22—24	12—21
3. 20—15	29—20
4. 38—25	27—47
5. 34—30	46—45
6. 49—40	45—1 (*b*)
7. 30—24	47—20
8. 25—26	1—23
9. 36—31	perdu (*c*)

(*c*). En effet, la meilleure défense pour les N. étant de conserver la grande diagonale, pendant la navette 5—46, 46—5, le pion 31 fait D—1 ; les B. jouent ensuite 26—42, puis 42—24, et, selon l'occupation par la D noire de 5 ou 46, gagnent par 15—10 ou 1—23, coup classique.

(*b*) Si 45—29, gain des B. par les 4 pièces, de la même façon, par 30—24, 25—26, etc.

C. Chaplot.

DE MÊME QUE TOUTES LES CÉLÉBRITÉS DE L'AVIATION

madame et monsieur

en auto, en avion, à la chasse, au golf, à Chamonix, portent toujours

un "Lemercier"

SURVÊTEMENT DE SPORT IDEAL POUR TOUS SPORTS

EXPOSITION ET VENTE DES NOUVEAUX MODÈLES:..... Sté **RAGLÉNA**.....

MAGASIN N° 13 AUX PORTIQUES DES CHAMPS-ELYSÉES 144, Av. des Champs-Elysées. Paris.

SEUL
LE MASSAGE A CHAUD
DONNE
DES RÉSULTATS CERTAINS
POUR
VAINCRE
L'OBÉSITÉ
LES RHUMATISMES, LA CONSTIPATION,
LES MAUX DE REINS, ETC...,
LE
radio-Masseur
EST LE
SEUL APPAREIL
PERMETTANT
LE MASSAGE A CHAUD
Se branche sur n'importe quel courant électrique
GRAND MODÈLE 62/m 290 FRS
MODÈLE MOYEN 50/m 150 FRS
En vente :
Toutes Pharmacies,
Magasins d'Orthopédie,
d'électricité, etc.
Envoi Franco de la brochure explicative
N° 16 contenant de nombreuses références.
Etabl. Georges BINOCHE, 59, rue des Peupliers, Billancourt (Seine). — Tél. : Molitor 13-01.

LA PREMIÈRE MACHINE FRANÇAISE A LAVER LES AUTOS
LE GROUPE AUTOLAVEUR
CLINOTO
Economise les 2/3 de la main-d'œuvre.
Supprime totalement la brosse et le passe-partout.
Réduit de 50 % la consommation de l'eau, qui n'a pas besoin d'être sous pression.
Notice sur demande :
Ets CLINOTO, 35, passage Touzelin, LEVALLOIS (Seine).

Un contraste typique entre des maisons en ciment non colorées et des maisons en ciment peintes de couleurs claires.

UNE CROISADE POUR LA COULEUR

Une intéressante initiative vient d'être prise depuis quelque temps par un certain nombre d'architectes, d'ingénieurs et d'industriels pour « la rénovation de la couleur dans l'habitation et les diverses manifestations de l'art harmonisées à la vie moderne ». C'est, en effet, une caractéristique de notre époque que l'oubli de la couleur. Notre civilisation industrielle, notre machinisme, les procédés mêmes de construction des maisons tendent à uniformiser dans une grisaille monotone tout le décor de la vie. Nous semblons ignorer aujourd'hui le cachet que la couleur donne à l'œuvre architecturale et l'emploi si heureux qu'en faisaient les civilisations antiques. La fresque même est un art qui tend à disparaître de plus en plus. Il est vrai que l'application de la peinture sur une surface murale, surtout exposée à toutes les intempéries de nos climats, soulève des problèmes difficiles. En particulier, la généralisation du ciment armé a constitué jusqu'ici un grave danger.

Depuis une trentaine d'années, les ingénieurs, les architectes, les décorateurs ont cherché une peinture qui pût tenir sur le ciment et sur le zinc. Deux inventeurs français, M. Pierre Bertin et Mme Alice Lapeyre, y ont enfin réussi et la formule qu'ils ont trouvée et qu'ils ont appelée le « Stic B » est apte à satisfaire aux qualités de coloris et de durée sur les matériaux jusqu'à ce jour considérés généralement comme réfractaires à tous les revêtements picturaux.

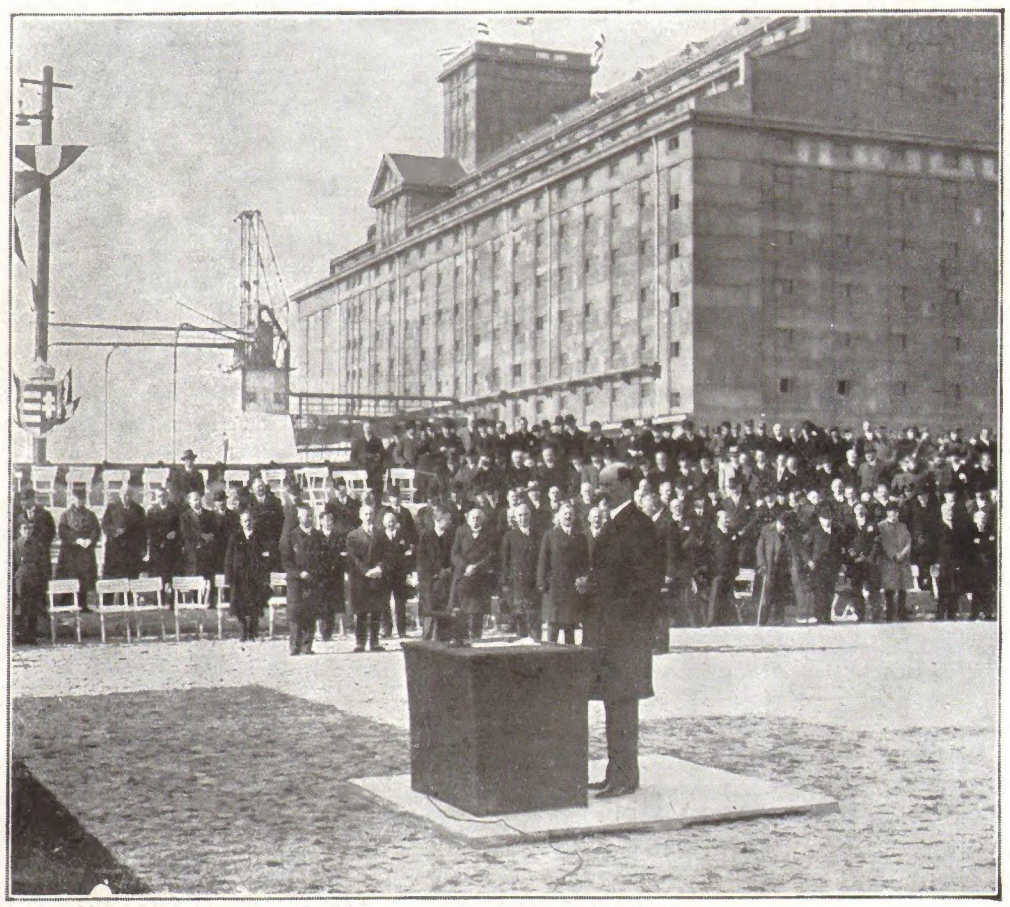
C'est pour vulgariser leur découverte qu'un récent déjeuner-causerie a été offert à la Maison des Producteurs. Tour à tour, M. Gary, directeur d'une des plus grandes sociétés de construction en béton armé, et M. Gustave Umbdenstock, architecte du gouvernement, professeur à l'Ecole polytechnique et à l'Ecole des beaux-arts, y ont pris la parole. M. Umbdenstock a développé à cette occasion, avec de multiples exemples à l'appui, une thèse originale : c'est que, dans l'histoire des peuples, les périodes de grandeur et celles de décadence ont toujours coïncidé avec une exaltation ou un ralentissement de la couleur, non seulement dans les œuvres des artistes mais dans les manifestations de la vie courante. C'est pourquoi il s'inquiète des gris maussades et des façades lépreuses que le ciment armé nous a imposés, tout en se félicitant que le péril puisse être désormais conjuré et en invitant son auditoire, où les techniciens étaient en grand nombre, à prendre part à une véritable « croisade pour la couleur ».

Signalons enfin, pour être complets, que M. Marcel Magne, qui fut le collaborateur de M. Ch.-H. Besnard dans la construction du presbytère de l'église Saint-Christophe à Paris (*L'Illustration* du 19 juillet 1927), est également l'inventeur d'un procédé de peinture sur ciment qui a donné de très satisfaisants résultats, comme l'atteste le presbytère de cette église de Javel.

INAUGURATION DU PORT FRANC DE BUDAPEST

Il y a quelques semaines a eu lieu à Budapest l'inauguration du nouveau port franc qui vient d'être construit sur la rive gauche du Danube. Cette cérémonie a donné lieu à une manifestation de sympathie franco-hongroise. Nos techniciens et nos industriels ont en effet largement collaboré à la construction du nouveau port ; les Etablissements Schneider en ont été les entrepreneurs généraux et la Société du port franc a eu comme premier directeur général M. Clavel, lui-même inspecteur général des ponts et chaussées.

Au cours de la cérémonie, l'amiral Horthy, régent de Hongrie, et le comte Bethlen ont exprimé en français aux représentants de notre industrie les remerciements de leur pays pour leur collaboration à la construction du port. Celui-ci se compose d'un vaste bassin limité par des quais pourvus de hangars et de puissants engins de manutention. Il comprend également un immense magasin à céréales pouvant contenir 35.000 tonnes de grains. Le nouvel établissement fluvial constitue une zone franche : c'est dire qu'il est largement ouvert au trafic et directement accessible au commerce de tous les pays riverains du Danube.



A Budapest : le comte Bethlen prononçant son discours à l'inauguration du port franc.